

FREDERIK VAN EEDEN



LE PETIT JOHANNÈS

Traduction : Léon Paschal.

Publié en français en 1918 dans la *Revue de Hollande*.

«À ma femme».

I

Je vais vous entretenir du petit Johannès. Son histoire tient d'un conte de fée, quoique tout se soit passé comme je le dis. S'il vous venait des doutes, fermez ce livre ; ce serait signe que vous n'êtes pas de ceux pour qui j'écris. Il se pourrait que le hasard mît le petit Johannès sur votre chemin. Gardez-vous de rien lui dire ; vous lui causeriez de la peine et, pour moi, je serais fâché d'avoir été indiscret.

Johannès habitait une vieille maison entourée d'un vaste jardin, maison grande à s'y perdre avec ses paliers obscurs, ses escaliers, ses chambrettes, ses greniers de débarras ; et, dans le jardin, partout des enclos et des serres. C'était, aux yeux de Johannès, un univers. Il pouvait s'y aventurer et il donnait des noms aux découvertes qu'il y faisait. Pour la maison, ces noms s'empruntaient au règne animal. Il y avait, entre autres, le grenier aux chenilles, parce qu'il y élevait ces insectes ; la chambrette aux poules, depuis qu'il y avait trouvé une poule, qui, certes n'y était pas venue toute seule, mais que la mère de Johannès y avait mise pondre. Pour le jardin, il recourait à la flore et choisissait des noms de fruits, tant les fruits l'intéressaient par-dessus tout. Il distinguait ainsi la montagne aux framboises, le bois aux bergamotes, la vallée aux fraises. Au fond, le Paradis, un lieu naturellement plein de délices. Un étang le baignait, semé de nénuphars, et dont les roseaux avaient avec le vent de murmurants colloques. Au delà, s'étendaient les dunes. Le Paradis lui-même consistait en une petite pelouse entourée de broussailles où le cerfeuil poussait ses hautes tiges. Là, couché dans l'herbe épaisse, Johannès rêvait souvent et ses regards glissaient entre les feuilles frémissantes des roseaux jusqu'au sommet des dunes. Pendant les chaudes soirées, il y passait des heures sans ressentir d'ennui. Il réfléchissait à la profondeur du silence, au mystère des eaux. Ah ! qu'il devait faire bon parmi les plantes marines, dans cette étrange clarté glauque ; puis c'étaient les nuées lointaines aux couleurs éclatantes qui glissaient au-dessus des dunes — que se passait-il là-dedans et ne serait-ce pas délicieux d'avoir des ailes et d'y voler ? Quand le soleil venait de se coucher, l'amoncellement des nuages figurait le seuil d'une grotte dont les profondeurs s'éclairaient de clartés roses. Ah ! des ailes ! que cachaient-ils, ces lointains, et, un jour, y atteindrait-il ?

Mais chaque fois qu'il énonçait ce vœu, la grotte se désagrégeait en petits nuages gris et sombres, sans qu'il pût s'en rapprocher. Une fraîcheur humide s'abaissait sur les bords de l'étang ; et Johannès devait s'en retourner à sa chambrette obscure, dans la vieille demeure.

Il n'y était pas tout à fait seul ; il avait un père, plein de sollicitude pour lui, un chien qui s'appelait Presto et un chat Simon. Comme de soi, il chérissait son père, sans pour cela juger Presto ni Simon si au-dessous de lui-même que l'eût fait une grande personne. Même il confiait plus volontiers ses secrets à Presto qu'à son père et, quant à Simon, il ressentait pour lui une déférence profonde. Rien de surprenant : c'était un grand matou au pelage noir, lustré, à la queue ample et fournie. Au premier aspect, on le devinait imbu de son importance et de sa sagesse. Jamais il ne se départait de son air compassé, même pas lorsqu'il lui arrivait de jouer avec un bouchon ou de déchiqeter une tête de hareng trouvée derrière un arbre. Devant les transports éperdus de Presto, Simon abaissait avec dédain ses paupières sur ses prunelles vertes, en se disant : « En effet, ces chiens ne savent pas mieux. »

Comprenez-vous maintenant que Simon en imposât ? Avec Presto, le petit chien au poil brun, Johannès se sentait plus à l'aise. Presto était dépourvu de toute beauté et de tout prestige, mais il était bon, sagace ; et on ne pouvait l'attirer à plus de deux pas de son maître, dont il écoutait patiemment les histoires. Inutile de vous dire jusqu'où allait l'attachement de Johannès pour Presto. Pourtant, dans le cœur de l'enfant, il y avait de la place de reste et il ne vous étonnera point qu'il aimât aussi sa chambrette toute sombre avec ses vitres étroites, sa tapisserie à grands bouquets, parmi lesquels, quand il les considérait longuement, surgissaient des visages et dont les aspects l'avaient si souvent préoccupé lorsqu'il était malade ou, le matin, quand il était réveillé. Il tenait à l'unique petit tableau pendu au mur : de raides promeneurs y erraient dans un parc plus raide

encore, le long d'étangs tout unis, couverts de cygnes élégants, où des jets d'eau jaillissaient jusqu'au ciel. Mais, par-dessus tout, il préférait l'antique horloge. Il la remontait avec soin et se croyait tenu, par politesse, de lui jeter un regard quand elle se prenait à sonner, à quoi il ne manquait jamais. Négligée, l'horloge s'arrêtait-elle, Johannès se sentait en faute et il lui adressait ses plus humbles excuses. Vous eussiez ri en l'entendant s'entretenir avec les meubles et autres objets. Remarquez combien il vous arrive souvent de parler en vous-même et ce travers ne vous parut jamais dérisoire. D'ailleurs, Johannès, convaincu que ses auditeurs le comprenaient, n'avait que faire de leur réponse. Il n'avait que des camarades d'école, non des amis. Sans doute il prenait part à leurs jeux, tramait avec eux toutes sortes de complots, s'enrôlait dans leurs bandes de brigands, mais il ne se trouvait à l'aise que chez lui en compagnie de Presto. Il ne concevait alors d'autre désir que de se sentir libre et en sécurité. Son père était un homme sensé et d'humeur grave qui souvent emmenait Johannès en de longues promenades à travers les forêts et les dunes. Ils parlaient peu. Johannès suivait à dix pas en arrière, adressant des bonjours aux fleurs du chemin et aux vieux arbres qu'il caressait en effleurant de sa petite main leur écorce rugueuse, et les bons géants, de toute la rumeur de leur feuillage, le remerciaient.

Parfois son père traçait avec sa canne des lettres dans le sable et Johannès épelait les mots ainsi formés ; d'autres fois, son père s'arrêtait pour lui enseigner le nom d'une plante ou d'un insecte. Et Johannès interrogeait fréquemment; car il découvrait et entendait bien des choses énigmatiques. Souvent ses questions étaient un peu sottes : « Pourquoi la terre est-elle comme elle est ? Pourquoi faut-il que meurent les fleurs et les bêtes ? Se produit-il des merveilles ? » Mais le père de Johannès était un homme de sens ; il ne disait pas tout ce qu'il savait et l'enfant, de son côté, ne s'en trouvait pas plus mal.

Le soir, avant de se mettre au lit, Johannès récitait une longue prière. Sa bonne la lui avait apprise. Il priait Dieu pour son père, pour Presto (Simon, lui, n'en avait que faire d'une prière) et pour lui-même aussi. Tout au bout, il exprimait le vœu d'assister un jour à un miracle. Après avoir prononcé «ainsi soit-il», il promenait autour de lui un regard inquiet sur les figures de la tapisserie qui apparaissaient plus singulières dans la pénombre du soir ; et il considérait le bouton de la porte et l'horloge par où, croyait-il, devait commencer le prodige. Mais l'horloge continuait son incessant tic tac ; le bouton ne remuait point. La nuit devenait noire et Johannès s'endormait, frustré du miracle qu'il attendait. Mais, un jour, il en était persuadé, le prodige s'accomplirait.

II

Dans la torpeur du crépuscule d'été, l'étang sommeillait. Le soleil, las, semblait un moment, avant de sombrer, se reposer sur la crête lointaine des dunes. Il se reflétait tout entier dans les eaux tranquilles. Le feuillage du hêtre qui croissait sur la rive mettait à profit le calme de l'heure pour se contempler dans le miroir éclatant. Un héron solitaire, juché sur une patte entre les nénuphars, oubliait qu'il était sorti pour chasser les grenouilles et, méditatif, contemplait le bout de son long bec.

Voici Johannès, qui vient sur la pelouse admirer la grotte d'or des nuages. Plomp ! Plomp ! Des grenouilles font le plongeon, l'onde se ride, la face du soleil se brise en longues moires et les feuilles du hêtre murmurent, contrariées, car elles n'avaient pas fini de se mirer.

Une vieille barque était attachée aux racines nues du hêtre. Johannès avait reçu la défense formelle d'y monter; mais jamais la séduction n'avait été aussi forte que ce soir ! Déjà les nuées érigeaient au ciel un porche triomphal ; des nuages se rangeaient, bardés d'or, pour faire au soleil une escorte. La surface de l'eau resplendissait et de pourpres étincelles rasaient, pareilles à des volées de flèches, les roseaux de la berge.

Lentement Johannès dénoua l'amarre. Oh! cingler parmi cette magnificence ! Presto avait déjà bondi dans la barque et, avant même que son maître en eût conçu le vœu, les joncs s'écartèrent et la barque glissa vers le soleil.

Johannès était couché à l'avant et contemplait les profondeurs lumineuses de la grotte. Des ailes ! des ailes ! pensait-il, fuir là-bas ! Le soleil disparu, les nuages continuaient de flamboyer. A l'horizon opposé, le ciel était d'un bleu turquin sur quoi le feuillage mince et pâle des saules, en file au bord de l'étang, ressortait comme une splendide dentelle d'un vert léger.

Chut ! qu'y a-t-il ! Un friselis passait sur le miroir des eaux, pareil à un souffle qui les ridait. Cela venait des dunes, de la grotte des nuages. . . . Johannès en se retournant vit, sur le bord de la barque, une libellule bleue. D'aussi grande, certes, il n'en avait jamais rencontré. Immobile, les ailes de l'insecte ne cessaient de vibrer et leurs pointes semblaient tracer un nimbe de lumière.

« Ce doit être un papillon de feu, se dit-il, l'espèce en est fort rare. »

Pourtant le cercle que formaient les ailes en frémissant s'agrandissait et Johannès ne distingua plus qu'une lueur vaporeuse où, peu à peu, se mirent à briller deux yeux sombres ; et un elfe, d'azur vêtu, se trouva soudain à la place de la libellule. Ses cheveux blonds s'enguirlandaient de liserons blancs et, à ses épaules, deux élytres se diapraient de mille reflets comme les bulles de savon. Johannès frissonna de bonheur. Un miracle ! c'était un miracle !

« Soyons amis ? » fit-il. C'était une façon bien singulière d'interpeller un étranger ; mais les circonstances n'étaient pas ordinaires et il avait le sentiment de connaître déjà de longue date ce personnage tout habillé de bleu.

« Je veux bien, Johannès », répondit l'elfe.

La voix ressemblait aux frôlements des roseaux dans la brise du soir, au bruissement de la pluie dans les frondaisons de la forêt.

« Comment te nommes-tu ? demanda Johannès.

— Je suis né dans la corolle d'un liseron. Appelle-moi Liseron. »

Et Liseron sourit à Johannès avec un regard si direct et si confiant que celui-ci en éprouva dans son cœur une aise infinie.

« Je fête aujourd'hui mon anniversaire, dit l'elfe. Je naquis dans ces parages du premier rayon de la lune et du dernier rayon du soleil. Le soleil est mon père ; il est d'ailleurs le père de toutes choses et ce nom est le seul qui lui sied. »

Johannès prit le ferme propos de dire, le lendemain, à l'école, «le père de toutes choses» en parlant du soleil.

« Et voie, au ciel se montre le pâle visage de ma mère. O ! mère, comme tu me parais à la fois douce et affligée ! »

L'elfe s'était tourné vers l'horizon. La lune, dans son plein, s'élevait dans la grisaille du crépuscule, derrière la dentelure des saules qui se dessinait en noir sur le disque de lumière. Vraiment, elle semblait attristée.

« Voyons, mère, ce n'est rien. Ne puis-je pas me fier à lui ? » L'elfe agita avec allégresse ses ailes qui s'émaillaient de mille feux. Entre ses doigts, il tenait un calice d'iris dont il effleura la joue de l'enfant.

« Vous êtes le premier homme que j'approche et ma mère trouve mal que je le fasse. Mais j'ai confiance en vous et je sais que jamais, au grand jamais, vous ne prononcerez mon nom ni ne parlerez de moi devant les hommes ; faites-en le serment.

— Non, Liseron, je le jure, » dit Johannès.

Cette rencontre le prenait tellement au dépourvu, il se trouvait si ineffablement heureux, que la peur le dominait de perdre son bonheur. Était-ce un rêve ? — A son côté, sur le banc, Presto, étendu, dormait d'un calme sommeil et, à sentir contre soi le souffle chaud de son chien, Johannès se tranquillisa. Des essaims de moucherons, tout comme jadis, dansaient dans l'air tiède, au-dessus des eaux. Les choses environnantes avaient une telle netteté, une telle apparence de réalité que Johannès ne pouvait se croire la dupe d'un mirage ; et constamment reposait sur lui le confiant regard de Liseron.

De nouveau, chanta la voix caressante :

« Je vous ai vu souvent, Johannès. Savez-vous où j'étais ? Parfois, du fond de l'étang, je vous apercevais à travers les plantes marines, quand vous vous penchiez sur le bord pour boire ou regarder les salamandres et les scarabées d'eau. Je vous guettais aussi d'entre les roseaux épais. Je m'y tiens fréquemment. J'y dors lorsqu'il fait chaud. Rien n'est plus moelleux que le nid abandonné d'une fauvette. »

Liseron se balançait, ravi, sur le bord de la barque, et il agitait sa fleur pour éloigner les moucherons.

« Et maintenant je viens vous tenir compagnie. Autrement elle est bien monotone votre existence. Nous serons de bons amis. Je vous ferai de longues histoires qui vaudront infiniment mieux que celles que rebat votre maître d'école, lequel est d'ailleurs d'une crasse ignorance. Si vous demeurez incrédule, je vous ferai voir, entendre, toucher du doigt les merveilles. Je vous emmènerai. — Quoi ! Liseron, vous pouvez m'emporter là-bas ? » s'écria Johannès, et il montrait le ciel où tantôt le soleil avait resplendi sous la voûte d'or des nuées. Déjà elles se fondaient et s'éteignaient, quoiqu'un éclat d'une pourpre pâlie rayonnât encore au fond d'abîmes lointains.

Liseron contemplant ces lumières, leurs reflets éclairaient son visage et sa blonde chevelure. Doucement il secoua la tête. « Pas maintenant, pas maintenant, Johannès ! Il ne faut pas que tu sois d'emblée si exigeant. Moi-même, je ne suis jamais allé auprès de mon père.

— Moi, je ne me suis jamais éloigné du mien, repartit Johannès.

— Ce n'est pas votre père. Nous sommes frères tous deux et mon père est aussi le vôtre. Mais la terre vous sert de mère, et de là vient que nous différons tant. Vous êtes né dans une maison parmi les hommes, moi au cœur d'une fleur ; mon berceau est assurément meilleur, mais cela n'empêche pas que nous nous entendions à souhait ».

Alors Liseron sauta légèrement sur le bord de la barque et posa un baiser au front de Johannès. Ce fut comme si tout se transformait autour de lui.

Il voyait mieux et plus exactement les choses, lui semblait-il. La lune le considérait beaucoup plus amicalement et il aperçut que les nénuphars avaient des visages qui le regardaient, étonnés et pensifs.

Brusquement il comprit pourquoi les moustiques dansaient et tournoyaient si gaiement jusqu'à ce que, de leurs longues pattes, ils frôlaient les eaux. C'était une chose à laquelle il avait déjà réfléchi, mais maintenant il la comprenait tout naturellement. De même il entendait les confidences des roseaux. Les arbres de la berge regrettaient doucement le soleil en allé.

« O ! Liseron, merci ! Que de délices, que de joies nous partagerons ensemble !

— Tendez-moi la main », dit Liseron en déployant ses ailes aux changeantes nuances ; et il tira la barque entre les feuilles luisantes des nénuphars. Sur quelques-unes, s'accroupissait une grenouille.

Maintenant, à l'approche de Johannès, au lieu que la peur les fit sauter dans l'eau, elles lui tiraient leur révérence en disant : « couac ! » Johannès répondait poliment et saluait, il tenait pardessus tout à ce qu'on ne le crût pas infatué de son nouvel état. Ils s'étaient approchés des roseaux. La barque entière y disparut sans qu'elle pût aborder à la rive. Johannès se cramponna à son guide et, après une pénible escalade, ils mirent pied à terre. Johannès se figurait être devenu plus petit et plus léger. Sans doute se forgeait-il cette idée ; pourtant il ne se souvenait point d'avoir jamais grimpé le long d'une tige de roseau.

« Ouvre bien tes yeux à ce que tu vas voir », dit Liseron. Ils cheminaient entre les hautes herbes, sous des broussailles touffues que perçait çà et là un rayon argenté.

« Avez-vous parfois, le soir, entendu les grillons dans les dunes ? demanda Liseron. On croirait un concert et on ne sait jamais d'où vient le bruit. N'allez pas croire que les grillons chantent ainsi pour leur amusement. Non, c'est l'école que vous entendez où des centaines de petits apprennent tout haut leur leçon. . Taisez-vous, nous sommes tout près. »

Crrri. ! Crrri. . !

Les broussailles s'éclaircissaient. Et, comme Liseron, avec sa fleur d'iris, écartait les herbes, Johannès découvrit une petite clairière où, parmi le maigre gazon des dunes, se tenait la classe.

Crrri. . ! Crrri. . !

Le maître, un gros grillon, écoutait. Les uns après les autres, les écoliers venaient, d'un saut, se poser devant lui, puis, la leçon dite, d'un bond en arrière, allaient reprendre leur place. Qui faisait un faux pas devait se mettre en pénitence sur un champignon.

« Écoutez, dit Liseron, et peut-être tirerez-vous aussi profit de ce que vous entendrez ».

Johannès saisissait très bien les réponses; mais cet enseignement ne ressemblait en rien à celui qu'il avait reçu. On fit d'abord de la géographie. Des cinq parties du monde, les grillons ignoraient tout. On leur demandait les noms de vingt-six dunes et de deux étangs. Des contrées situées au delà nul ne pouvait, assurait le professeur, rien savoir et les récits qu'on en faisait étaient de la pure fantaisie. Ensuite la botanique eut son tour. Dans cette branche, les grillons étaient très ferrés et beaucoup de bons points furent distribués. La zoologie déconcerta Johannès. Les animaux se trouvaient rangés selon qu'ils volaient, sautaient ou rampaient. Les grillons, ayant à la fois des ailes et des pattes, venaient en tête et après eux, les grenouilles. Avec force témoignages d'horreur, les oiseaux furent déclarés nuisibles et dangereux. Enfui, l'on s'occupa des hommes. C'étaient des êtres malfaisants, placés en somme assez bas sur l'échelle, incapables qu'ils étaient de voler et de sauter, et formant une espèce dont les individus étaient heureusement rares. Un jeune grillon, encore quelque peu novice, reçut trois coups de férule, pour avoir, par mégarde, cité l'homme parmi les animaux utiles.

Jamais encore Johannès n'avait rien entendu de tel !

Soudain, le maître cria : « Silence ! exercices d'assouplissement ! »

Les petits grillons, d'un coup, cessèrent de réciter leur leçon et se mirent, avec une agilité surprenante, à jouer au saut de mouton, le gros maître d'école en tête. Spectacle si divertissant que Johannès, ravi, battit des mains. A ce bruit, toute la classe, en un clin d'œil, se dispersa et la clairière reprit sa tranquillité coutumière.

« C'est votre faute, Johannès ! s'écria Liseron. Ne vous conduisez donc plus comme un maladroit ! On ne voit que trop que vous êtes né parmi les hommes.

— Je suis au désespoir et, dorénavant, je me surveillerai ; mais je trouvais ça si drôle. .

— La suite ne le sera pas moins, » ajouta l'elfe.

Après avoir franchi la petite pelouse, ils gravirent la dune. Oh ! que c'était dur de piétiner dans le sable ; — mais, dès que Johannès eut saisi l'elfe par le bas de sa robe bleue, il s'éleva aussi léger et rapide qu'un souffle. A mi-chemin s'ouvrait un terrier. A l'entrée, était couché un lapin dont le museau et les pattes dépassaient le seuil. Les roses des dunes fleurissaient encore et leurs délicates senteurs se mêlaient aux haleines des thymys qui croissaient au sommet.

Johannès avait vu souvent des lapereaux effrayés se clapir dans leur trou et il s'était dit : « que ne puis-je les suivre, voir à combien ils s'y tiennent et s'ils y sont à l'aise ! » Aussi sa joie fut-elle grande en entendant Liseron demander au lapin de visiter sa demeure.

« Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient, répondit-il, mais vous tombez mal ; ce soir, j'ai cédé mon terrier pour une fête de charité, de sorte que je ne suis plus le maître chez moi.

— Est-il arrivé quelque malheur ?

— Hélas ! dit le jeune lapin d'un air désolé, une vraie calamité ; et des années nous seront nécessaires pour réparer le dommage. A un millier de bonds d'ici, des hommes accompagnés de chiens ont bâti leur logis. Depuis, sept membres de ma famille ont été massacrés et un nombre trois fois plus grand a été arraché vivant à ses foyers. La tribu des souris et des taupes n'est guère mieux partagée. Les crapauds aussi ont eu beaucoup à souffrir. Nous avons donc organisé un bal au bénéfice des survivants. Chacun y est allé du sien. Moi, je prête mon terrier. Ne faut-il pas faire quelque chose pour son prochain ? »

Le lapin compatissant poussa un soupir et, d'un coup de patte, ramena sa longue oreille sur son museau pour y essuyer une larme. Chez le lapin, l'oreille fait office de mouchoir.

Un frémissement passa dans les genêts. Une forme épaisse avançait pesamment vers le terrier.

« Voici venir, tout égrillard, s'écria Liseron, le père crapaud ! Décidément tu n'aimes pas à te laver et je te vois toujours également gras de la peau, crapaud ! »

La bête fit la sourde. Depuis si longtemps on brocardait sur son nom ! Sans hâte, elle déposa devant le seuil un lourd épi soigneusement roulé dans une feuille sèche, puis, en passant adroitement par-dessus le dos du lapin, se coula dans le terrier.

« Pouvons-nous entrer ? demanda Johannès, qui ne se tenait pas de curiosité. Je vous donnerai ce que j'ai. »

Il se rappelait avoir dans sa poche un petit biscuit rond de Huntley et Palmers. En voulant le prendre, il constata, pour la première fois, combien sa taille s'était rapetissée. Il lui fallait les deux mains pour soulever le biscuit et il ne parvenait pas à se représenter comment la poche de sa culotte avait pu le contenir.

« Quelle rare et précieuse offrande ! » s'écria le jeune lapin.

Respectueusement, il s'effaça pour permettre à Johannès et à son compagnon de passer. A l'intérieur, il faisait obscur et Johannès, par prudence, marcha le second. Bientôt ils aperçurent une lumière verdâtre qui s'approchait. C'était un ver luisant qui s'offrit obligeamment à les éclairer.

« Tout fait prévoir une soirée charmante, dit le ver luisant en les précédant. Beaucoup d'invités sont déjà là. Vous êtes des elfes, à ce qu'il me semble ? » Ce disant, le ver luisant dévisageait Johannès d'un air soupçonneux.

« En effet, annoncez-nous comme tels, répondit Liseron.

— Vous savez que votre roi est des nôtres ? continua l'insecte.

— Vraiment ! Obéron est ici. Cela me fait le plus grand plaisir ; nous sommes, lui et moi, très liés.

— Oh ! bégaya la bestiole, je ne savais pas... je ne pouvais me douter... que j'eusse l'honneur. .. » Et sa petite lanterne s'éteignit presque d'émoi.

« Sa Majesté, dit Liseron, n'aime pas de s'enfermer entre quatre murs ; pourtant, quand il s'agit de bienfaisance, elle ne se fait jamais prier. Votre fête ne peut manquer d'être splendide. »

La grande salle était en effet parée avec magnificence ; le sol battu se jonchait de thym. En travers de l'entrée, pendait une chauve-souris qui annonçait à pleine voix les invités tout en servant de draperie. Les parois étaient décorées de feuilles sèches, de toiles d'araignée et de guirlandes de petites chauves-souris.

D'innombrables vers luisants erraient jusque sur le plafond et répandaient une mouvante lumière du plus ravissant effet. Au bout de la salle, s'élevait un trône fait de petits morceaux de bois vermoulu et phosphorescent. C'était du plus bel aspect !

Il y avait foule. Johannès, ne se sentant guère à l'aise dans cette cohue étrange, se pressait contre Liseron. Maintes choses le déroutaient. Une taupe discutait vivement avec un mulot sur l'éclairage et la décoration de la salle. Dans un coin, deux crapauds, face à face, déploraient, en hochant la tête, la sécheresse persistante. Une grenouille, au bras d'un lézard, s'efforçait de faire le tour de la salle. Cela n'allait guère ; dans son affairément, la pauvre faisait des enjambées énormes et heurtait parfois les murs, au grand détriment des accessoires qui y pendaient.

Sur le trône, était assis Obéron, entouré de quelques elfes qui abaissaient des regards légèrement dédaigneux sur l'entourage. Le roi, selon la coutume des princes, était on ne peut plus aimable et s'entretenait familièrement avec ses hôtes. Il rentrait d'un voyage en Orient et portait un costume singulier fait de pétales éclatants. Un calice bleu sombre et frais cueilli le coiffait, autour duquel flottaient encore des senteurs. En guise de sceptre, il élevait dans sa main le pistil d'une fleur de lotus. « Ici ne croissent point de telles fleurs, » pensa Johannès.

Les assistants louaient à l'envi la bonne grâce du souverain. N'avait-il pas fait l'éloge du clair de lune qui rayonnait sur les dunes, et assuré aux vers luisants qu'ils égalaient en éclat les lucioles des pays chauds ? D'un regard satisfait, il avait considéré les murailles et une taupe l'avait même surpris hochant la tête en signe d'assentiment.

« Suivez-moi, dit Liseron, je vais vous présenter. » Ils se frayèrent un chemin à travers la foule jusqu'au fauteuil du roi.

Obéron, plein de joie en reconnaissant Liseron, l'embrassa. Un murmure s'éleva dans l'assistance et les elfes eurent des regards d'envie. Les deux gros crapauds, dans leur coin, grommelaient : « Flagorneurs. . . courtisans.. . faveurs éphémères... », puis échangeaient un clin d'œil, en gens avertis.

Liseron dit quelques mots au roi dans une langue inconnue et fit signe à Johannès d'approcher.

« Votre main, Johannès, demanda le roi ; les amis de Liseron sont aussi les miens. Partout où je le pourrai, je vous protégerai, et permettez-moi de vous donner un gage des liens qui nous unissent désormais. ...»

Obéron détacha de son collier une clef d'or et la remit à Johannès, qui la reçut avec la plus profonde déférence et la garda serrée dans sa main.

« De cette clef, peut dépendre votre bonheur, continua le roi. Elle ouvre un coffret qui recèle le plus précieux des trésors. Mais je ne saurais vous dire où est ce coffret. Vous devez le chercher sans relâche et, pourvu que vous soyez, pour Liseron et moi, un ami constant et fidèle, vous finirez par le trouver. »

Ensuite le roi des elfes salua cordialement. Johannès, au comble du ravissement, lui exprima toute sa reconnaissance.

Alors deux rainettes, assises sur un tertre de mousse fraîche, préludèrent à une valse lente ; des couples se formèrent. Un petit lézard vert, sans cesse à courir à droite et à gauche en se dandinant, remplissait de son mieux l'office de maître de cérémonie et faisait reculer dans les coins la foule de ceux qui ne dansaient pas, au grand dépit des deux crapauds qui se plaignaient de ne rien voir.

Le spectacle était vraiment réjouissant. Chacun valsait à sa manière, se figurant naturellement qu'il était le seul à bien le faire. Les souris et les grenouilles sautaient haut sur leur arrière-train ; un vieux rat tournoyait avec tant de frénésie qu'il obligeait tout le monde à se garer ; un escargot bien gras se laissa inviter par une taupe, mais bientôt il renonça sous le prétexte d'un point de côté ; la vraie raison, c'est qu'il ne savait pas valser.

Tout s'accomplissait avec une gravité solennelle. Les bêtes dansaient de leur mieux pour l'acquit de leur conscience et guettaient le visage du roi afin d'y surprendre un signe approbateur. Mais le roi, dans la crainte de faire des jaloux, regardait indifféremment devant soi. Sa cour, elle, jugeait au-dessous d'elle de s'intéresser à la fête.

Johannès avait réussi à garder son sérieux ; mais, quand il vit un petit crapaud polker aux pattes d'un long lézard qui le soulevait de terre en le faisant tournoyer dans les airs, il ne put se contenir et sa gaieté éclata bruyamment.

Grand émoi ! L'orchestre se tait. Le roi, courroucé, se retourne. Le maître de cérémonie accourt ventre à terre, sus au rieur et lui enjoint de respecter au moins les usages.

« Danser est une affaire d'importance, dit-il, et qui ne prête pas à rire. Vous vous trouvez ici en bonne compagnie. Personne n'y tient à être la risée d'autrui. Agir comme vous le faites est une inconvenance. Au surplus, ce bal se donne dans un but de charité et à la suite d'un événement douloureux. Il faut se comporter honnêtement ici et non à la façon des hommes entre eux. » Johannès eut peur. Partout se dardaient sur lui des yeux hostiles. La faveur que lui témoigna le roi avait dépit beaucoup de gens. Liseron le tira à part :

« Mieux vaut que nous partions, Johannès, dit-il à voix basse. Vous venez une fois de plus de commettre un impair ; voilà ce que c'est que d'avoir été élevé chez les hommes ! »

Prestement ils se glissèrent sous les ailes de la chauve-souris et arrivèrent dans le noir vestibule. Le ver luisant les y attendait.

« Vous êtes-vous bien amusés ? demanda-t-il. Avez-vous parlé au roi Obéron ?

— Oh ! oui, c'est une fête vraiment gaie, fit Johannès ; mais pourquoi restez-vous dans ce couloir obscur ?

— Je le fais, répondit le ver luisant d'un ton désolé et plein d'amertume, parce que je suis revenu de ces vains plaisirs.

— Voyons, voyons, vous le dites et n'en croyez rien ... repartit Liseron.

— Si, je parle sincèrement. Autrefois. . . autrefois, il fut un temps où je courais les fêtes, où je dansais, entiché de toutes ces frivolités. Mais j'ai souffert, mon âme s'est exaltée et maintenant.. »

Il était si remué qu'à nouveau sa lanterne s'obscurcit. Par bonheur, l'on était près du seuil. Le jeune lapin se rangea et un rayon de lune pénétra.

Dès qu'ils furent dehors, Johannès demanda :

« Allons, conte-nous ton histoire, ver luisant.

— Hélas ! soupira-t-il, elle est tout unie, bien triste et ne vous divertira guère.

— Racontez quand même, dirent en chœur Liseron, Johannès et le jeune lapin.

— Vous savez tous que nous sommes des créatures tout à fait à part et nul n'osera, je crois, contester que les vers luisants sont ici-bas des êtres supérieurement doués.

— . . . Supérieurement doués ? fit le jeune lapin, et en quoi donc, je l'ignore ?

— Pouvez-vous, demanda avec dédain le ver luisant, répandre de la lumière ?

— Ça non, reconnut le lapin.

— Nous rayonnons ; et notre flamme, nous la faisons resplendir ou nous l'étouffons à notre gré. La lumière n'est-elle pas le plus bel apanage, la répandre la plus haute destinée à laquelle puisse atteindre une créature ? Quelqu'un niera-t-il encore notre prééminence? Nous, les mâles, nous avons en outre des ailes et nous nous transportons à des lieues de distance.

— Je ne pourrais non plus en faire autant, reconnut humblement le jeune lapin.

— Grâce à ces faveurs dont Dieu nous combla, les animaux nous vénèrent, et aucun jamais n'a songé à nous attaquer. Un seul, il est vrai, le plus vil de tous, le monstre le plus abject de la terre, nous poursuit et nous capture. »

A ces mots, Johannès regarda Liseron comme s'il ne comprenait pas ; mais Liseron sourit en lui faisant signe de se taire.

« Un soir, je voltigeais, lueur errante, entre les noirs arbustes. Je l'aperçus, au bord d'un fossé, sur une motte d'herbe humide où elle avait sa retraite. Elle rayonnait dans le gazon, suprêmement belle, pareille à une pâle émeraude et sa vue émerveilla mon jeune cœur. Je voletais autour d'elle en variant l'éclat de mes clartés et quand, après avoir remarqué mes hommages, elle baissa pudiquement sa lumière, mon cœur s'emplit de gratitude. Frémissant d'émoi, j'allais joindre en prière le bout de mes ailes et me laisser choir aux genoux de mon amante, lorsqu'un fracas retentit dans les airs : des masses sombres s'approchaient. Des hommes ! Précipitamment je pris la fuite. Ils me poursuivirent, tentant de me saisir ; mais mes ailes étaient plus agiles que leurs lourdes jambes. A mon retour... »

Ici, le conteur fut pendant un long moment si affecté qu'il dut s'interrompre. Nous demeurions silencieux et pleins de déférence. Enfin il reprit :

« Vous devinez le reste. Ma tendre fiancée, elle, la plus resplendissante entre toutes, n'était plus. Des hommes, dans leur scélératesse, l'avaient emportée. Sa place favorite au bord humide du fossé était déserte et ténébreuse; la motte d'herbe si paisible jadis était piétinée. Je restais désormais seul au monde. »

Le jeune lapin à l'âme compatissante rabassa son oreille pour sécher un pleur.

« Depuis ce soir funeste, je ne suis plus le même. Les, futiles divertissements m'inspirent de la rancœur. Mes pensées vont toutes à celle que j'ai perdue et je ne me préoccupe que de l'heure où je la rejoindrai.

— Quoi, nourrissez-vous cet espoir ? interrompit le jeune lapin, réjoui.

— Bien plus, j'en ai la certitude. Là-haut, je retrouverai mon amante. . . .

— Mais.. . voulut encore interrompre le lapin.

— Lapin, fit le ver luisant, je puis admettre que les animaux qui tâtonnent dans les ténèbres soient en proie au doute ; mais cette infirmité m'est toujours demeurée une énigme chez ceux dont les yeux aperçoivent la lumière. Voilà..., et le ver luisant leva pieusement ses regards vers le ciel étincelant d'étoiles, voilà mes aïeux, mes parents et aussi mon amante qu'environne un éclat plus radieux qu'ici-bas sur terre. Hélas ! quand pourrai-je m'évader de cette vile existence et m'élever jusqu'à elle, qui m'appelle ? Quand, hélas ? Quand ? »

Profondément affligé, le ver luisant laissa ses auditeurs et rentra dans le terrier.

« Pauvre créature, conclut le lapin, pourvu que ce ne soit pas un leurre !

— Je l'espère aussi, ajouta Johannès.

— J'ai quelque crainte du contraire, dit Liseron, mais son histoire était fort touchante.

— Cher Liseron, fit Johannès, je suis las et je tombe de sommeil. — Venez près de moi, je vous couvrirai de mon manteau. »

Liseron défit son manteau d'azur et l'étendit sur Johannès et sur lui-même. Ainsi ils se couchèrent dans la mousse embaumée, au penchant de la dune, doucement enlacés.

« Vos têtes sont un peu basses, cria le jeune lapin, voulez-vous que je vous serve de chevet ? »

« Bonsoir, maman », dit Liseron à la lune.

Johannès serrait dans sa main la clef d'or ; il appuya sa tête contre le poil soyeux du jeune lapin et s'endormit.

III

Dis, Presto, où est-il ? — Où est donc le maître ? — Quelle peur te saisit en t'éveillant dans la barque, seul, abandonné, au milieu des roseaux ! Il y a vraiment de quoi être inquiet. Depuis des heures, tu cours çà et là en jappant. — Pauvre Presto ! — Qu'as-tu fait pour dormir si profondément et ne pas sentir que ton maître te quittait ? Autrement, au moindre de ses mouvements, tu t'éveillais.

A peine peux-tu reconnaître l'endroit de la rive où il a abordé et maintenant tu as entièrement perdu sa trace. Oh ! tu as beau flairer de tous côtés. Quel désespoir ! Ton maître est parti ! Allons, cherche, Presto, cherche.. . !

Là, droit devant toi, sur la pente de cette dune, n'aperçois-tu pas quelque chose de noir ? Cours-y voir !

Un instant, le chien reste immobile, le nez au vent, les yeux fixes. Tout d'un coup, il avance la tête, bondit, vole de toute la force de ses petites pattes vers la tache noire sur la dune. Et, quand il apparut que cette tache était en effet son jeune maître dont l'absence l'avait tant soucie, il ne sut plus comment donner cours à son allégresse. Il agite la queue, se roule, tord tout son petit corps, saute, glapit, aboie, lèche son maître qui, sentant un bout de museau tout froid contre sa joue, crie, encore ensommeillé :

« Couche ! Presto, à ton panier ! »

Que lui prend-il à son maître ? Dans les entours, aussi loin que portent les yeux, il n'y a pas de panier.

Avec lenteur, l'aube s'épanouissait dans l'âme du petit dormeur. Devant son esprit flottait encore un songe aux images légères, où des elfes, parmi le clan de lune, erraient, songes pareils aux brumes sur les dunes; et Johannès avait peur que la brise glacée ne dispersât ces mirages. « Gardons les yeux fermés, pensa-t-il, sans quoi je vais, comme de coutume, retrouver ma vieille horloge et ma tapisserie ! »

Il se sentit couché de façon inconmode, sans couverture. Lentement, prudemment, il ouvrit les paupières.

Splendeur sereine ! voûte d'azur ! nuées ... !

Alors, écarquillant les yeux, il s'écria : « C'était donc vrai ! »

Oui, il se trouvait étendu au milieu des dunes. Le joyeux soleil le réchauffait et il humait avec délice l'air frais du matin. Dans l'éloignement, une buée voilait les forêts. La cime du grand hêtre et le toit de sa maison émergeaient des verdure. Des insectes, des abeilles entouraient Johannès de leurs fredons.

Au-dessus de sa tête, une alouette chantait en s'élançant dans le ciel clair. Au lointain, retentissaient des aboiements et l'on devinait les rumeurs confuses de la ville prochaine. Pas d'erreur ! le monde était réellement tel que Johannès le voyait.

Mais alors comment faire le départ du songe et de la vérité ? Qu'étaient devenus Liseron et le jeune lapin ?

Il ne les apercevait ni l'un ni l'autre. Seul, Presto était près de lui, sur son séant, dans l'attente. Non loin, s'ouvrait un terrier. Mais il y en avait tant, de terriers, dans les dunes! Johannès allait se lever afin de considérer ce trou . . . mais que serrait-il dans sa main ? Un frisson le secoua des cheveux aux orteils quand, entre ses doigts écartés, brilla la clef d'or.

Un long moment, il demeura sans voix.

« Presto, s'écria-t-il enfin, des larmes plein les yeux, c'était quand même vrai ! »

Presto se mit à bondir , s'efforçant , par ses aboiements, de faire comprendre qu'il avait faim et qu'il voulait rentrer.

Rentrer, voilà ce dont Johannès ne s'était guère préoccupé et, au fond, il en témoignait peu d'envie. Bientôt il entendit des gens l'appeler. Il envisagea enfin que sa conduite avait gravement manqué aux convenances et qu'après les libertés qu'il avait prises, il devait s'attendre chez, lui, à un accueil plutôt froid. Peu s'en fallut alors que ses larmes de ravissement ne devinssent du coup des larmes d'angoisse et de remords. Mais le souvenir de Liseron, qui était son ami et son confident, lui revint à la pensée ; il songea à la clef d'or dont lui avait fait don le roi des elfes, se pénétra de la réalité des événements qu'il venait de traverser et, calme, préparé à tout, prit le chemin de sa maison.

Il ne s'était guère douté que son escapade pût causer de pareilles transes. Il lui fallut s'engager solennellement à ne plus recommencer. « C'est ce que je ne puis promettre », répondit-il fermement.

Ces mots surprirent. Vainement on l'interrogea en recourant tantôt aux prières, tantôt aux menaces. Mais il fit appel à Liseron et -demeura inébranlable. Que lui importaient les châtimens, pourvu

qu'il gardât l'amitié de Liseron, et que n'endurerait-il pour elle ? Il pressait la clef d'or contre sa poitrine, serrait les lèvres et ne répondait qu'en haussant les épaules : « Je ne puis rien promettre ».

Son père conclut : « Laissons-le. S'il lui est survenu quelque chose, il finira bien par nous le dire ». Johannès sourit. En silence, il mangea ses tartines et monta à sa chambrette. Il coupa un morceau du cordon du store, y noua la précieuse clef d'or qu'il suspendit à son cou, sous sa chemise. Ensuite, l'âme tranquille, il se rendit à l'école. Johannès ne sut pas sa leçon et fut constamment distrait. Il acceptait avec peine qu'un favori d'Obéron, le roi des elfes, pût être obligé de faire des calculs et de conjuguer des verbes. Ses pensées s'évadaient sans cesse vers l'étang pour revivre les aventures merveilleuses de la veille. Impossible de douter, et pourtant qu'il s'avisât de les raconter et personne ne voudrait les admettre, pas même le maître qui le regardait d'un air rogue et le traitait de cancre. D'un cœur léger, il supporta les mauvaises notes et fit les pensums qu'il s'était attirés par sa distraction.

« Qu'ils me traitent comme il leur plaît, se dit-il, je n'en suis pas moins l'ami de Liseron et je tiens plus à lui qu'à eux tous, y compris le maître ! »

Johannès manquait décidément de respect ; mais on pouvait alléguer à sa décharge que son estime pour son semblable avait beaucoup baissé depuis qu'il en avait, la veille, entendu tant de mal.

Pourtant, comme il arrive souvent, il ne fut pas assez avisé pour mettre à profit sa sagesse ou, pour mieux dire, il ne sut pas la dissimuler.

Comme le maître enseignait que l'homme est la seule créature que Dieu ait douée de raison et chargée de régner sur l'univers, Johannès éclata de rire : ce qui lui coûta une mauvaise note, plus une verte réprimande. Et, quand son voisin dut lire : « En présence d'une chose étonnante, on dit parfois qu'on n'a jamais rien vu de pareil sous le soleil », Johannès s'empessa de corriger : « Sous le père de toutes choses. »

Il fut la risée de la classe, et le maître, déconcerté par une stupidité si crasse — c'étaient ses propres termes —, mit Johannès en retenue en lui imposant d'écrire cent fois :

En présence d'une chose étonnante, on dit parfois qu'on n'a jamais rien vu de pareil sous le soleil, et l'on peut en dire autant de ma bêtise. Les écoliers étaient partis ; il demeurait seul. Le soleil allègrement resplendissait au dehors. Ses rayons, où vibraient mille poussières, dessinaient sur le mur crépi des taches claires qui se déplaçaient avec lenteur au gré de l'heure. Le maître s'en était allé en battant la porte derrière lui, et Johannès, pour la cinquante-deuxième fois reprenait : En présence d'une . . . quand une souris agile, aux yeux vifs comme le jais, aux petites oreilles soyeuses, sortit du coin le plus éloigné et accourut sans bruit le long du mur. Il fit le mort afin de ne pas effrayer la jolie bête. Nullement farouche, elle s'approcha, promena un instant ses yeux vifs autour d'elle et, d'un bond, sauta prestement sur le pupitre où Johannès écrivait. Il avait assisté déjà à bien des merveilles, mais en plein jour, et cela dans la classe, une souris ! c'était à ne pas y croire.

« Hé ! hé ! fit-il, pour une souris, tu ne manques pas d'audace.

— Qu'aurais-je donc à craindre, dit-elle d'une voix ténue, et elle retroussa ses lèvres comme si elle riait.

— Viens-tu de la part de Liseron ? demanda-t-il très bas.

— Non, je viens vous dire que le maître n'était nullement dans son tort et que ces cent lignes, vous ne les avez vraiment pas volées.

— Quoi ! Liseron n'a-t-il pas assuré que le soleil était le père de toutes choses !

— C'est entendu ! mais il importe peu que d'autres le sachent. N'entretenez jamais les hommes de ces matières trop délicates pour leur esprit obtus. Ce sont des êtres d'une malfaisance et d'une grossièreté rares ; ils broient tout ce qui leur tombe sous les semelles. Nous en savons quelque chose, nous autres souris !

— Mais que continuez-vous à demeurer dans leur voisinage ? Pourquoi ne pas vous réfugier au fond des bois ?

— Hélas ! nous ne le pouvons, habituées que nous sommes à la nourriture des villes ; et, ma foi, en se garant prudemment de leurs pièges et de leurs lourds talons, il n'est pas trop difficile de vivre parmi eux. Nos pattes, par bonheur, sont lestes. Le pire, c'est que notre ennemi, pour réparer son défaut de malice, a conclu un accord avec le chat ; mais, dans les bois, se rencontrent des hiboux, des éperviers et, au reste, ne devons-nous pas tous mourir ? Donc, Johannès rappelez-vous mon conseil. . . J'entends venir le maître !

— Encore un instant ! Demandez à Liseron ce que je dois faire de ma clef d'or. Je l'ai suspendue à mon cou, sur ma poitrine. Mais, samedi soir, on me met une chemise propre et j'ai bien peur qu'on ne découvre ma clef d'or. Dites-moi où je puis la mettre en sûreté ? — Sous terre, rien que sous terre ! Là, les objets sont le mieux à l'abri. Voulez-vous que je la garde ?

— Non, pas ici à l'école.

— Enterrez-la dans les dunes. Je dirai à mon cousin, le mulot, de veiller sur elle.

— Merci, petite souris. »

Plof ! Plof ! Ainsi retentirent les pas du maître qui approchait. Le temps pour Johannès de plonger sa plume dans l'encrier et la souris avait disparu. Le maître, à qui il tardait sans doute de rentrer, fit grâce des quarante-huit lignes restantes.

Deux jours durant, Johannès ne passa pas un moment qui ne fût sans alarmes. Constamment on avait les yeux sur lui pour qu'il n'eût pas le moyen de fuir dans les dunes. Le vendredi vint et toujours il portait sur lui la précieuse clef d'or. Le lendemain, on le changeait, on allait découvrir son trésor, le lui enlever ! Cette pensée le transissait. Ni dans la maison, ni dans le jardin, il ne connaissait de cachette suffisamment sûre.

Au tomber du crépuscule, Johannès était assis à la fenêtre de sa chambrette ; ses regards attristés de désirs cherchaient, au delà des verdure, les sables lointains.

« Liseron, murmura-t-il anxieux, secourez-moi. »

Près de lui passa un frémissement d'ailes, des senteurs de muguets errèrent dans la brise et, tout à coup, il entendit une voix douce et familière.

Liseron était debout sur l'appui de la fenêtre. Il balançait dans sa main une tige fleurie.

« Est-ce enfin toi ? dit Johannès. J'ai tant langui après ta venue !

— Accompagne-moi, nous allons enterrer la clef d'or.

— Je ne puis partir d'ici, » soupira Johannès désolé.

Liseron le prit par la main et il se sentit devenir aussi léger que le duvet d'une semence ; il plana dans le soir calme.

« Liseron, dit Johannès, je t'aime au point que, pour toi, je donnerais, je crois, tous les hommes et Presto par-dessus. . .

— Et de Simon, le chat, que ferais-tu ? s'enquit Liseron.

— Oh ! Simon ne se soucie guère que je l'aime. Ces attachements lui semblent futiles. Seule la marchande de poisson lui tient au cœur et encore seulement dans les moments où il a faim. Penses-tu que Simon soit un chat comme les autres, Liseron ?

— Non, autrefois il fut homme. »

Hon .. on .. on .. bom ! Un gros hanneton vint se jeter contre Johannès.

« Ne pouvez-vous pas ouvrir vos yeux ! gronda l'insecte. Vraiment ces elfes volent comme si tout l'espace du ciel était à eux ; ils flânent, désœuvrés, encombrant le chemin de quelqu'un qui, comme moi, sort en quête de sa subsistance et dévore tant qu'il peut pour remplir sa tâche. »

Avec un grand bruit d'ailes, le hanneton continua son vol.

« Nous reproche-t-il de ne pas remplir la nôtre ? demanda Johannès.

— Leur unique tâche aux hannetons est, croient-ils, de manger et de manger sans répit. Veux-tu, pour preuve, l'histoire du jeune hanneton ?

— Oh oui ! raconte.

— C'était une bestiole qui venait de sortir de terre en rampant.

Le monde l'émerveillait. Un an entier, elle était demeurée ensevelie, dans l'attente du premier soir de printemps. Quand elle éleva sa tête à ras du sol, les légumes, les herbes qu'inclinait la brise, les chants d'oiseaux la déconcertèrent. Que faire ? Du bout de ses antennes, elle tâta les brindilles autour d'elle. Elle était très belle à sa façon : les pattes noires et luisantes, le ventre bien gras et poudreux, le torse lisse comme un miroir. Par bonheur, elle aperçut non loin de là un hanneton qui ne l'égalait pas en beauté mais qui, pour avoir pris l'essor un jour auparavant, passait déjà pour très vieux. Timidement, elle l'appela.

« Que te faut-il, mon ami ? dit celui-ci en la regardant de haut. Cherches tu ton chemin ?

— Non, répondit-elle poliment ; mais je ne sais à quoi m'occuper. En somme, que viens-je faire sur terre ?

— Comment, tu l'ignores ! s'étonna l'autre. Je ne puis t'en faire un reproche, car j'ai commencé par partager ta simplicité. Écoute : l'essentiel dans notre existence, c'est de manger. Non loin d'ici, tu trouveras une haie de tilleuls qui n'est là que pour que nous en mangions avec tout le zèle possible.

— Qui a planté la haie à cet endroit ? s'informa le jeune hanneton.

— Un être de haute taille qui nous prodigue ses bienfaits. Chaque matin, il vient jeter un coup d'œil ; ceux qui ont fait de leur mieux, il les emporte dans une maison resplendissante de lumière où les hannetons vivent en commun dans la félicité . Celui qui passerait la nuit à voler risquerait fort d'être happé par la chauve-souris.

— Je ne connais pas cette bête ; quelle est-elle ? interrogea le novice.

— Un monstre effroyable aux dents aiguës qui nous assaille par derrière et nous broie entre ses mâchoires. » Précisément à ces mots, ils entendirent au-dessus d'eux un cri perçant qui les morfondit jusqu'aux moelles. « Brrr ! la voilà, cria le hanneton. Sois sur tes gardes, mon jeune ami ! Sache-moi gré de t'avoir prévenu à temps. Tu as toute une nuit devant toi, ne la perds pas à ne rien faire. Plus tu mangeras, moins tu courras risque de tomber entre les dents de notre ennemie. Par contre, qui accomplit tout son devoir, est accueilli dans le séjour de lumière. »

Le vieux hanneton s'éloigna dans le gazon, laissant son cadet profondément perplexe. Son devoir ! Sais-tu ce qui s'entend par là, Johannès ? Non. Le jeune hanneton n'en savait pas davantage. Il

s'agissait de manger, c'était la seule chose qu'il comprît. Mais comment s'y prendre pour atteindre la haie de tilleuls ?

Tout à côté de lui, s'érigéait un robuste brin d'herbe que berçait la brise du soir. Du bas, il paraissait une cime sourcilleuse et escarpée. Mais le hanneton n'entendait point renoncer. «Ce doit être mon devoir », se dit-il et, bravement, il se mit à gravir. Il n'avancéait guère, souvent il glissait ; enfin, après beaucoup d'efforts, il atteignit au sommet. La tigelle, en se balançant, l'emportait avec elle. Il croyait découvrir sous, lui la terre entière. Quel délice de voir autour de soi s'éployer de vastes étendues ! Avidement, il rassasia sa faim à même l'herbe. Une aise délicieuse le combla. Plus haut encore ! Plus haut !

Dans son ravissement, il souleva ses élytres, fit vibrer ses fines membranes. Plus haut ! Encore plus haut ! De nouveau, ses ailes frémissent, ses pattes abandonnent leur soutien. O joie ! il vole, plein d'allégresse, dans le son ardent. . .

— Et puis ? demanda Johannès.

— La suite manque de gaieté. Je te la raconterai une autre fois. » Ils venaient de franchir l'étang. Deux petits papillons blancs attardés voltigeaient de conserve avec eux.

« Elfes, où allez-vous ?

— A ce grand rosier sauvage qui fleurit au penchant de la dune, répondit Liseron.

— Nous t'accompagnons, » dirent les papillons.

Déjà le rosier apparaissait, étalant tous ses bouquets aux corolles soyeuses. Les boutons rougissaient et les fleurs blanches épanouies avaient gardé à leurs pétales quelques rougeurs de leur prime enfance. Le rosier croissait paisiblement dans la solitude et répandait les senteurs si douces dont se nourrissent les elfes des dunes. Les papillons donnèrent à toutes les fleurs tour à tour un baiser.

« Nous venons te confier un trésor, dit Liseron. Consens-tu à avoir soin de lui ?

— Pourquoi pas ? murmura le rosier. Faire la garde ne m'ennuie guère et je ne pense pas à quitter cet endroit, à moins qu'on ne m'en arrache de force. J'ai d'ailleurs des épines pour me défendre. » Alors se présenta le mulot, un cousin de la souris de l'école, qui creusa la terre sous les racines et y enfouit la clef d'or.

« Si tu la désires, appelle-moi, dit le mulot. En la voulant reprendre toi-même, tu ferais du mal à la plante. »

Le rosier tressa ses tiges acérées au-dessus du trou et fit solennellement le serment de veiller sur le dépôt. Les papillons servirent de témoins.

Le lendemain matin, Johannès se réveilla dans son lit, auprès de Presto, de l'horloge, dans sa chambre tapissée de papier à fleurs. Le cordon qu'il avait suspendu à son cou ainsi que la clef d'or avaient disparu.

IV

« Mes frères ! mes frères ! Quel ennui qu'un tel été ! » soupirait un des grands poêles qui, relégués au grenier dans un coin noir, échangeaient des propos moroses. «Des semaines durant, continua-t-il, je n'ai aperçu âme qui vive ni entendu de parole raisonnable; et puis avoir, toujours le ventre creux, c'est odieux! — Moi, j'ai l'estomac plein d'araignées ! Voilà ce qu'on ne verrait pas en hiver, grommela le second fourneau, et je suis si rouillé que j'en aurai honte quand, à l'automne, viendra le ramoneur avec sa laide figure mal débarbouillée.

— Halte ! il ne me plaît pas qu'on parle de la sorte de quelqu'un dont nous sommes les obligés », interrompit le premier poêle, qui était l'aîné.

A leur tour, quelques pincettes et des pelles à charbon qui gisaient enveloppées dans du papier donnèrent à entendre qu'elles réprouvaient de telles paroles.

Soudain l'entretien s'interrompit : la trappe se soulevait et un rayon de lumière éclaira le désordre poudreux du grenier. C'était Johannès qui troublait le colloque. Cet endroit avait toujours eu sur son esprit un puissant attrait. Surtout depuis les récents événements, il s'y réfugiait fréquemment pour trouver le calme et l'isolement. Une lucarne y avait vue sur les dunes. Quelle jouissance que de l'ouvrir et, de voir, par contraste avec l'obscurité mystérieuse du grenier, s'étaler le paysage ensoleillé jusqu'aux dunes lointaines aux lignes molles et onduleuses.

Depuis trois semaines, Johannès était sans nouvelle de son ami. Plus de clef d'or entre ses mains pour attester qu'il n'avait point rêvé. Parfois, à grand renfort de raisonnements, il tentait de bannir un soupçon qui l'envahissait : n'avait-il pas été le hochet de sa propre fantaisie ? Il demeurait taciturne et une anxiété le talonnait sans relâche. Son père fit remarquer que, depuis son escapade, l'enfant devait couvrir quelque maladie. Il n'en était rien heureusement ; seulement il languissait après Liseron.

« M'aime-t-il autant que je l'aime ? » se demandait-il, tandis que, par la fenêtre, il se penchait au-dessus du jardin en fleurs.

« Pourquoi ne vient-il pas me retrouver ? Ah ! si je pouvais... Sans doute a-t-il des amis qu'il me préfère. Moi, je suis seul et je n'aime que lui ». Au-dessus de la maison, sur l'azur profond, six ramiers blancs voletaient, avec un clair bruit d'ailes.

A toute reprise, ils changeaient leur vol comme pour épuiser les délices de cette mer de soleil dans laquelle ils baignaient.

Soudain, ils s'abattirent sur la lucarne, près de Johannès ; ils glissèrent jusqu'à la gouttière, allant et venant d'un pas maniéré, en roucoulant. Un ramier portait une plume rouge à son aile, il y tira tant qu'à la fin il l'arracha et, la tenant dans son bec, s'avança vers Johannès.

A peine celui-ci l'eut-il saisie qu'il fut aussi léger qu'un oiseau ; ses bras étaient des ailes qu'il déploya et il prit son essor dans le ciel libre et sans bornes, tout éclatant de magnificence. Rien ne l'entourait que le vierge azur et les ramiers, ses compagnons.

Ils franchirent le grand jardin en se dirigeant vers la forêt lointaine dont les cimes figuraient des flots mouvants de verdure. Johannès, en abaissant les yeux, aperçut son père devant la fenêtre de son cabinet. Simon, sur l'appui, les deux pattes de devant croisées, se prélassait dans le soleil. « Me reconnaîtraient-ils ? » Mais il n'osa appeler.

Presto couraillait par les sentiers, flairant dans toutes les broussailles, derrière chaque mur, grattant au seuil des serres, en quête de son maître disparu.

« Presto, Presto ! » cria Johannès.

Le chien leva son museau, agita la queue en jappant.

« Je reviendrai, Presto, attends-moi. » Mais Johannès déjà était loin.

Il planait au-dessus de la forêt et les corneilles en croassant sortaient des hautes branches fourchues où elles nichaient. L'été était radieux et les senteurs des tilleuls en fleurs montaient des profondeurs du bois en bouffées embaumées.

Dans un nid élevé, Liseron se trouvait assis, les cheveux entrelacés de corolles. Il sourit.

« C'est bien à toi d'être venu. Je t'ai fait chercher. Si tu le veux, nous demeurerons maintenant longtemps ensemble.

— Ah ! volontiers, » dit Johannès.

Il remercia les ramiers obligeants qui l'avaient guidé et descendit avec Liseron dans le bois.

Une fraîcheur ombreuse y régnait. Le loriot sifflait son air toujours le même qui résonne chaque fois d'une façon nouvelle. « La pauvre bête, dit Liseron. Il commença par être un oiseau de paradis, ce qui se reconnaît encore à son plumage d'un jaune bizarre. Mais il a bien changé depuis qu'il fut banni du séjour de béatitude. Le mot qui peut l'y faire rentrer, lui rendre ses chatoyantes parures, il l'a oublié. Sans cesse il le cherche et ce qu'il trouve en approche sans l'être jamais. »

Dans les rayons dardés à travers la sombre verdure, voletaient d'innombrables mouches au corselet de cristal. Leur bourdonnement, pareil à un vaste et monotone concert, semblait le chant de la lumière.

Une mousse épaisse d'un vert foncé tapissait le sol et Johannès était redevenu si petit que cette mousse lui apparaissait, au-dessous de la grande, une forêt nouvelle et très dense aux branchages délicats.

Ils atteignirent un sentier de fourmis. Des multitudes de fourmis allaient et venaient, affairées ; quelques-unes portaient des parcelles de bois, des morceaux de feuilles ou des brins d'herbe entre leurs mandibules. Il y avait une telle agitation que Johannès sentit la tête lui tourner.

Il dura longtemps avant qu'une fourmi leur adressât la parole, — tant elles étaient occupées ! Enfin ils rencontrèrent une vieille fourmi préposée à la garde des pucerons à miel. Comme son troupeau se reposait, elle eut le loisir de conduire les étrangers et de leur montrer le grand nid, situé au pied d'un gros tronc d'arbre. Il était vaste et fait de centaines de couloirs et de logettes. La gardeuse de pucerons donnait des éclaircissements et chaperonnait les visiteurs jusque dans les nurseries où on sortait les larves de leurs langes. Johannès était stupéfait et ravi.

La vieille fourmi raconta que tout se trouvait sens dessus dessous, la guerre étant imminente. On devait assaillir en masse une fourmilière voisine, la saccager, enlever ou exterminer les larves. A cet effet, toutes les fourmis n'étaient pas de trop et il importait d'achever au plus tôt les travaux urgents.

« Pourquoi cette expédition ? s'informa Johannès. Ce n'est pas beau de se conduire ainsi.

— Au contraire, répliqua la gardeuse, rien de plus beau ni de plus louable ! Remarquez que ce sont des fourmis de combat que nous allons attaquer. Nous allons décimer leur race et il n'y a pas d'œuvre plus méritoire.

— Alors, vous, vous n'êtes pas des fourmis de combat ?

— Du tout ! Qu'allez-vous penser là ! Nous sommes les fourmis de la paix. ,

— Qu'entendez-vous par ce mot ?

— Je vais vous le dire. Jadis les fourmis étaient sans cesse occupées à lutter entre elles. Nul jour ne s'écoulait sans massacres. Alors apparut sur la terre une bonne fourmi, pleine de sagesse, et elle s'avisa que ce serait s'épargner beaucoup de-peine que de convenir entre fourmis de ne plus guerroyer.

Pour la châtier de cette doctrine, qui paraissait au moins singulière, on la mit en pièces. Mais, peu à peu, ces idées firent du chemin et les adeptes devinrent si nombreux que leurs adversaires durent renoncer à les persécuter. Les premières prirent le nom de fourmis de la paix, proclamèrent qu'elles

détenaient seules la vérité et mirent à mort quiconque osa les contredire. Elles régnerent donc sans conteste et les reliques de celui qui prêcha leur foi sont profondément vénérées. Nous possédons son crâne, le seul, le vrai . Déjà nous avons anéanti douze fourmilières qui prétendaient à tort détenir le vrai crâne. Il en reste quatre encore. Elles se disent des fourmis de la paix sans avoir aucun droit à ce titre. Le prophète n'avait qu'une tête sur les épaules, cette tête nous la possédons, nos rivaux sont donc des imposteurs. Au premier jour, nous allons détruire notre treizième ennemi. Pas d'entreprise plus digne de louanges !

— Assurément, concéda Johannès. »

Au fond, il n'était pas tout à fait tranquille et il se sentit beaucoup plus à l'aise après que Liseron et lui eurent pris congé de l'obligeante gardeuse et qu'à une certaine distance ils se reposèrent sur un brin d'herbe, à l'ombre d'une feuille de fougère.

« Ouf, soupira Johannès, voilà des créatures bien sanguinaires et bornées !

Liseron riait en se balançant.

— Oh, fit-il, ne dis point qu'elles sont bornées : les hommes ont pris les fourmis pour modèle ! »

Ainsi Liseron révélait à Johannès les merveilles de la forêt. Ensemble, ils s'approchaient des nichées dans les hautes branches des arbres et dans les broussailles épaisses ; ils descendaient aux demeures des taupes et visitèrent une ruche d'abeilles dans un vieux tronc d'arbre.

Enfin ils atteignirent une clairière bordée d'arbustes. Partout, les lianes du chèvrefeuille s'entrelaçaient aux branchages et ses bouquets de fleurs odorantes rayonnaient dans les verdure. Des mésanges y voletaient entre les feuillages, tout bruissants de leurs chants et de leur gazouillis.

« Quel endroit ravissant, dit Johannès, arrêtons-nous !

— Volontiers, répondit Liseron, et nous n'y serons pas de longtemps sans assister à un réjouissant spectacle. »

Parmi l'herbe, se balançaient des clochettes bleues. Johannès alla s'asseoir auprès de l'une d'elles et lui parla des abeilles et des papillons avec qui elle était très liée.

Quoi encore ! Une grande ombre obscurcit le gazon et quelque chose qui ressemblait à un nuage blanc s'abattit sur la pauvre corolle. A peine Johannès eut-il le temps de se garer. Il se retira auprès de Liseron qui était perché sur une fleur de chèvrefeuille. Le nuage n'était rien d'autre qu'un mouchoir de poche et, boum ! une grosse dame s'assit sur le mouchoir, aplatissant de ce fait la fleurette qui était dessous. Johannès n'eut pas le temps de la plaindre; un fracas de branches brisées et des clameurs emplirent la forêt, profanant sa solitude et son silence.

« On va rire, » fit Liseron.

Des femmes embarrassées de cabas et de parapluies, des hommes coiffés de tubes rigides et funèbres, les uns et les autres vêtus de noir et faisant, dans la verdure ensoleillée, le même effet que des placards d'encre sur un beau tableau, envahissaient la clairière. On rudoya des arbustes, on piétina des fleurs. Maint mouchoir fut étalé; et les herbes résignées, les mousses patientes soupirèrent sous les masses qui les accablaient. Ah ! pourraient-elles jamais se relever d'un tel coup ?

De la fumée de tabac flotta parmi les chèvrefeuilles et corrompit leurs tendres senteurs. La troupe de mésanges se réfugia avec des cris d'effroi et de scandale dans un arbre voisin.

Un homme, apparemment un jeune prédicant, se leva et se jucha sur un tertre. Il avait de longs cheveux filasse, un visage pâle. Après qu'il eut débité quelques phrases, tous les assistants ouvrant

une large bouche, entonnèrent un psaume; et ils faisaient un tel tapage que les corneilles s'envolèrent de leurs nids en croassant et que les jeunes lapins, qui s'étaient approchés par curiosité, détalèrent. Hors de danger, dans les dunes, ils fuyaient encore, toujours plus loin, devant eux, saisis d'une terreur panique. Liseron, souriant, éloignait la buée des cigares en balançant une feuille de fougère. Johannès eut des larmes aux yeux; mais ce n'était pas l'âcreté du tabac qui faisait couler ses pleurs. « Liseron, dit-il, partons ; tout ceci est si laid et si pénible !

— Demeurons au contraire, cela deviendra de plus en plus drôle. »

Les chants s'interrompirent et l'homme au visage pâle reprit la parole. Il criait à tue-tête pour que tous puissent l'entendre. Son discours semblait abonder en sentiments généreux. Il prêchait que tous les hommes sont frères, il parla des charmes de la nature, du soleil, de Dieu, des merveilles de l'univers, des oiseaux, des fleurs...

« Que dit-il là, demanda Johannès, le connais-tu et serait-il de tes amis ? »

Liseron, plein de dédain, secoua son front couronné de guirlandes. « Il ne sait rien du soleil ni des oiseaux ni des fleurs ; il radote. »

La troupe écoutait de toutes ses oreilles. La grosse dame assise sur la clochette bleue fut si attendrie qu'elle dut plusieurs fois s'essuyer les yeux avec le volant de sa robe, ne pouvant se servir de son mouchoir.

L'homme au visage pâle assura que Dieu, en leur faveur, faisait resplendir le soleil. Alors Liseron se prit à rire et lança, d'entre l'épais feuillage, un gland sur le nez de l'orateur.

« Oh ! oh ! il leur en conte vraiment de belles. Quoi ! ce serait pour eux que luirait mon père ! »

Mais le prédicant était trop emballé pour remarquer ce gland qui avait eu l'air de choir du ciel. Il pérorait, haussant la voix de plus en plus, si bien que son visage qui avait passé au rouge, passa ensuite du rouge au bleu. Il brandissait les poings, hurlait que les feuillages en frémissaient et que les brins d'herbes s'agitaient, alarmés. Quand, enfin ! il retrouva son calme, tous les assistants en chœur se remirent à chanter.

« Fi ! dit un merle du haut d'un arbre, quel odieux vacarme ! Je préfère encore que des vaches et des bœufs viennent dans le bois. Écoutez-moi ça. Fi ! »

Or, les merles ont le renom d'avoir l'oreille et le goût délicats. Après ce concert, les chanteurs sortirent de leurs paniers, de leurs sacs, de leurs boîtes, des victuailles de toute espèce. On déplia des papiers, on distribua des petits pains et des oranges. Apparurent aussi des verres et des bouteilles.

Alors, Liseron fit appel à tous ses camarades de la forêt afin d'assiéger les intrus.

Une grenouille, pleine de bravoure, bondit dans le giron d'une vieille demoiselle, juste à côté du petit pain dans lequel elle s'apprêtait à mordre. La demoiselle poussa un cri perçant et, sans oser remuer, regarda, béante, l'animal qui restait là accroupi, comme stupéfait lui-même de sa témérité. Il eut des émules. Des chenilles vertes couvrirent chapeaux, mouchoirs, gâteaux, semant partout l'angoisse et la terreur. De grosses araignées s'affalèrent au bout de leur fil dans les verres de bière et les chignons en soulevant chaque fois de grands cris. Une multitude de moucherons harcelaient les hommes, pointaient en plein dans leur visage, et, en souillant de leurs cadavres les mangeailles, sacrifièrent même bravement leur vie à la bonne cause. Enfin, en rangs épais, les fourmis vinrent assaillir l'ennemi aux endroits les plus imprévus. Quel désarroi !

Précipitamment, tout le monde se leva, délivrant ainsi les herbes et les mousses opprimées. La clochette bleue fut sauvée, grâce à l'assaut de deux perce-oreille qui pincèrent la vieille demoiselle

au mollet. La déroute alla croissant. Hommes et femmes s'efforçaient, en gambadant et en gesticulant, d'échapper à leurs adversaires. Le prédicant résista longuement en frappant de sa canne autour de lui. Mais deux mésanges, qui ne jugeaient aucun moyen au-dessous d'elles, et une guêpe qui le piqua à travers l'étoffe de son pantalon noir, le mirent hors de combat.

Le soleil, qui s'égayait fort à ce spectacle, ne voulut point demeurer étranger à la partie. Un lourd nuage assombrit le ciel. De larges gouttes tombèrent sur les belligérants. Ce fut alors comme si la pluie faisait jaillir d'énormes champignons: c'étaient les parapluies qu'on ouvrait ! Des femmes relevèrent leurs cottes par-dessus leur tête, découvrant ainsi leur linge, leurs bas blancs et des souliers éculés. Liseron avait mal au cœur à force de rire et se cramponnait à une branche pour ne point tomber.

L'eau s'abattait plus drue, par gerbes, ruisselait des parapluies, enveloppait les bois d'un voile gris scintillant. Les chapeaux hauts de forme et les dos noirs luisaient comme les ailes de l'escarbot. Les semelles pataugeaient dans le sol détrempé. Alors les intrus, par petits groupes, muets et résignés, se retirèrent, laissant derrière eux des papiers gras, des bouteilles vides, des pelures d'orange, comme des traces ignobles de leur passage. De nouveau, le calme régna dans la clairière et bientôt l'on n'entendit plus d'autre bruit que le murmure monotone de la pluie.

« Eh bien, Johannès, ce sont des hommes que tu viens de voir !

— Hélas, Liseron, tous les hommes leur ressemblent-ils ?

— Il y en a même de pires et de plus laids qui, dans leur frénésie, saccagent tout ce qui est beau, abattent les arbres pour mettre à leur place de lourdes bâtisses, piétinent à dessein les fleurs et, par divertissement, massacrent les bêtes. Dans les cités où ils grouillent, tout est sale, noir ; l'air est empuanti de fumées et de poisons. Devenus étrangers au reste des créatures, ils jouent un triste et sot personnage dès que nous les revoyons dans la libre nature.

— Hélas ! Liseron. Hélas !

— Pourquoi pleurer ? Va, ne t'afflige pas d'être né parmi eux. Je t'aime, Johannès, et ne t'ai-je pas choisi pour t'enseigner le langage des papillons et des oiseaux, t'apprendre ce que dit le regard des fleurs ? La lune sait qui tu es, et la terre, si bonne et si douce, t'aime comme son plus cher enfant !

— Tu es mon ami, il est vrai, mais je ne puis m'empêcher de pleurer à cause de ces hommes...»

Alors, dans les paroles de Liseron dont émanait un puissant enchantement, Johannès entrevit tout un destin aux ineffables félicités :

« Pourquoi donc ? Rien ne t'oblige à retourner auprès d'eux si cela te chagrine. Tu peux demeurer ici et m'accompagner partout. Nous habiterons au plus profond des bois, dans les dunes solitaires et ensoleillées, parmi les roseaux de l'étang. Tu me suivras au fond des eaux où nous nous glisserons entre les plantes marines, dans le palais des elfes et les trous des gnomes. Nous planerons au-dessus des campagnes, des forêts; nous connaissons les contrées et les mers lointaines. Je commanderai aux araignées de te tisser de fins vêtements; je te donnerai des ailes pareilles aux miennes. Nous vivrons du parfum des fleurs et danserons avec les elfes au clair de lune. Ensuite nous accompagnerons le soleil au pays de l'été: là se dressent de sveltes palmiers, des grappes de fleurs éclatantes pendent aux rochers et le bleu profond de la mer resplendit dans la lumière. Et je te ferai tout le temps des contes. Veux-tu, Johannès ?

— Ne retournerai-je plus jamais parmi les hommes, Liseron ?

— Au milieu d'eux, ne t'attendent que des peines sans relâche. Tu gémeras sous le fardeau de la vie. Leur grossièreté sera pour ton âme délicate un incessant tourment. Ils te persécuteront jusqu'à ce que tu meures. Aimes-tu les hommes plus que moi ?

— Oh, non, Liseron. Je veux demeurer auprès de toi. »

Enfui il pouvait donc témoigner combien il aimait Liseron. Il était prêt à tout oublier pour lui : sa chambrette, Presto et son père. Ravi de joie et fermement décidé, il répéta :

« Près de toi seul... »

La pluie s'arrêta. Par une échancrure des nuages, le sourire du soleil éclata sur les frondaisons mouillées. Des perles d'eau tremblaient au bout des feuilles et endiamantaient les toiles d'araignées tissées entre les branches des chênes. Au-dessus des broussailles, de lentes buées s'élevaient, alourdies de senteurs, où flottaient des songes. Le merle se percha sur la plus haute cime et, d'une voix brève et profonde, salua le soleil à son déclin. Il semblait montrer quels accents s'accordent avec la majesté du soir et, dans le silence, l'égouttement des feuillages sur le gazon accompagnait en sourdine son chant.

« Ces accents, Johannès, ne sont-ils pas plus beaux que le charivari des hommes ? Le merle sait le ton qu'il convient de prendre. Toutes choses sont ici d'une harmonie telle que jamais ailleurs tu n'en trouveras d'approchante.

— Mais l'harmonie, qu'est-ce donc ? demanda Johannès.

— C'est la même chose que le bonheur, la fin à laquelle tendent l'univers ainsi que l'homme. Mais celui-ci se conduit à l'exemple des enfants poursuivant un papillon et dont chaque effort pour le saisir ne sert qu'à le mettre en fuite. — Le goûterai-je auprès de toi, le bonheur, Liseron ? — Oui, pourvu que tu saches oublier les hommes. Ce fut mal commencer que de naître parmi eux ; mais tu es jeune, tu pourras encore effacer les souvenirs de ta vie passée. Parmi tes semblables, tu errerai, pour succomber finalement sous les misères de la lutte : il en adviendrait de toi comme du hanneton dont je t'ai tout à l'heure conté l'histoire.

— Que lui est-il arrivé ?

— Croyant apercevoir au loin la demeure de lumière, il prit son essor et se jeta à l'étourdie dans une salle dont les croisées étaient larges ouvertes. Des enfants l'y capturèrent. Tantôt on l'enfermait dans une boîte de carton, tantôt on l'attachait par un fil et on le contraignait à voler. Ces tourments durèrent trois longs jours. Alors, sacrifiant une patte et une aile, il s'évada. En rampant sur le tapis, il s'efforçait d'atteindre le jardin, quand une lourde semelle, en chemin, l'écrasa. — Que je te dise ici, Johannès, continua-t-il, que les animaux vivant dans les ténèbres ont, aussi bien que nous, pour père le soleil. Bien qu'ils n'aient jamais vu sa face éclatante, ils portent, à leur insu, son image empreinte dans leur âme ; et la lueur la plus fugitive a le don de leur évoquer cette lumière qu'ils ignorent. Ils se précipitent alors vers elle et cet aveuglement pousse une multitude de créatures à une fin misérable. La même faiblesse entraîne les hommes ; ils poursuivent les apparences décevantes de la divine clarté dont ils sont issus et qu'ils ont oubliée. »

D'un regard, Johannès interrogea Liseron dont les yeux demeuraient profonds et mystérieux comme le ciel nocturne entre les étoiles.

« Cette clarté, serait-ce Dieu ? demanda-t-il enfin timidement.

— Dieu ! — les yeux profonds sourirent avec douceur — je sais, Johannès, à quoi tu penses en prononçant ce mot : à la chaise au pied de ton lit où, le soir, tu t'agenouillais pour ta prière, aux rideaux d'un vert maussade qui voilent les fenêtres du temple protestant, à la nef empestée d'haleines rances, aux lettres capitales de ta petite bible, au sac de velours noir emmanché d'une longue perche que le marguillier promène en faisant sa quête, aux chants discordants enfin ... Ce que tu entends par ce mot, Johannès, est une parodie dérisoire qui ressemble à Dieu autant qu'au soleil un gros quinquet poisseux auquel viennent s'engluer les moucherons.

— Mais comment dois-je nommer cette clarté et à qui dois-je adresser mes prières ?

— La moisissure, Johannès, peut-elle demander le nom de la terre qui l'emporte avec elle dans son tourbillon ? S'il existait une réponse, tu ne serais pas plus en état de la comprendre que le ver de terre le solennel cantique des sphères dans l'azur. Pourtant je t'apprendrai à prier. »

Et, avec Johannès, qui, dans un émerveillement silencieux, méditait ces paroles, Liseron s'élança dans les airs.

Ils s'élevèrent si haut qu'ils virent apparaître au delà des dunes, à l'horizon, un long trait tout scintillant d'or, qui sans cesse s'élargissait. Sous leur vol, se dérobaient les dunes, irrégulièrement tachetées d'ombre et de lumière et dont les verdure s'effaçaient ainsi que les champs de genêts et de chardons. Encore des dunes, puis une plage étroite et enfin la mer, vaste, démesurée, d'un bleu intense jusqu'au bord du ciel où, sous le soleil déclinant, s'étendait un mince liseré d'une pourpre éblouissante. Au lointain, là où les eaux et le ciel se joignent, une ligne confuse, droite et arquée, visible et insaisissable à la fois, se devinait, semblable à un frémissement de harpe qui résonne mollement, défaille et pourtant demeure. Johannès était debout sur la crête de la dune, plongé dans un silence immobile ; il lui parut qu'il allait mourir, que les grandes portes d'or de l'univers s'écartaient et que sa petite âme s'élançait à la rencontre de la clarté infinie.

A la fin, des larmes ruisselèrent de ses yeux ; le soleil sombra, voilant sous le crêpe frissonnant du soir la magnificence de la terre et du ciel. Alors Liseron dit :

« Voilà comment tu dois prier. »

V

Vous est-il arrivé d'errer dans les bois par un beau jour d'automne, quand le soleil rayonne sur les feuillages aux teintes opulentes ? Les branches craquent et les feuilles tombées se froissent sous les pas. Une lassitude s'appesantit sur la forêt ; à peine elle a la force de penser et elle semble se confiner dans ses souvenirs. Une buée bleuâtre l'enveloppe telle un songe plein de secrètes splendeurs et des fils de la Vierge ondulent dans l'air, pareilles à des rêveries errantes.

Alors d'entre les mousses et les fanes, se lèvent soudain des champignons, les uns contrefaits et charnus, les autres élancés, tiges sveltes coiffées d'un chapeau aux vives couleurs : ce sont des formes extravagantes surgies dans les cauchemars de la forêt. Les vieux troncs desséchés se hérissent de jets blancs, au bout noirci et comme brûlé. Des savants les prennent pour une sorte de lichen. Mais Johannès était mieux informé. Ces jets sont des chandelles et, durant les calmes nuits de l'automne, les gnomes s'en servent comme luminaire pour lire dans leurs petits bouquins. Voilà ce que lui enseignait Liseron par une de ces journées d'arrière-saison aux éclats atténués, tandis que Johannès respirait les lourdes exhalaisons montant de la terre humide.

« Pourquoi les feuilles des frênes sont-elles tachées de noir ? demanda-t-il.

— C'est encore la faute des gnomes, répondit Liseron. Après avoir écrit toute la nuit, ils renversent, le matin, leur encrier sur ces feuilles qui ont le don de leur déplaire. Sans doute ont-ils conçu quelque rancune contre le frêne : de son bois se font les manches dont se sert le marguillier pour sa quête au temple. » Ces gnomes, minuscules et laborieux, excitèrent vivement la curiosité de Johannès et il fit promettre à Liseron de lui en montrer un. »

Il avait passé déjà un long temps auprès de Liseron. Tant de bonheur le comblait qu'il n'éprouvait aucun remords de s'être engagé à oublier le passé. Les jours n'avaient plus ni soucis ni regrets ; et la présence de Liseron, qui ne le quittait jamais, faisait de chaque heure un enchantement. Parfois il sommeillait doucement, balancé dans un nid de fauvette suspendu entre les branches vertes des roseaux. Les cris des butors, les croassements des corneilles ne lui causaient pas de frayeur. Quand

la pluie s'abattait et que se déchaînaient les grands vents, il s'abritait dans le creux d'un arbre ou dans un terrier et se glissait sous le manteau de Liseron, n'ayant d'oreille que pour les contes que lui faisait son compagnon.

Et maintenant il allait voir les gnomes !

L'heure était à souhait, si tranquille que Johannès se figurait surprendre déjà leurs voix ténues et le glissement de leurs petits sabots. Mais le jour tardait encore à finir. Presque tous les oiseaux s'en étaient allés; seules les grives restaient à se régaler de baies de sorbier. Il en vit une, prise dans un lacet. Les ailes ouvertes, elle pendait, et se démenait au point que sa fine patte-, captive dans le nœud du crin, était presque arrachée. Précipitamment, Johannès la délivra et, avec mille cris d'allégresse, elle s'envola. Les champignons tenaient un colloque des plus vifs:

« Admirez-moi donc ! dit un des plus gros. Avez-vous jamais rencontré quoi que ce soit qui m'approche ? Voyez ma tige blanche et dodue, et les nombreux reflets dont s'orne mon chapeau. Je vous dépasse tous de la taille et, pour cela, une seule nuit a suffi !

— Bah! dit un autre, tu es lourd, hâlé et mal dégrossi. Moi, pareil à un roseau, je me balance ; je suis revêtu du rouge éclatant des sorbiers et paré de tavelures : c'est moi qui suis le plus beau !

— Taisez-vous ! cria Johannès. Je vous connais, vous êtes empoisonnés.

— Et nous en sommes fiers comme d'une vertu, dit le premier.

— Seriez-vous, par hasard, un homme ? grommela le second champignon d'un ton dédaigneux. Dans ce cas, je consens volontiers que vous m'avaliez. »

Johannès s'en garda bien; mais il ramassa des brindilles sèches et les ficha dans leur calotte charnue: ils faisaient de la sorte un si drôle de personnage que les autres champignons pouffèrent de rire.

Une troupe de vesses-de-loup, aux têtes brunes, qui, toutes à la fois, avaient grandi en une couple d'heures, se bousculaient, curieuses de voir le monde. A cet aspect, le gros champignon bleuit de colère, trahissant par ce signe sa complexion vénéneuse. Les vesses-de-loup élevaient sur quatre pieds leurs petites têtes rondes et enflées. Par intervalles, s'envolait d'elles une buée de poussière qui se déposait sur la terre humide et y enfonçait des filaments noirs qui, l'an d'après, devaient produire de nouveaux rejetons.

« Quel sort enviable! disaient-elles entre elles. Répandre nos semences est le plus beau destin qui soit. Quel délice de pouvoir le faire notre vie durant ! » Et, poussées par une ardeur convaincue, elles continuaient à souffler des bouffées.

« Ne s'en font-elles pas accroire, Liseron ?

— Mais non ! Quelle volupté plus haute pourraient-elles concevoir ? Heureux encore qu'elles n'aient pas d'autres exigences. »

La nuit, en s'abaissant et en confondant toutes les ombres dans ses ténèbres, n'avait point interrompu la vie occulte de la forêt : des branches craquaient, des feuilles mortes continuaient à se froisser parmi les herbes et dans les broussailles. Parfois, on sentait passer le vent d'une aile silencieuse. Johannès entendit nettement des murmures, des glissements de pieds. Là, dans les profondeurs des buissons, des bluettes de feu s'allument. Une... encore une..

Silence ! Aux aguets, il surprit un marmonnement dans les feuilles, tout proche, derrière un tronc noir où brûlaient des lumignons. Partout Johannès découvrait des lueurs. Elles flottaient entre les branchages nocturnes, sautelaient au ras du sol et, au loin, rayonnait un bûcher, pareil à un feu de joie.

« Qu'est-ce, cela ? demanda Johannès. Que de flammes !

— C'est un vieil arbre tout vermoulu », répondit Liseron.

Ils se dirigèrent vers une petite lumière claire et immobile.

« Je vais te présenter Wistik ; c'est le doyen des gnomes et le plus érudit d'entre eux. »

S'étant approchés, ils l'aperçurent assis, les jambes croisées, près d'une chandelle qui éclairait son visage ridé à barbe grise. Coiffé d'une capsule de gland surmontée d'un plumet, il faisait à haute voix, en fronçant les sourcils, la lecture à une araignée. Quand Johannès et Liseron furent tout près, il leva les yeux de dessus son livre et resta à les considérer d'un air intrigué. L'araignée avait déguerpi.

« Bonsoir, dit le gnome. Moi, je suis Wistik. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Johannès. Je désirais vivement vous connaître. Que lisez-vous là ?

— Un livre qui n'est pas fait pour vous, répondit Wistik, car il est écrit pour les araignées.

— Laissez-moi voir ! dit Johannès.

— Impossible, je le regrette ; il s'agit de leur livre saint. Placé sous ma garde, je ne peux m'en dessaisir. Je détiens les textes sacrés des scarabées, des papillons, des hérissons, des taupes, enfin de toutes les créatures de la forêt. La plupart ne savent pas lire et, quand elles viennent s'informer de l'un ou l'autre point, je leur fais la lecture. C'est là un grand honneur pour moi, un poste de confiance, comprenez-vous ? »

Le petit bonhomme hocha la tête d'un air grave et leva un doigt en l'air.

« Où en étiez-vous ?

— A la vie de Cribeljauw, le héros des araignées. Il y a des siècles, il descendit sur la terre et tissa une toile gigantesque qui embrassait au moins trois arbres et capturait les mouches par milliers. Avant lui, les araignées se nourrissaient d'herbes et de cadavres d'insectes ; mais Cribeljauw, qui avait du génie, se mit à prêcher que les araignées étaient faites pour se repaître de mouches. A preuve de quoi, après des calculs laborieux, car il était également mathématicien, il construisit une toile, sur le modèle de laquelle les araignées continuent à tisser la leur, quoique en plus petit, leur race ayant dégénéré. Cribeljauw attrapait même des oiseaux et égorgeait des centaines de ses propres enfants. En un mot, c'était ce qu'on peut appeler une grande araignée. Un jour, une tempête violente déracina les trois arbres, lacéra la toile et emporta Cribeljauw dans une forêt lointaine où l'on vénère encore particulièrement sa mémoire.

— Et tout cela est véridique ? demanda Johannès.

— Du moins c'est écrit, répondit Wistik.

— Y croyez-vous ? »

Le gnome pinça les paupières et mit son index contre son nez :

« Les livres saints des autres animaux, qui s'occupent aussi de Cribeljauw, l'affublent des noms les plus odieux. Mais c'est là une controverse dont je veux me tenir à l'écart.

— Les gnomes ont-ils aussi leurs écritures sacrées ? »

Wistik jeta à Johannès un regard quelque peu défiant.

« Qu'êtes-vous pour un personnage ? Vous avez un je ne sais quoi, un je ne sais quoi d'humain, dirai-je presque.

— Non, non, soyez tranquille, intervint Liseron ; nous sommes des elfes. Johannès a beaucoup frayé avec les hommes, rien de plus. Vous pouvez sans crainte vous confier à lui.

— Vous avez beau dire, mais j'ai le renom d'être le plus savant des gnomes. Il m'a fallu peiner longuement et avec ardeur avant d'arriver où j'en suis. Trop parler risquerait de porter atteinte à ma notoriété.

— Mais quel est donc, selon vous, le livre qui renferme la vérité ?

— J'ai beaucoup lu, dit le gnome, mais ce livre-là, je ne crois pas l'avoir jamais rencontré. Ce ne peut être, en tout cas, le livre des elfes ni le livre des gnomes, et pourtant ce livre existe.

— Celui des hommes peut-être. . . ?

— Je n'ose pas me prononcer, car à qui le possède, ce livre, où se trouve révélée la nature des choses, doit apporter le bonheur et la sérénité. Qui le possède n'éprouve plus aucune inquiétude, aucun désir. Or, les hommes n'en sont pas encore à ce point.

— Oh ! non, fit en riant Liseron.

— Mais existe-t-il un tel livre ? s'enquit avidement Johannès.

— Oui, oui, murmura le gnome, des légendes antiques et vénérables l'affirment. Mais silence ! je sais où il est, je sais qui le découvrira.

— Oh ! Wistik, Wistik !

— Mais, si tel est, pourquoi ne l'avez-vous pas encore ? demanda Liseron.

— Patience! Je n'ai plus besoin que de quelques données que je ne tarderai pas à me procurer. A celui qui trouvera ce livre, la vie apparaîtra comme une perpétuelle matinée d'automne, toute baignée, tout environnée d'azur, aux feuillages silencieux et calmes, et dont l'or ne pâlera jamais. Auprès de sa félicité, nos clartés seront des ombres et nos joies des tristesses. Voilà ce que je sais et bientôt j'aurai trouvé le livre ! »

Wistik arqua les sourcils, posa un doigt sur ses lèvres.

« Wistik, enseignez-moi...! », reprit Johannès.

Mais il ne put poursuivre. Une masse noire passa, rapide et sans bruit, en rafale.

Abaissant les yeux, il aperçut la pointe d'un soulier qui disparaissait dans une fente. Pft. . . Le gnome avait, emportant son bouquin, plongé, la tête la première, dans son trou. La chandelle brûla plus faiblement, puis, d'un coup, s'éteignit.

« Qu'est-il arrivé ? » demanda Johannès alarmé, en se cramponnant à Liseron dans les ténèbres.

« Rien, un hibou. »

Ils furent un long moment silencieux. Johannès dit enfin :

« Crois-tu, Liseron, à tout ce que Wistik vient de nous dire ?

— Wistik est moins sage qu'il n'aime à se le figurer. Le Livre de Vérité, il le cherchera en vain, tout comme toi d'ailleurs.

— Mais, existe-t-il ?

— Oui, il existe à l'égal d'une ombre, Johannès. Tu as beau la poursuivre, tu ne pourras jamais ni la joindre ni la saisir et, à la longue, tu reconnaîtras que tu n'as fait que te poursuivre toi-même. Sois raisonnable et oublie les racontars de ce gnome. Mes histoires sont incomparablement plus belles.

Viens ! nous irons à l'orée de la forêt voir le matin d'automne étendre ses voiles blancs sur les prés assoupis. Viens ! »

Johannès le suivit, mais il n'estima point les conseils de Liseron et, tandis qu'il admirait le lever resplendissant du jour, il se préoccupait du Livre qui devait lui révéler pourquoi les choses sont telles qu'elles sont et, doucement, il invoquait Wistik. Or, ce nom signifie « Puissé-je savoir ! », et Johannès, sans cesse, murmurait en soi-même : « Wistik ! Wistik ! »

VI

Les jours suivants, qu'il passa au milieu des dunes et des bois avec Liseron, Johannès ne ressentit plus le même enchantement que par le passé. Les contes de son ami laissaient sa pensée inassouvie. A toute reprise, le Livre l'obsédait et il n'osait faire l'aveu de ce continuel souci.

Les choses avaient perdu leur bel et merveilleux aspect d'autrefois. Les nuées, sombres et lourdes, l'effrayaient comme si elles allaient s'abattre sur lui. Il souffrait de voir les bourrasques d'automne secouer, flageller les pauvres arbres, retrousser leur feuillage, briser et éparpiller leurs branches mortes.

Les récits de Liseron ne le contentaient plus. Bien des choses lui échappaient et, jamais plus, il ne recevait de réponse tout à fait nette et satisfaisante à ses questions.

Alors, de nouveau, ce Livre, où toutes choses se trouvent élucidées, hantait sa pensée et il aspirait après cette éternelle matinée d'automne dont le gnome l'avait entretenu.

« Ah ! puisse-je savoir ! puisse-je savoir ! »

Liseron surprit ces mots prononcés à voix basse.

« Johannès, tu ne cesseras décidément jamais, je le crains, d'être un homme. Même ton amitié ressemble à la leur, et le premier qui te parle me prive déjà de ta confiance. Ah ! ma mère me l'avait bien dit !

— Non, Liseron, tu surpasses en sagesse Wistik et tous les livres. Mais pourquoi te refuser à tout me dire ? Vois ! Pourquoi le vent assaille-t-il les arbres ? Ils sont à bout, les plus grosses branches cèdent et les feuilles, même encore vertes, sont arrachées par centaines. Elles sont si épuisées qu'elles n'en peuvent plus, et cependant le vent hargneux et brutal ne cesse de les frapper. Pourquoi ? Que leur veut-il, le vent ?

— Ah ! Johannès ! A t'entendre, on te prendrait pour un homme.

— Que les vents s'apaisent. Il me faut du calme et du soleil.

— Tes exigences sont d'un homme, et il ne m'est pas possible d'y répondre ni d'y satisfaire. Demeure donc sensé dans tes vœux, sinon tu ne connaîtras jamais cet enchantement éternel que tu souhaites tant et tu partageras le sort déplorable des milliers de tes frères à qui parla Wistik.

— Quoi ! sont-ils si nombreux ?

— Des milliers ! Wistik commence par faire le cachottier, mais, au fond, la langue lui démange et il ne peut celer longtemps son secret. Comptant trouver le Livre avec l'aide des hommes, il confie sa science à quiconque pourrait l'aider. Que de personnes ont, par lui, perdu le repos ! Ajoutant foi à ses dires, elles se mettent à la recherche de ce Livre avec autant, si pas plus de ferveur que d'autres jadis à la poursuite du Grand Œuvre. A cette frénésie, elles sacrifient tout, délaissent leur gagne-pain, compromettent leur propre bonheur, se cloîtent en s'entourant d'épais volumes et d'instruments, oubliant le ciel bleu, la douce nature, leur prochain, hasardant même leur vie. Par accident, elles font des découvertes profitables, mais abandonnent à d'autres d'en jouir ou d'en user ;

sans décevoir, elles scrutent les ténèbres. Ce n'est point l'or que ces hommes recherchent, mais le Livre ! D'aucuns succombent en plein labeur, d'autres s'égarer, se prennent à divaguer misérablement. Ceux-là, le gnome les a abêtis ; on les voit élever des châteaux de sable et tenter d'en dénombrer les grains. Ils calculent les bouillons d'une cascade ! Si on interrompt ces insensés pour leur demander ce qu'ils font, ils portent sur vous un regard austère et murmurent en branlant le front : « Ah ! Wistik, Wistik. » Ce maudit gnome est le fauteur de tout ce mal ; méfie-toi, Johannès ! »

Mais Johannès considérait les arbres en train de gémir et de se démener dans la tempête. Son front encore puéril se creusait de rides et ses yeux tantôt si clairs s'emplissaient d'une gravité pensive. « Mais, enfin, ne l'as-tu pas toi-même reconnu ? Le Livre existe. Oh ! je suis convaincu qu'on y parle aussi de cette divine lumière que tu refuses de me révéler.

— Pauvre Johannès ! dit Liseron, et sa voix, triomphant de la rumeur sauvage de la forêt, retentissait comme un choral lointain, aux paisibles accents. Aime-moi de toute ton âme, fit-il ; en moi, tu trouveras plus que tu ne souhaites et tu comprendras ce que tu ne peux concevoir et tu seras toi-même ce que tu aspires à connaître.

La terre et le ciel te feront leurs confidences, les étoiles seront tes proches, l'infini ta demeure. Mais aime-moi ! aime-moi ! enlance-toi à moi comme le lierre au chêne ! sois-moi fidèle comme l'est un lac au lit qui enferme ses eaux ! En moi seul, tu trouveras l'apaisement, Johannès. »

Liseron se tut, mais ses paroles résonnèrent encore longuement. Des chants aux phrases majestueuses et voilées dominaient les sifflements du vent, accents tranquilles comme la clarté de la lune qui luisait dans l'intervalle des nuées fuyantes.

Liseron alors ouvrit les bras ; et Johannès s'endormit, blotti sous son bleu manteau.

Pendant la nuit, il se réveilla. Le calme s'était tout à coup répandu sur la terre. La lune s'était abaissée derrière les cimes des arbres et les feuillages les pendaient, immobiles. Des ténèbres silencieuses enveloppaient la forêt.

Et les énigmes du monde, en fantomal cortège, assaillirent la pensée de Johannès, bannissant la confiance que les paroles de Liseron lui avait rendue. Pourquoi les hommes sont-ils tels qu'ils sont ? Pourquoi les hivers succèdent-ils aux automnes ? Pourquoi faut-il que tombent les feuilles et que se fanent les fleurs ? Pourquoi. . . ? Pourquoi. . . ?

Voilà que, de nouveau, des flammettes bleues se mirent à danser dans les profondeurs des broussailles. Johannès, d'un regard avide, suivait leurs allées et venues. Liseron dormait profondément. « Rien qu'un mot », pensa Johannès, et, en rampant, il quitta le manteau.

« Ah ! vous revoilà ! s'écria Wistik, en le saluant d'un cordial hochement de tête. Tant mieux ! Où avez-vous laissé votre ami ?

— Je l'ai quitté un moment. Rien qu'un mot, un seul mot ! Consentez-vous à me répondre ?

— Vous avez vécu parmi les hommes, n'est-ce pas ? Est-ce pour mon secret que vous venez ?

— Qui trouvera le Livre, Wistik ?

— Enfin, nous y voilà ! Si je vous le dis, me seconderez-vous ?

— Si c'est en mon pouvoir, assurément !

— Écoutez, Johannès. ...»

Wistik écarquilla les yeux ; ses sourcils s'arquèrent très haut sur son front, il mit la main en conque et dit tout bas :

— ... les hommes détiennent le coffret d'or, les elfes en ont la clef ; il faut être le favori des elfes pour le trouver, l'ami des hommes pour l'ouvrir. Une nuit de printemps est l'heure propice.

— Serait-ce vrai ! s'écria Johannès en se rappelant la clef d'or.

— Sans aucun doute, affirma Wistik.

— Mais pourquoi nul, jusqu'à ce jour, n'a-t-il fait la découverte ? Tant d'hommes cherchent sans relâche!

— Je n'ai confié à personne ce que je viens de vous dire ; jamais non plus je n'ai eu l'avantage de parler à un favori des elfes.

— Ah ! s'écria Johannès en exultant, je suis en état de vous aider ! J'ai la clef d'or et je vais la demander à Liseron.

Il courut par la mousse et les feuilles mortes ; mais ses pieds alourdis butaient à toute reprise contre les racines, alors qu'autrefois il effleurait l'herbe sans la ployer.

Voici l'épaisse fougère qui avait abrité son sommeil. La plante, tantôt géante, s'était rapetissée.

« Liseron ! » mais sa voix l'épouvanta....

« Liseron ! » Son appel résonnait comme s'il eût été d'un homme. Un oiseau de nuit effarouché s'envola en criant.

Liseron n'était plus sous la fougère.

Les flammettes bleues avaient disparu. Il faisait froid ; d'insondables ténèbres enfermaient Johannès. Il discernait avec peine les cimes noires des arbres contre le ciel constellé.

Il appela encore, puis, dans son effroi, il se tut. Sa voix offensait le vaste silence et les échos lui répondaient par des sarcasmes. Alors il s'abattit sur le sol et sanglota, l'âme éperdue de regrets.

VII

L'aube était glacée et morne. Dans le brouillard, les branches noires et luisantes, défeuillées par les rafales, s'égouttaient. Johannès, à croire qu'il avait un but, courait à travers l'herbe mouillée et couchée par le vent, droit devant lui, du côté où le bois s'éclaircissait. Ses yeux étaient rouges d'avoir pleuré, ses traits figés d'angoisse et de douleur. C'est ainsi qu'il courut toute la nuit à la recherche de la lumière. Le sentiment d'aise, qui lui était coutumier auprès de Liseron, avait disparu ; de tous les coins de l'ombre, surgissaient les fantômes de l'abandon et il n'osait tourner la tête.

Enfin, il atteignit la lisière. Devant lui, s'étendait une prairie. Une pluie fine et pénétrante tombait lentement. A côté d'un saule étêté, un cheval était debout, la tête basse. L'eau décollait de ses flancs et trempait sa crinière.

Johannès continua à longer le bois. Il regardait avec des yeux mornes et anxieux le cheval abandonné et le ciel gris.

« Tout est fini ! gémit-il. Jamais plus le soleil ne doit luire ! J'ai devant moi l'image de ce que sera désormais ma vie ! »

Dans son désespoir, il n'osait s'arrêter appréhendant qu'un plus grand malheur ne survînt.

Enfin, il aperçut une grille et un parc ; une petite maison s'y abritait sous des tilleuls, au feuillage d'un jaune pâle. Johannès franchit la porte et parcourut de larges avenues où des feuilles, brunes et jaunes, couvraient le sol d'une couche épaisse. Le long des pelouses, des reines-marguerites et d'autres plantes d'automne poussaient en mêlant leurs fleurs.

Près d'un étang, s'élevait une grande demeure avec des fenêtres basses et des portes de verre. Tout était morne et délaissé. Des châtaigniers à demi dépouillés se dressaient, immobiles, et le sol, entre les feuilles mortes, était jonché de châtaignes rondes et polies. Peu à peu, Johannès sentit son angoisse et son deuil le quitter. Il se souvint de sa propre maison, elle aussi ombragée de châtaigniers dont, en cette saison, il ramassait les fruits sauvages. Une tendre langueur le pénétra, comme si, en lui, avait retenti l'appel d'une voix familière. Il s'assit sur un banc et pleura doucement sur lui-même.

Une odeur de tabac lui fit lever le front. Devant lui, tin homme en long tablier blanc était debout, la pipe à la bouche. A sa ceinture, pendaient des lanières coupées dans de l'écorce de tilleul et servant à lier les espaliers. Johannès se rappela le jardinier de son père qui, autrefois, lui cherchait de belles chenilles et lui dénichait des œufs de sansonnet.

Bien qu'en présence d'un homme, Johannès n'eut point peur. Il lui conta qu'il s'était égaré. Le jardinier l'amena avec lui dans la petite maison près des tilleuls jaunis.

Dans la chambre, la femme du jardinier tricotait des bas noirs. Au-dessus d'un feu de tourbe, sous la cheminée, un gros coquemar cuisait. Sur un paillason, tout proche, un chat sommeillait, les pattes croisées, dans la même attitude que Simon quand Johannès avait quitté son logis. On assit l'enfant devant l'âtre pour qu'il séchât ses pieds mouillés. Tic tac, tic tac, répétait la vieille horloge accrochée au mur. Il considérait tantôt la buée qui, en chantonnant, montait de la bouilloire, tantôt les flammettes dansant autour de la tourbe leur ronde aux mille détours imprévus.

« Me revoici parmi les hommes », pensa-t-il.

Il n'y trouvait rien de désagréable. Son esprit était calme et indifférent. Ses hôtes, bons et affables, lui demandèrent ce qu'il comptait faire.

« J'aimerais surtout, dit-il, ne pas vous quitter. »

En effet, il goûtait près d'eux le repos, tandis que, chez lui, l'attendaient du chagrin et des larmes. Il ne pourrait rien dire ; on lui reprocherait de s'être mal conduit et, sans cesse, l'image du passé le tourmenterait.

Il est vrai que sa petite chambre, son père, Presto lui manquaient fort ; mais il préférait les regretter que d'affronter les amertumes d'un retour au logis. Là, il ne pourrait guère penser à Liseron, ici bien.

Liseron était parti sans doute pour les îles lointaines qui balancent leurs palmes au-dessus des eaux ensoleillées. Johannès forma le propos d'expié ses torts en attendant que revînt son compagnon. Et c'est pourquoi il conjura les bonnes gens de le garder, promettant d'être docile et de les aider à soigner leurs fleurs et leurs plantes. Ce ne serait que pour cet hiver, car, en secret, il comptait revoir Liseron au printemps.

Le jardinier et sa femme se figuraient que les mauvais traitements d'une marâtre avaient fait fuir Johannès et, dans leur pitié, ils lui accordèrent de demeurer auprès d'eux. On lui donna une chambrette avec une alcôve dont les planches étaient peintes en bleu. De son lit, il voyait les feuilles mouillées du tilleul frôler ses vitres et, la nuit, les étoiles jouaient à cache-cache derrière les branches noires remuées par le vent. Maintenant il donnait des noms aux astres et le plus éclatant s'appela Liseron. Dans les serres humides et étouffantes, les palmiers et les fougères éployaient leur feuillage auquel se suspendaient des grappes d'orchidées. Johannès considérait leurs beaux calices en s'attendant à y voir apparaître Liseron. Au dehors, toutes choses lui apparaissaient ternes et glacées. Sous les arbres dont les branches grinçaient dans le vent et dégouttaient de pluie, s'étalait un vaste tapis de neige souillée.

Seulement quand les flocons étaient tombés des heures durant, accablant les tiges sous leur pesant duvet, Johannès s'aventurait avec joie dans l'ombre violâtre de la forêt enneigée. C'était le silence qui y dominait et non la mort. Les branches, traçant leur filigrane sur le ciel et d'où parfois la neige trop lourde se détachait et tombait comme une poussière étincelante, formaient une féerie dont le charme surpassait les splendeurs de l'été.

Un jour, s'étant hasardé dans le bois jusqu'à ne plus voir, sur la terre et les branches noires ourlées de blanc, qu'une épaisse hermine où s'étouffait tout bruit, il crut apercevoir un petit animal blanc et d'aspect inconnu, qui courait devant lui et qui, au geste de Johannès pour le saisir, se réfugia dans la fente d'un arbre. Johannès plongea les regards dans le creux en se demandant: « Serait-ce peut-être Wistik ? » Il ne songeait plus guère au gnome ; cette pensée lui paraissait condamnable et, en outre, il ne s'accordait pas le moindre adoucissement à la peine qu'il s'était imposée. D'ailleurs la vie qu'il menait auprès des deux bonnes gens n'était pas de nature à le divertir, ni à émouvoir son esprit. Le soir, il est vrai, il était obligé de lire dans la Bible ; on y parlait sans cesse de Dieu, mais on lui avait autrefois tant ressassé ce livre qu'il en ânonnait les versets sans même savoir ce qui y était dit.

La nuit qui suivit sa promenade, il demeurait éveillé dans son alcôve et fixait des yeux le reflet glacé de la lune sur le plancher, quand il vit soudain de petites mains qui saisissaient le bois du lit puis, entre ces mains, apparut une toque de fourrure et deux yeux graves se montrèrent, au-dessus desquels s'arquaient de hauts sourcils.

« Bonsoir, Johannès ! dit Wistik. Je venais vous rappeler notre rendez-vous. Il ne se peut pas que vous ayez déjà trouvé le Livre, car le printemps est encore loin. Mais y songez-vous toujours ? Qu'était-ce pour un livre dans lequel je vous ai vu lire. Il est impossible que ce soit celui que nous cherchons.

— Je suis également éloigné de le croire, Wistik, » répondit Johannès en se retournant pour dormir. Mais le souvenir de la petite clef d'or continua à le tracasser et chaque fois que, par la suite, il lisait dans la Bible, il se persuadait que ce n'était pas là le vrai Livre.

VIII

« Encore quelques jours, et je le retrouve! » se dit Johannès, quand les premières tiédeurs fondirent les neiges et que, par petites troupes, les perce-neige se mirent à fleurir. A toutes, il demandait : « Va-t-il revenir ? » Mais, ignorantes, elles demeuraient, les clochettes pendantes, confuses de s'être tant pressées d'éclorre et désireuses de disparaître. Ah ! l'eussent-elles pu ! La bise acerbe se reprenait à souffler et la neige, en s'amoncelant de nouveau, les ensevelissait. Quelques semaines plus tard, apparurent les violettes. Leurs suaves senteurs flottaient entre les broussailles ; puis, quand le soleil eut encore longuement chauffé la terre, les primevères s'épanouirent, par centaines et par milliers.

Les violettes cachées dans les gazons, avec le mystère de leurs parfums errants, étaient les avant-courrières lointaines du renouveau ; tandis que les primevères aux fleurs d'or, pareilles à des rayons dont la terre se fût tressé une parure, figuraient le printemps lui-même dans toute sa grâce et sa magnificence.

« Maintenant, certes, Liseron ne tardera pas à paraître », pensa Johannès. Les bourgeons des arbres pointaient hors de l'écorce leurs jets d'un vert tendre aux écailles brunes entr'ouvertes. Longuement, il les épiait sans arriver à surprendre leur croissance ; mais, pour peu qu'il tournât le dos, il les retrouvait grandis. « Ah ! se dit Johannès, je les intimide, ils n'osent pas quand je les surveille. » Déjà la verdure donnait de l'ombrage, et Liseron n'était point revenu ! Nul ramier n'était descendu, aucune souris obligeante ne l'avait interpellé. S'il se mettait à converser avec les fleurs, elles faisaient la sourde oreille. « Ma faute, se dit-il, n'est pas encore expiée sans doute. »

Près de l'étang, dans l'herbe, une jeune enfant était couchée dont Johannès n'apercevait que la robe d'un bleu pâle et les blonds cheveux. Un rouge-gorge, perché sur son épaule, lui mangeait dans la main. Elle détourna la tête, aperçut Johannès et lui dit bonjour avec un geste amical.

Il frémit tout entier : il reconnaissait le regard de Liseron et entendait sa voix !

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il, et son émoi faisait trembler ses lèvres.

— Je suis Robbi. Vois ! j'ai un oiseau familier. Il n'a pas peur de toi. Aimes-tu les oiseaux ? »

Le rouge-gorge se posa sur le bras de Johannès. Tout était de nouveau comme par le passé et ce ne pouvait être que Liseron qu'il avait devant lui !

« Dis moi qui tu es ! » reprit la voix de Liseron.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? Avez-vous oublié que je m'appelle Johannès.

— Comment le saurais-je ? »

Il s'étonna. N'était-ce pas la même voix douce et familière, les mêmes yeux sombres et profonds comme des ciels ?

« Vous croyez donc m'avoir rencontrée autrefois que vous me regardez avec cette insistance ? dit-elle.

— Il me semble. . .

— Ce doit probablement être en rêve. »

En rêve ! répéta Johannès. Tout le passé ne serait-il qu'un rêve ou bien est-ce en ce moment-ci que je rêve ?

« Où es-tu née ? s'informa-t-il.

— Loin d'ici, dans une grande ville.

— Parmi les hommes ? »

Robbi se prit à rire et encore une fois ce rire tinta aux oreilles de Johannès comme le rire de Liseron.

« La belle demande ! fit-elle. Et toi ?

— Moi aussi.

— Tu le regrettes ? N'aimes-tu pas les hommes ?

— Oh non ! Qui peut se plaire au milieu d'eux ?

— Johannès, quel drôle de bonhomme tu fais. Préférerais-tu les bêtes, dis ?

— De beaucoup, ainsi que les fleurs. ... !

— Moi aussi parfois, mais ce n'est pas bien. Nous devons aimer les hommes, m'a enseigné mon père.

— Pourquoi n'est-ce pas bien ? J'aime qui il me plaît, que ce soit bien ou mal.

— Fi ! Johannès, n'as-tu pas des parents, n'as-tu personne qui s'occupe de toi ? Ne les aimes-tu pas ?

— Si, répondit-il, pensif, j'aime mon père, mais non parce que c'est bien de le faire, non plus parce que c'est un homme.

— Et pourquoi alors ?

— Je ne sais pas. Sans doute parce qu'il ne ressemble pas aux autres et qu'il aime aussi les fleurs et les oiseaux.

— J'en fais autant, Johannès. Vois!» Et Robbi appela le rouge-gorge qui vint se poser sur sa main et à qui elle dit des paroles câlines.

« Vous aussi, je vous aime, reprit Johannès.

— Déjà ! vraiment vous allez vite, répliqua la rieuse enfant. Dis-moi qui tu aimes par dessus tout ? »

Il hésita. Prononcerait-il le nom de Liseron ? Constamment, il craignait que ce nom ne lui échappât devant les hommes. Cette enfant blonde en robe bleue et Liseron n'incarnaient-ils pas le même être ? Sans quoi, d'où pouvait provenir le paisible bonheur qu'il éprouvait auprès d'elle.

« Vous », répondit-il brusquement, et son regard chercha les yeux profonds de la jeune enfant. Il avait le sentiment de hasarder, dans ces mots, le don entier de sa personne et, inquiet, il attendait comment elle allait accueillir son aveu.

Robbi eut son même rire limpide : elle lui prit la main ; son regard ne fut pas moins doux, sa voix moins pénétrante.

« Dis-moi, qu'ai-je fait pour mériter un tel attachement ? »

Johannès resta silencieux, la contemplant avec une confiance sans cesse accrue. Elle se leva et mit son bras sur son épaule. Elle le dépassait un peu de la taille.

Enlacés, ils se promenèrent dans le bois où ils cueillirent un grand bouquet de primevères, un bouquet tel qu'il les couvrait presque tous deux de ses fleurs d'un or transparent. Le rouge-gorge sautait de branche en branche et les épiait de ses petits yeux vifs.

Ils parlaient peu, mais souvent leurs regards se cherchaient. Ils étaient étonnés de leur rencontre et incertains de ce qu'ils devaient penser l'un de l'autre.

Mais bientôt Robbi dut, à son grand regret, le quitter. « Il faut que je te laisse, Johannès. Nous nous promènerons encore, veux-tu ? Je te trouve très gentil. » Tout en s'encourant, elle se retourna pour lui adresser un adieu.

« Ouit ! Ouit ! » fit le rouge-gorge en volant après elle. Quand elle fut partie et qu'il ne resta plus d'elle qu'une image dans l'esprit de Johannès, il ne douta plus de ce qu'elle était. C'était à elle qu'il avait consacré son amitié et le nom de Liseron s'effaça peu à peu pour se confondre avec celui de Robbi. Les choses reprirent leur aspect d'autrefois. Les fleurs ravies saluaient Johannès, et leurs senteurs conjurèrent ses regrets du logis paternel, qui l'avaient tant fait souffrir. Parmi les jeunes feuillages, sous les souffles caressants et attiédés de l'avril, il se sentit de nouveau à l'aise comme un oiseau ayant retrouvé son nid. Il soupirait et ouvrait les bras, tant il était heureux. Sans cesse, où qu'il dirigeât les regards, il apercevait une forme aux blonds cheveux et en robe de printemps.

Johannès se rendait chaque matin à l'étang, très tôt, dès qu'il se réveillait au bruit des moineaux qui se querellaient dans le lierre autour de sa fenêtre et aux cris des mésanges s'égosillant au bord de la gouttière, dans le clair soleil. Il courait dans l'herbe humide de rosée jusqu'à la maison et, dissimulé derrière un bosquet de jasmins, il y attendait que la porte de verre s'ouvrît et que l'enfant parût.

Ensemble ils cheminaient lentement dans le bois et les dunes voisines, parlant de tout ce qu'ils apercevaient, des arbres, des plantes, des dunes. Johannès éprouvait comme un vertige ; parfois il se sentait si léger qu'il se croyait capable de reprendre, comme anciennement, son vol dans les airs.

Il répétait les histoires de plantes et de fleurs que Liseron jadis lui avait contées, sans plus savoir comment il les avait apprises ; car, dans sa pensée uniquement emplie de sa nouvelle amie, le souvenir de Liseron avait disparu. Quelle jouissance de la voir sourire et de découvrir de la tendresse dans ses regards ! Comme autrefois à Presto, il lui faisait part, sans réserve et sans crainte, de tous ses émois. Durant les heures de séparation, il se préoccupait d'elle et, dans tout ce qu'il faisait, il se demandait si Robbi l'approuverait ou non.

Robbi vivait, de son côté, dans une joie continuelle. A la vue de Johannès, elle souriait et hâtait le pas ; et c'était avec lui, avoua-t-elle même, qu'elle se promenait le plus volontiers.

« Mais, Johannès, demanda-t-elle un jour, comment sais-tu tout cela ? Tu traduis la pensée des hannetons et le chant des grives, tu décris les terriers et le fond des étangs !

— Les hannetons et les grives m'ont parlé. J'ai visité un terrier de lapin et le fond des eaux. »

Robbi fronça ses fins sourcils et le considéra d'un air légèrement moqueur, mais elle vit qu'il était sincère.

Tous deux étaient assis sous un jasmin aux lourdes grappes pendantes. Devant eux, s'étendait l'étang avec ses mousses et ses roseaux. Des insectes à longues pattes rayaient les eaux unies ; tandis que de petites araignées rouges ne faisaient que plonger, et remonter sans répit à la surface. Les vies grouillaient dans les profondeurs et Johannès, hanté par des rappels obscurs du passé, tâchait de pénétrer du regard les eaux mortes.

« Un jour, dit-il, je me suis laissé glisser le long d'un roseau et je mis le pied sur un tapis de feuilles qui, sous mes pas, avait le moelleux du velours. Il régnait un continuel crépuscule, car la lumière devait traverser une couche d'algues vertes d'où pendaient de petites racines blanches. Des salamandres venaient rôder : elles sont curieuses et rien n'était plus étrange que ces grandes bêtes qui passaient au-dessus de ma tête. L'ombre épaisse et verdâtre m'empêchait de voir à quelque distance et les animaux surgissaient à mes yeux comme des ombres noires : c'étaient des scarabées ramant de toutes leurs pattes et parfois un petit poisson. Je m'aventurai très loin, pendant des heures. Au milieu de l'étang, se dressait une forêt de plantes marines où grimpaient des limaces et où des araignées d'eau construisaient des nids étincelants. Des échardes, stupéfaites, s'arrêtaient, la bouche grande ouverte, les nageoires frémissantes. J'y ai fait la connaissance d'une anguille à qui j'avais, par mégarde, marché sur la queue. Elle m'a raconté ses voyages. S'étant avancée jusqu'à la mer, on l'avait, pour cette prouesse qu'aucune autre anguille n'avait accomplie, nommée reine de l'étang. Elle dormait toute la journée dans le limon, sauf à l'heure des repas auxquels ses sujettes fournissaient abondamment, leur vanité étant intéressée à posséder une reine d'un aspect décoratif et grasse au possible.

— Mais pourquoi, demanda Robbi, ne peux-tu descendre au fond de l'eau ?

— Maintenant ? fit Johannès en ouvrant des yeux, pensifs. Mais je me noierais ! D'ailleurs ne suis-je pas mieux ici, près de toi, à l'ombre de ce jasmin ? »

Robbi, surprise, hocha sa tête blonde et flatta de sa main les cheveux de Johannès. Puis elle regarda le rouge-gorge qui semblait se régaler au bord de l'étang. L'oiseau leva la tête et les considéra de ses petits yeux vifs.

— « Y comprends-tu rien, mon rouge-gorge ? » dit-elle.

La petite bête lança un regard malicieux et continua de picorer.

« Conte-moi tes autres aventures ? » demanda l'enfant. Johannès y consentit de bon cœur et Robbi l'écouta, crédule et attentive.

« Mais pourquoi ces merveilles ont-elles cessé ? Qu'est-ce qui te retient de partir vers les terres lointaines ? J'aimerais tant t'y suivre ! »

Il s'efforça de creuser ses souvenirs ; mais une buée ensoleillée recouvrait l'abîme qu'il avait franchi et il ne parvenait pas à se rappeler à la suite de quel événement il avait perdu son bonheur.

« Pourquoi, je l'ignore, répondit-il. Ne m'interrogez plus là-dessus ; un fâcheux petit gnome a tout compromis. Mais ma vie est de nouveau pleine de joie et je préfère mon sort présent à l'ancien. » Les senteurs du jasmin les enveloppaient. Le bourdonnement des moucheron au-dessus de l'étang en même temps que les rayons du soleil pénétraient Johannès d'une douce langueur. A la fin, une cloche aux branles aigus retentit dans le château et Robbi s'enfuit.

Le soir de ce jour, comme Johannès entra dans sa chambrette et contemplait les jeux de lumière que produisait la lune sur le feuillage du lierre devant ses vitres, il lui sembla entendre heurter. D'abord il crut qu'une tige remuée par le vent causait ce bruit. Mais on frappait si distinctement par trois coups à la fois qu'à la fin il ouvrit la fenêtre prudemment et regarda. Le lierre contre la muraille luisait pâlement dans la clarté bleue, et son feuillage recouvrait tout un mystère où la lune allumait de petites flammes qui faisaient paraître les ténèbres encore plus profondes.

Johannès ayant scruté l'ombre finit par découvrir, tout contre la fenêtre, un petit personnage abrité sous une grande feuille de lierre. D'emblée, il reconnut Wistik à ses yeux étonnés. Sur le bout de son long nez, la lune mettait une étincelle.

« Johannès, les temps sont venus. Voici l'avril !

— Mais, Wistik, de quoi veux-tu que je me préoccupe ? Auprès de Robbi, je suis au comble de mes désirs.

— Mais ce bonheur n'a rien d'assuré ! Par contre, il est en ton pouvoir de conquérir, pour Robbi et pour toi, une félicité durable. Irais-tu oublier la clef d'or ? Songe quel délice si tous deux vous possédiez le Livre ! »

« En somme, rien ne presse encore », se dit Johannès.

Wistik hocha la tête et se laissa glisser à bas du lierre.

Le lendemain, Johannès demanda au rouge-gorge s'il connaissait le chemin du coffret. Robbi fut tout étonnée de ces paroles. L'oiseau fit signe que oui tout en guignant la fillette.

« Pas ici ! Pas ici ! » pépiait l'oiseau.

— Que disais-tu, Johannès ? demanda Robbi.

— Comment, tu ne sais pas, Robbi ? Tu ne sais pas où elle est cachée ! Tu ne cherches pas -la clef d'or ?

— Non. Raconte ! De quoi s'agit-il ?

Johannès dit ce qu'il savait du Livre.

« Et j'ai la clef d'or et je croyais que tu avais le coffret. N'est-ce pas, rouge-gorge ? »

Mais l'oiseau faisait semblant de ne pas entendre et voletait dans le clair feuillage des hêtres.

Ils étaient assis sur le bord moussu d'un sentier qui gravissait de biais une dune plantée de jeunes hêtres et de jeunes sapins ; plus loin, s'étalait une mer de verdure aux flots alternés d'ombre et de lumière.

« Je crois bien, Johannès, dit Robbi gravement, que je puis découvrir ce qui te préoccupe. Mais que veux-tu dire par cette clef d'or ? »

— Au fait, c'est vrai. Je me le demande aussi », fit-il entre les dents.

Et ses regards fixaient la forêt lointaine.

Deux papillons blancs apparurent soudain. Capricieux, sans but, ils folâtraient dans l'azur ensoleillé et leurs ailes scintillaient dans la lumière.

Ils s'approchèrent.

« Liseron ! Liseron ! » murmura Johannès, dans un ressouvenir confus.

« Qui est-ce, Liseron ? » s'informa Robbi.

Le rouge-gorge s'enfuit en poussant de petits cris ; dans le gazon, les marguerites, prises d'effroi, fixaient de grands yeux sur Johannès.

« Est-ce lui qui t'a donné cette clef d'or ? insista encore la fillette. Johannès fit signe que oui et se tut ; mais elle voulait en savoir davantage : « Qui est-ce ? T'apprit-il ces merveilles dont tu me faisais des contes ? Où est-il ? »

— Il n'existe plus. Maintenant, il n'y a plus que Robbi, plus rien que Robbi !

— Que tu es drôle, fit-elle en riant. Va ! je te ferai trouver le Livre, je sais où il est.

— Mais, auparavant, répondit Johannès, je dois aller, loin d'ici, déterrer la clef d'or.

— Non, non, inutile ; je trouverai bien le Livre sans cela. Demain, je te le promets !

Quand ils rentrèrent, les papillons folâtraient devant eux. Cette nuit, en songe, il aperçut des visages familiers, son père, Robbi et maints autres. Il n'y avait que des amis. Ils l'entouraient et le considéraient avec une tendresse profonde. Mais, soudain, tous les yeux, où Johannès lut des sarcasmes, se glacèrent. Des faces cruelles et hostiles assiégèrent son chevet. Une angoisse immense oppressait sa poitrine et il se réveilla en sanglotant.

IX

Depuis longtemps, Johannès vivait dans l'attente. Le ciel était âpre. De lourdes nuées, en un lent et incessant cortège, glissaient presque au ras de la terre où traînaient leurs plis flottants, tandis que, du front, elles s'érigeaient hautainement dans les airs. Le soleil, que couvraient et découvraient tour à tour ces masses sombres, incendiait parfois les arbres d'un brusque flamboiement. Ces spectacles éveillaient chez Johannès une sourde inquiétude. Il pensait au Livre et doutait qu'il pût le trouver. Dans l'intervalle des nuages, très haut, très haut, il apercevait le ciel profond, d'un bleu limpide semé de petites nuées, calmes, immobiles, et fines comme un duvet.

« Tel doit être le bonheur, pensa-t-il, élevé, clair, paisible ! » Voici Robbi qui s'approche.

« C'est bien, Johannès, cria-t-elle. Tu peux venir et voir le Livre. — Où est le rouge-gorge ? demanda-t-il, soupçonneux.

— Il ne m'a pas accompagnée ; c'est que nous n'allons pas à la promenade. »

Il la suivit en pensant sans cesse en lui-même :

« Non, cela ne se peut pas : ce n'est pas ainsi que les choses doivent se passer ! »

Mais il suivit Robbi, dont la chevelure, comme une lueur d'or, éclairait son chemin.

Hélas ! les choses vont prendre une triste tournure pour le petit Johannès . Que ne puis-je ici interrompre mon récit ! Vous est-il arrivé de vous voir en rêve dans un jardin enchanté, entouré de fleurs et de bêtes qui vous aimaient ? Peu à peu, se mêle à votre songe le sentiment que le réveil est proche et que ces délices vont finir ; vous vous efforcez en vain de les retenir et vous refusez de voir la froide clarté du matin.

C'est là ce qu'éprouvait Johannès en suivant Robbi. Johannès pénétra dans la maison. Le vestibule retentissait de pas. Il respira une odeur de vêtements et de cuisine et se rappela les longues journées passées au logis paternel, ses tâches d'écolier, tout ce que sa vie 'avait eu de sombre et de maussade.

Dans une salle, des hommes, dont il ne put estimer le nombre, étaient occupés à discuter et ils se turent soudain à son entrée. Le tapis attira ses regards, un tapis aux grandes fleurs extravagantes, de couleurs criardes, aussi étrangement difformes que celles qui couvraient la tenture de son ancienne chambrette.

« Ah ! voilà donc le garçon du jardinier ! cria quelqu'un. Viens ici, mon petit ami, n'aie pas peur. »

Une voix, à côté de lui, dit brusquement :

« Hé ! Robbi, il est gentil ton galant ! »

Johannès, troublé et plein de frayeur, regardait autour de lui et son front puéril se plissa de rides profondes.

Un homme, tout vêtu de noir, le fixait de ses yeux gris et froids.

« Et tu veux comme ç* découvrir le Livre des Livres ! fit-il. Il m'étonne que ton père, homme pieux, ne te l'ait pas fait connaître.

— Vous ne savez pas qui est mon père, répliqua Johannès ; il est loin d'ici.

— Peu importe ! lis ceci et relis-le, et que cette lecture, sur le chemin de la vie, soit sans cesse. . . »

Mais Johannès avait déjà reconnu le livre. Il secoua la tête.

« Non, non, ce n'est pas là ce que je cherche ! »

Des cris de surprise s'élevèrent et il sentit des regards qui se dardaient de toutes parts sur lui.

« Hein ? Que prétendez-vous, mon petit bonhomme ?

— Ce livre-ci est le livre des hommes. Ce qu'il enseigne est insuffisant. Autrement, ils auraient en partage le calme et la paix. Je veux le Livre qu'aucun doute n'atteint et qui dit nettement pourquoi les choses sont comme elles sont.

— Est-ce possible ! D'où ce garçon tient-il ces idées ?

— Qui t'a appris cela ?

— Je crois qu'il rabâche de mauvaises lectures. »

Ainsi des voix l'interpellaient. Ses joues lui brûlaient. Un vertige entraînait les objets autour de lui et les grandes fleurs du tapis se dérobaient sous ses pieds. Ah ! que n'accourait-elle maintenant, la petite souris qui, à l'école, vint l'avertir de se taire devant les hommes.

« Non, je ne répète pas des phrases de livres et celui qui fut mon maître est plus sage que vous tous réunis ! Je connais le langage des fleurs et des bêtes dont je suis le confident. Je sais ce que sont les hommes et quelle est leur existence. Je suis initié aux secrets des fées et des gnomes qui m'aiment plus que ne le font les hommes. »

Petite souris ! Petite souris ! où es-tu ?

De tels rires éclatèrent que les oreilles de Johannès en bourdonnèrent et des apostrophes l'assaillirent de toutes parts.

« Il nous fait l'effet d'avoir lu Andersen !

— Je le crois plutôt dérangé du cerveau ! »

L'homme en face de lui reprit :

« Si tu aimes tant Andersen, tu devrais avoir au moins son respect pour Dieu et sa parole. »

« Dieu ! » Ce mot, Johannès l'avait déjà entendu et il se rappela la leçon de Liseron.

« Je n'éprouve aucun respect pour Dieu. Ce n'est qu'un gros quinquet poisseux où viennent en masse s'engluer les moucherons. »

Plus de rires cette fois, mais un silence anxieux où planaient de l'horreur et de l'épouvante. Johannès sentit, dans son dos, des regards acérés qui le pénétraient et il se ressouvint de son rêve de la nuit.

L'homme habillé de noir se leva et le prit par le bras. Johannès eut mal et tout son courage défailloit.

« Écoute ! mon garçon, fit l'homme, je me demande si tu es idiot ou corrompu ; mais, en tout cas, je ne puis tolérer ici une telle impiété. Va-t-en et que je ne te revoie plus ! »

Toutes les faces étaient glacées, hostiles.

Johannès regarda anxieusement autour de lui :

« Où est Robbi ?

— Quoi ! pervertir mon enfant ! Prends garde à ne jamais lui parler !

— Non, je ne partirai point ! s'écria Johannès. Laissez-moi près d'elle! Robbi! Robbi!»

Elle était assise, tremblante, dans un coin de la salle et n'osait lever les yeux.

«Dehors! vaurien, et ne t'avise pas de remettre les pieds ici! »

Une forte poigne le saisit et le poussa dans le vestibule. La porte de verre grinça en se refermant et Johannès se trouva seul dans le parc, sous les nuages bas qui fuyaient.

Les yeux secs, il alla droit devant lui. A son front, s'étaient creusées des rides qui désormais ne s'effaceraient plus.

Le rouge-gorge était perché dans une haie de tilleul et le regardait. Johannès s'arrêta et le regarda aussi. Mais plus aucune confiance ne se reflétait dans les yeux pénétrants de l'oiseau et, quand Johannès fit un pas, il s'envola.

« Un homme! fuyons », cria, dans le sentier, une bande de moineaux qui se dispersa aussitôt.

Les fleurs ne riaient plus ; elles demeuraient droites et gourmées, comme elles sont accoutumées au passage d'un étranger.

Mais Johannès ne remarqua pas ces signes ; il ne songeait qu'à la blessure que venaient de lui faire les hommes. C'était comme si des mains dures et glacées lui avaient meurtri le cœur. « Je vais me mettre à la recherche de la clef d'or et je finirai par les convaincre », conclut-il.

« Johannès ! Johannès ! » appela une voix de fausset. Dans un houx, au bord d'un nid d'où dépassait sa tête, luisaient les grands yeux inquiets de Wistik.

« Où vas-tu ? s'informa le gnome.

— Laisse-moi en paix ! Tout ce qui m'arrive, me vient par ta faute.

— Pourquoi aussi parler aux hommes de choses qu'ils ne sont pas en état de comprendre !

— Ils m'ont bafoué ! Ils m'ont fait mal, les misérables ! je les hais !

— Loin de là ! Johannès, tu continues à les aimer.

— Moi ! Je les hais, te dis-je !

— Autrement, pourquoi t'affecter que leur pensée diffère de la tienne, pourquoi te préoccuper de leur jugement ? Pour les haïr, commence par te désintéresser d'eux.

— Je vais leur montrer la clef d'or.

— Garde-t'en bien : tu perdrais ta peine et ils refuseraient quand même de te croire.

— La clef d'or ! Elle est sous le rosier. Oh ! puissé-je en retrouver le chemin.

— Le chemin de l'étang et des dunes. . . ? Je sais où c'est !

— Si tu sais la route, guide-moi ! », implora Johannès.

Wistik monta sur l'épaule de Johannès et lui montra le chemin.

Ils marchèrent durant toute la journée. Un vent violent soufflait et, par intervalles, s'abattaient des averses. Le soir, il y eut une accalmie et les nuages tracèrent de longues stries grises, ourlées d'un or flamboyant.

A l'aspect des dunes, Johannès défaillit et ses lèvres murmurèrent : « Liseron ! Liseron ! »

Voici le terrier et la dune où, un soir, il s'endormit. La mousse, humide, ne craquait plus sous les pas comme autrefois. Les rosiers étaient déflouris et des gueule-de-loup aux fades et entêtantes senteurs dressaient par centaines leurs calices. Des bouillons blancs, avec leur feuillage qui semblait de feutre, élevaient très haut leurs fuseaux fleuris, l'air arrogant.

Johannès chercha partout le rosier des dunes aux petites feuilles brunies.

« Où est-il, Wistik ?

— Que sais-je ? Ce n'est pas moi qui ai enfoui la clef d'or ! »

Là où jadis le rosier avait fleuri, s'étaient les gueules de loup dont les calices regardaient indifféremment le ciel. Johannès les interrogea, ainsi que les bouillons blancs, qui, par orgueil, ne daignèrent même pas répondre. Il s'adressa aussi aux violettes qui s'épanouissaient au ras du sol. Mais personne ne connaissait le rosier ; toutes ces fleurs dataient du printemps.

« Hélas, où est-il ?

— Comme tous tes pareils, tu m'as abusé, s'écria Wistik courroucé: on doit toujours s'y attendre quand on a affaire avec les hommes. »

Se laissant glisser de l'épaule de Johannès, il s'enfuit à travers les genêts.

Désolé, Johannès regarda autour de lui. Un petit buisson auprès de qui il s'informa : « Qu'est devenu le grand rosier qui, l'autre été, se trouvait à cette place ? répondit : — Nous ne nous commettons pas avec les hommes ! »

Ce fut la dernière parole que Johannès entendit. Tout se tut; seuls les genêts bruissaient dans le vent du crépuscule.

« Suis-je décidément un homme ? se demanda Johannès. Non, cela ne se peut pas. Je les exècre ! »

Las, l'esprit morne, il s'étendit sur la mousse tendre aux senteurs fraîches et pénétrantes.

« Je ne puis retourner sur mes pas ni revoir Robbi et, privé d'elle, comment vivre ? Serais-je donc vraiment un homme, un être semblable à ceux dont je fus hier la risée ? »

Johannès aperçut soudain les deux papillons blancs qui, du couchant, venaient à lui. Attentivement, il suivit leur vol. Allaient ils lui montrer le chemin ? Ils le dépassèrent, se cherchant et se fuyant tour à tour, et volèrent en folâtrant vers la forêt prochaine, dont les hautes cimes se couronnaient d'or aux derniers éclats du jour.

Johannès courut après eux ; mais, quand ils eurent atteint les premiers arbres de la forêt, une grande ombre noire leur fit la chasse. Un moment après, les papillons avaient disparu. L'ombre noire s'élança sur Johannès qui, effrayé, se couvrit le visage de ses mains.

Tout à ses côtés, une voix âpre, pleine de sarcasme, retentit :

« Eh ! mon petit ami, qu'as-tu à te désoler de la sorte ? »

Johannès s'était figuré qu'une grande chauve-souris se précipitait sur lui ; mais, quand il releva la tête, il aperçut un petit homme noir, de sa taille, debout sur la dune. Le nouveau venu avait une grosse tête aux grandes oreilles se détachant en noir sur le ciel clair du crépuscule, un corps maigre et des jambes en fuseau. Du visage, Johannès ne distinguait que les petits yeux scintillants.

« Qu'as-tu perdu, mon petit ? Je t'aiderai à le retrouver. »

Johannès secoua la tête, sans rien dire.

«Vois! est-ce ceci que tu cherches? reprit l'inconnu, en écartant les doigts. » Johannès aperçut quelque chose de blanc qui, par moment, remuait. C'étaient les petits papillons qui se mouraient, les ailes déchirées et tremblantes. Johannès se sentit transi comme si une haleine glacée lui soufflait dans la nuque. Il considéra, plein d'angoisse, l'être étrange qui venait de surgir et lui demanda : « Qui êtes-vous ? »

— Tu veux me connaître, mon petit ? Appelle-moi Plucheur, sans cérémonie. J'ai d'autres noms encore, infiniment plus éclatants, mais qu'il te serait difficile d'apprécier.

— Etes-vous un homme ?

— Allons, de plus belle en plus belle! N'ai-je pas des bras, des jambes, une tête et quelle tête ! — regarde un peu ma tête ! Tu doutes encore que je sois un homme ! Ah ! Johannès, Johannès ! » Et le bizarre personnage eut un rire grinçant qui pénétrait à la manière d'une vrille.

« Tu sais donc qui je suis ? fit Johannès, surpris.

— Oh ! cela ne tire pas à conséquence pour moi. Je sais bien d'autres choses encore. Je sais d'où tu viens et ce qui t'amène ici. Je sais une infinité de choses ; je sais presque tout. . .

— Ah ! monsieur Plucheur.. .

— Plucheur ! Plucheur tout court, sans cérémonie, que diable !

— Et savez-vous aussi... ?» Mais Johannès s'arrêta : « C'est un homme », pensa-t-il.

— ... où est la clef d'or ? Mais, sans doute...

— Quoi, les hommes aussi la connaissent ?

— Mais oui, nigaud, Wistik corne son secret à qui veut l'entendre.

— Wistik est donc de vos amis ?

— Oui et des meilleurs ! J'en ai du reste un tas. Mais je n'ai pas eu besoin de ses indications, étant beaucoup mieux informé que lui. Au demeurant, c'est un bon garçon, mais il est bête, bête comme pas un. Tandis que moi, oh ! moi, il s'en faut de beaucoup ! » Et Plucheur, dans un geste qui traduisait sa suffisance, frappa de la main son vaste front.

« Te dirai-je le défaut capital de Wistik ? Mais ne va pas lui répéter ces paroles, ce serait le désobliger.

— Je m'engage à être discret, répondit Johannès.

— Il n'e-xis-te pas ! Avoue que, pour un défaut, c'en est un. Mais lui-même, aveugle à l'évidence, ose aller jusqu'à prétendre que c'est moi qui n'existe pas ! Moi, ne pas exister ! Il ment par toutes ses dents ! »

Plucheur fourra indifféremment les papillons dans sa poche et, soudain, fit le poirier, la tête en bas, les jambes en l'air. Il grinçait des mâchoires, puis tirait la langue. Johannès, ne se sentant guère tranquille dans le soir tombant, parmi les dunes solitaires, frissonna.

« Excellent procédé pour envisager le monde, dit Plucheur, toujours sur la tête. Si tu le désires, je te l'enseignerai : dans cette posture, les objets vous apparaissent d'une manière plus distincte, plus naturelle. »

Il agitait ses jambes plus minces que des fuseaux et, parfois, il pivotait sur les mains. L'éclat du soir empourrait hideusement son visage. Ses yeux révoltés clignotaient, montraient leur blanc.

« Vois ! les nuées semblent le plancher et la terre le plafond du monde. Cette thèse est parfaitement soutenable. Dessus, dessous ne sont que des mots qui ne s'adaptent à rien. Qu'il ferait beau de se promener sur ces nuages ! »

Johannès regarda le ciel qui, avec ses sillons d'ombre et d'écarlate, ressemblait à des guérets ensanglantés. Au bord de l'horizon, s'irradiait une voûte de nuages.

Johannès montra le portail de lumière.

« Peut-on y atteindre ?

— Folie ! s'écria Plucheur, qui, brusquement, au grand soulagement de Johannès, se remit debout. Folie ! Ces magnificences reculent à mesure qu'on en approche et les nuées ne sont que des amas de vapeurs mornes et glacées.

— Je me refuse à le croire, répliqua Johannès, et ces paroles me sont enfin la preuve que vous n'êtes qu'un homme !

— Ah bah ! Et toi, mon petit, pour qui te prends-tu ! Es-tu d'une autre essence ?

— Oh ! Plucheur, serais-je donc un homme tout comme les autres ?

— Ni plus, ni moins ! Tu te crois un elfe, sans doute ? Tout d'abord, les elfes ne sont pas amoureux. . . »

Plucheur, les jambes croisées sous son séant, s'accroupit devant Johannès et ses prunelles scrutèrent l'âme de l'enfant, qui se sentit oppressé et eût voulu se trouver à plusieurs pieds sous terre. Mais il ne pouvait détourner ses regards de ces prunelles qui se rivaient sur lui.

« Seuls les hommes, continua Plucheur, s'éprennent d'amour et c'est heureux, car, sans cela, leur espèce serait depuis longtemps éteinte. Et tu as beau n'être pas plus grand qu'une botte, Johannès, tu

es amoureux et j'ai vu peu d'hommes l'être à ce point. Auprès de qui, en ce moment, voudrais-tu être ?

— Auprès de Robbi. . .

— Sans qui ne peux-tu vivre ? »

Ses lèvres remuèrent à peine :

« Robbi. . . »

— Eh bien ! ricana Plucheur, tu t'abuses en te prenant pour un elfe. Sache que les elfes ne se laissent pas séduire par les fils des hommes.

— Mais c'était Liseron », bégaya Johannès, embarrassé?

Plucheur eut un regard sournois et, de ses doigts osseux, lui pinça les oreilles :

« Quel conte me fais-tu là ? Tu crois m'en imposer ? Celui dont tu parles est infiniment plus bête, plus ignorant encore que Wistik. Ce qui pis est, il n'existe point et n'exista jamais. Moi seul, j'existe, entends-tu, et, si tu en doutes, je te le ferai sentir. . . que j'existe. »

Et il secouait par les oreilles le pauvre Johannès qui protestait :

« J'ai pourtant longtemps vécu avec lui et nous avons fait ensemble de longues courses!

— Tu as rêvé, te dis-je encore. Sinon montre-moi ton rosier et ta clef d'or. Mais ceci est tout le contraire d'un rêve... »

Et Plucheur pinçait plus dur.

Des chauves-souris voletaient autour d'eux en poussant de petits cris. L'ombre descendait d'un ciel noir et lourd. Pas une feuille ne remuait dans la forêt.

« Laissez-moi, supplia Johannès, rentrer auprès de mon père.

— Pourquoi faire ? demanda Plucheur. Après une si longue absence, tu ne dois guère t'attendre à un accueil amical.

— Je veux retourner à la maison ! »

Il songeait à la chambre de famille où la lampe abaissait sur la table un cercle de lumière ; son père écrivait et il entendait le bruit de la plume sur le papier. Là, tout respirait la quiétude et la tendresse.

« Désormais il est trop tard. Tu n'aurais pas dû partir à la suite de cet elfe qui n'a même pas d'existence. Je prendrai soin de toi et, somme toute, que ce soit ton père ou moi qui s'en charge, la chose au fond revient au même. Un père, sache-le, n'est qu'un pur concept. L'aurais-tu, par hasard, choisi toi-même que tu y tiennes tant et te figures-tu que nul ne le vaille ? Va, je l'égale en bonté, en dévouement et, de surcroît, je le dépasse, oh ! certes, de beaucoup, en intelligence. »

Johannès ne se sentit plus la force de répondre. Il ferma les yeux.

« Quant à Robbi, ce n'est pas à elle non plus qu'il faut t'adresser, lui dit Plucheur à l'oreille en lui mettant familièrement les mains sur les épaules. Cette jeune demoiselle se moque de toi comme les autres. Ne te rappelles-tu pas que, la dernière fois que tu la vis, elle resta assise dans son coin, sans mot dire, pendant que les hommes te riaient au nez ? Tu lui parus gentil ; elle se servit de toi comme d'un hochet. Ton départ ne l'affecta guère. Elle ne sait rien du Livre. Moi seul, je puis dire où il est et je t'aiderai à le trouver. Je sais presque tout ! »

Peu à peu, Johannès reprenait confiance.

« M'accompagnes-tu ? demanda Plucheur.

— Ah ! je suis bien las, répondit Johannès. Laissez-moi dormir. — Je n'aime pas le sommeil. Moi-même, je suis trop alerte pour dormir. Un homme se doit d'observer, de méditer sans cesse. Mais je consens à t'accorder quelque répit. A demain ! »

Plucheur se donna l'air le plus aimable qu'il pût. Johannès fixa ses yeux luisants et tout le reste s'effaça. Le front alourdi, il s'appuya contre la dune moussue. Les yeux de Plucheur s'éloignaient ; ils finirent par étinceler comme des étoiles dans le ciel obscur. Johannès semblait entendre des voix lointaines. La terre se déroba sous lui. Il cessa de penser.

X

A son réveil, l'esprit encore assoupi, Johannès pressentit vaguement qu'au cours de son sommeil quelque changement avait dû se produire. Rien ne le pressait de s'en rendre compte ; même il eût préféré ne pas sortir du rêve qui l'avait charmé et qui se dispersait en lambeaux. Il avait revu, telle qu'autrefois, Robbi lui effleurant les cheveux d'un doux geste ; il avait revu son père, Presto, le jardin, l'étang. . .

Aïe ! D'où lui venait donc cette douleur ? Johannès ouvrit les paupières. Dans la lumière morne du matin, un petit homme, debout à son chevet, lui tirait les oreilles. Johannès se vit étendu dans un lit et le jour, autour de lui, était terne et inégal comme dans une chambre.

Un visage se pencha sur sa couche et, à l'aspect de Plucheur, qui, d'une apparence plus humaine, moins falote, n'avait pourtant rien perdu de sa hideur inquiétante, toutes les noires misères de la veille lui revinrent à la mémoire.

« Non, non ! laissez-moi à mes rêves ? » dit-il.

Mais Plucheur le secouait.

« De quoi t'avisés-tu, paresseux ? Rêver est chose folle et ne t'avancera guère. Un homme est ici-bas pour travailler, méditer, chercher ...

— Je ne veux pas être un homme ! Il me plaît de rêver.

— Tu as beau faire, tu dois obéir ! Tu es sous ma garde et nous allons travailler ensemble. Je t'aiderai à toucher au but que tu poursuis et je ne te lâcherai pas que tu ne sois satisfait. »

Johannès ressentit une vague épouvante, mais une force le surmontait contre laquelle, désarmé, il ne pouvait lutter.

Adieu désormais les dunes, les forêts et les fleurs ! Tout le jour, il demeurait confiné dans une petite chambre obscure. Aussi loin que pouvaient porter ses yeux, il n'apercevait, par les vitres, que des bâtisses, toujours des bâtisses, noires, uniformes, en longues rangées.

D'épais bouillons de fumée s'élevaient dans les airs pour redescendre en brouillards de suie dans les rues. Comme des fourmis affairées, les hommes y grouillaient et une rumeur sourde et incessante montait de leur cohue.

« Vois ! Johannès, dit Plucheur, jusqu'aux bornes de l'horizon s'érigent des maisons et se croisent des rues. Ce spectacle n'efface-t-il pas tout ce que tu vis jusqu'à ce jour ? »

Johannès écoutait avec un intérêt inquiet et c'était comme si l'on eût découvert à ses yeux quelque vermine monstrueuse. Il se figurait, assis sur la croupe de la bête, voir le sang épaissi couler dans les veines. L'haleine noire sortait par une multitude de naseaux. Il s'épouvantait d'entendre son grondement menaçant.

« Vois ! Johannès, comme ils se hâtent, continua Plucheur. Maint souci les talonne ; mais nul d'entre eux, et c'est là le plus drôle, ne peut dire au juste ce qu'il poursuit. Après quelque temps, ils ne manquent pas de se rencontrer nez à nez avec un certain Le Camard.

— Qui est-ce ?

— Un de mes vieux compagnons. Un jour ou l'autre, je te le présenterai. Le Camard demande : « Me cherchez-vous ? » La plupart répondent : « Oh ! non, loin de là ! — N'importe, réplique Le Camard, me voici, vous avez à me suivre ! » Tous se taisent et obéissent. » Johannès comprit qu'il s'agissait de la mort.

« Et les choses se passent-elles toujours de la sorte ? demanda-t-il.

— Assurément. La foule des hommes se renouvelle sans arrêt.

Chaque matin, ils se remettent en quête d'un but qu'ils ignorent, jusqu'à ce qu'enfin ils ont affaire à Le Camard. Les choses vont de ce train depuis pas mal de temps et il n'y a pas apparence que cela change.

— Et moi-même, Plucheur, rencontrerai-je aussi... faut-il. . ?

— Immanquablement. Mais qu'importe ! Notre consigne est de chercher, chercher sans cesse.

— Mais le Livre, Plucheur, vous vous étiez engagé à me le faire découvrir.

— Sans doute, je ne me dédis pas. En tous cas, si nous cherchons en vain, au moins l'aurons-nous fait en connaissant l'objet qui nous sollicite ; et c'est à "Wistik que nous le devons, alors que tant de gens, se disant des philosophes, s'agitent leur vie durant en se demandant : « Mais qu'y a-t-il donc qui nous pousse ? » Quand Le Camard les somme, il leur faut plier bagage comme les autres.

— Ah ! c'est effroyable !

— Mais du tout. Le Camard est bonhomme ; seulement, on méconnaît son naturel. »

Quelqu'un menait grand fracas dans l'escalier. Des pas retentissaient sur les marches sonores. On heurta à la porte, et ce fut comme si on frappait le bois avec du fer.

Un homme parut, de haute stature, aux yeux caves" et aux longues mains décharnées ; une haleine glacée semblait le précéder.

« Comme vous tombez ! s'écria Plucheur. Nous parlions précisément de vous. Comment va la santé ?

— Je suis sur les dents, tant j'ai de besogne ! «répondit Le Camard en essuyant la sueur qui perlait à son front blême et osseux. Intimidé, Johannès considérait sans bouger le nouveau venu, dont les yeux, du fond de leurs orbites creuses, se dardaient obstinément sur lui ; ils étaient graves et sombres, ces yeux, nullement cruels ni hostiles. Après un moment, Johannès se remit de son émoi, il respira plus à l'aise, les battements de son cœur se calmèrent.

« Voici Johannès, dit Plucheur à Le Camard. Ce garçon a entendu vanter un livre où se trouve révélé pourquoi les choses sont telles qu'elles sont et nous allons nous mettre ensemble à sa recherche.

— Oh ! parfait, fit la Mort en hochant la tête vers l'enfant, en signe d'assentiment.

— Il craint de ne pas trouver le livre, mais il doit commencer par faire de son mieux.

— Certes, dit la Mort, il faut s'appliquer.

— Il voyait en vous quelque chose d'effroyable. Reconnais-tu maintenant, dit-il en s'adressant à Johannès, que tu t'es trompé ?

— Hélas oui ! répondit la Mort d'un ton bienveillant, on colporte sur mon compte beaucoup de médisances : je n'ai pas la mine engageante ; mais je suis cependant tout le contraire de ce que feraient croire les apparences. »

Il sourit vaguement en homme préoccupé de choses graves sur lesquelles il ne tient pas à s'étendre. Ses regards pensifs se détournèrent de Johannès pour errer sur la grande ville.

Longtemps Johannès hésita avant de parler, enfin il se hasarda et doucement :

« Voulez-vous m'emmener avec vous ?

— Que demandes-tu, mon garçon ? fit la Mort en sortant de sa rêverie. Pas main tenant. Tu dois auparavant grandir et devenir un homme.

— Je ne veux pas devenir un homme, ni leur ressembler !

— Que tu le veuilles ou non, il n'y a rien à y faire ! »

Et, à la façon dont elle prononçait cette phrase, on devinait que la Mort devait, à tout instant, l'avoir sur les lèvres.

« Mon ami Plucheur, continua Le Camard, t'enseignera, grâce à une méthode excellente, quoiqu'il n'y en ait pas qu'une seule, comment l'on devient un homme : c'est une chose qui n'est pas à dédaigner.

— Chercher, observer, réfléchir, conclut Plucheur.

— C'est cela, dit la Mort. Et à qui allez-vous confier ce jeune homme ?

— A mon ancien élève, le Dr. Chiffre, répondit Plucheur.

— C'est, en effet, un bon maître et, de surcroît, un homme tout à fait exemplaire ; il est, dirai-je même, parfait dans son espèce.

— Reverrai-je Robbi ? demanda Johannès en tremblant.

— De qui parles-tu ? s'enquit la Mort.

—* Oh ! ce garçon est très précoce, intervint Plucheur. Il est amoureux et, de plus, se prend lui-même pour un elfe. N'est-ce pas drôle ? »

Et Plucheur eut un rire sournois.

« Non, répondit Le Camard à Johannès ; ces fantaisies, le Dr. Chiffre va te les désapprendre. Qui se voue à des recherches aussi austères que les tiennes doit faire son deuil du reste. Ou tout ou rien !

— J'en ferai un homme d'une seule pièce et je lui ferai bien voir ce que c'est qu'aimer. Comptez sur moi ! »

Plucheur se reprit à rire. La Mort riva de nouveau ses yeux creux sur le pauvre Johannès qui contenait avec peine des sanglots, car il avait honte de sa faiblesse devant la Mort.

Le Camard se leva brusquement :

« Je perds mon temps en vaines paroles et la besogne me réclame. Bonjour, Johannès ! Un jour ou l'autre, nous nous retrouverons. Il ne faut pas me craindre.

— Je ne vous crains pas, répondit-il, même je vous supplie une fois encore de me prendre avec vous ! »

La Mort, accoutumée à une pareille prière, la repoussa doucement: « Non, Johannès, occupe-toi de tes travaux, cherche et observe. Ne m'appelle plus ; quand je viendrai, il sera temps. »

Après le départ de Le Camard, Plucheur se comporta de la façon la plus extravagante ; il bondissait par-dessus les chaises, escaladait l'armoire, se juchait sur la cheminée, faisait des culbutes sur le plancher et des tours périlleux sur l'appui de la fenêtre large ouverte.

« As-tu vu mon bon camarade Le Camard ? Ne le trouves-tu pas charmant en dépit de son air renfrogné ? Il a aussi ses bons moments, quand il est satisfait de lui-même ; mais, la plupart du temps, sa besogne l'excède : elle manque en effet un peu de variété. — Mais qui donc lui prescrit ce travail ? »

Plucheur fixa Johannès de ses yeux défiants qui tâchaient de lui sonder l'âme :

« Pourquoi me poser cette question ? Il suit son chemin et s'en prend à qui il veut. »

Plus tard, Johannès constata qu'il en était autrement ; mais il ne pouvait que croire Plucheur sur parole.

Ils descendirent dans la rue et traversèrent les cohues. Johannès s'étonna de voir les passants, tous de noir vêtus, rire entre eux et plaisanter. Plucheur saluait un grand nombre de gens, mais jamais personne ne lui rendait sa politesse. Tout le monde au passage affectait de ne pas l'apercevoir.

« On dirait, fit Plucheur, qu'ils ne me connaissent pas; mais, va, quand nous sommes seul à seul, ils ne peuvent plus me renier et c'est l'heure pour eux de déchanter ! »

Johannès avait le sentiment que quelqu'un dans la rue le suivait de près.

Se retournant, il aperçut Le Camard qui, à grandes enjambées, et sans bruit, circulait entre les groupes. Il adressa à Johannès un salut amical.

« Les hommes le voient-ils ? demanda Johannès.

— Sans doute, répondit Plucheur ; mais, tout comme pour moi, ils détournent la tête. D'ailleurs, pour ce qui me concerne, je ne leur en garde pas la moindre rancune ! »

Le tumulte étourdit Johannès au point de le divertir de son souci. Les rues étroites aux hautes maisons dont les corniches découpaient une bande étroite de ciel, les allées et venues de la foule, le traînement des pas et le roulement des voitures, comme un coup de vent à la surface d'un étang, troublèrent les visions que les rêves de la nuit avaient laissées dans son esprit. Il lui sembla qu'il n'y avait plus, sur la terre, que des murs, des fenêtres, et des hommes qui l'emportaient avec eux dans leur tourbillon effréné. Plucheur et Johannès atteignirent, dans un quartier retiré, une maison à façade austère, percée de mornes croisées sans rien qui les ornât. Johannès, dès son entrée, respira une odeur âcre et composite où dominait un relent moisi de caveau. Tout seul, dans une salle, un homme était assis, entouré d'instruments étranges, d'objets en verre et en cuivre tels que Johannès n'en avait jamais vu. Un seul rayon de soleil pénétrait et allumait de ses reflets des bocalux de verre. L'homme assis regardait obstinément dans un tube de cuivre, si profondément absorbé qu'il ne leva point la tête.

Johannès, en s'approchant, surprit ces mots murmurés à voix basse :

« Puissé-je savoir ! Puissé-je savoir ! »

Alors, du coup, il se rappela Wistik.

Sur une longue planchette noire, gisait quelque chose d'indistinct, de blanc et d'un aspect laineux.

« Bonjour, docteur! » fit Plucheur.

Mais le docteur ne répondit point.

Soudain Johannès frissonna: la forme blanche, sur laquelle s'attachait son regard, se tordait convulsivement et il reconnut le ventre duveté d'un jeune lapin. La tête avec son petit museau remuant était maintenue par des écrous de fer et les quatre pattes étaient ligotées le long des flancs. Les efforts désespérés que tentait la bête captive pour se libérer de ses entraves s'épuisèrent vite et plus rien bientôt ne révéla qu'elle vécût, sinon le halètement de sa gorge ouverte et sanglante.

Une angoisse impuissante agrandissait les yeux bonasses du lapin. Johannès crut le reconnaître. Hélas ! n'avait-il pas devant lui ce même petit corps qui lui avait servi de chevet moelleux pendant la nuit mémorable où il rencontra le roi des elfes ? Les anciens souvenirs le surmontèrent violemment. Il s'élança. ..

« Attends, que je te délivre ! »

Aussitôt, il se mit à défaire les liens qui serraient les pattes. Mais on lui saisit les deux mains et un rire acerbe grinça à ses oreilles :

« Quoi ! Johannès. Que va donc penser le Dr. Chiffre ?

— Que vient faire ici ce gamin et que désire-t-il ? s'enquit le savant stupéfait.

— Il veut devenir un homme! Aussi je vous l'amène, malgré qu'il soit encore bien jeune et bien novice. »

Puis, se tournant vers Johannès :

« Ce n'est pas de la sorte que tu trouveras ce que tu cherches.

— Non ! ce n'est pas la manière, ajouta le Dr. Chiffre.

— Oh ! docteur, délivrez le petit lapin ! » supplia Johannès. Mais Plucheur lui tint si fortement les mains entre les siennes que Johannès se tordit de douleur.

« De quoi sommes-nous convenus, mon petit bonhomme ? fit-il d'une voix cinglante. Nous ne sommes plus ici dans les dunes, en compagnie de Liseron et des bêtes. Nous voulons devenir un homme — un homme ! Embrasses tu la portée de ce mot ? Préférerais-tu demeurer un enfant ? Si tu ne te sens pas la force de me suivre, alors va-t-en et continue seul ta route ! »

Johannès ne dit mot et se résigna. Ne voulant pas qu'on le soupçonnât de faiblesse, il ferma les yeux pour ne plus voir le supplice de l'animal.

« Brave garçon ! s'écria le Dr. Chiffre. Tu as l'âme encore trop sensible pour commencer. D'ailleurs, la première fois qu'on vient ici, ce n'est que pour se rendre compte. Moi-même, je suis rebuté par la besogne que je fais et je l'évite autant que possible. Mais il faut bien se dire qu'une fois que sont en jeu le salut de notre espèce et l'avancement des sciences, le sort de quelques lapins importe peu.

— Entends-tu ? fit Plucheur avec emphase : la science ! l'humanité !

— Le savant, continua le Dr. Chiffre, est au-dessus des autres hommes et son rang même l'oblige à faire taire cette vaine sensibilité qui est le propre des gens du commun. Veux-tu être un de ces privilégiés, t'y sens-tu appelé ? »

Johannès hésita. Il ne savait au juste ce qu'il devait penser. Il s'interrogeait anxieusement, comme le fit jadis le jeune hanneton au début de sa carrière. A la fin, il répondit :

« Je désirerais trouver le livre dont Wistik m'a parlé. »

Le Dr. Chiffre eut un regard de stupeur et demanda : « Wistik ... ? »

Plucheur intervint aussitôt :

« C'est sa marotte, docteur ! Il prétend atteindre à la sagesse suprême, il veut pénétrer jusqu'à l'essence des choses ! »

Johannès fit un signe de tête.

« En ce cas, aie l'âme forte ! Ni petitesse, ni faiblesse, sinon je t'abandonne. Songe bien à la devise : tout ou rien ! »

Et, de ses mains tremblantes, Johannès aida à resserrer autour des pattes du lapin les liens qui s'étaient relâchés.

XI

« Nous verrons bien si je ne puis te faire admirer autant de merveilles que Liseron », dit Plucheur.

Et, après avoir pris congé du Dr. Chiffre, avec la promesse de ne pas tarder de revenir, Plucheur mena Johannès dans tous les recoins de la grande cité, lui montrant comment vit, comment respire et se nourrit le monstre, comment il se consume sans cesse pour renaître à nouveau.

Plucheur marquait une préférence pour les quartiers mornes et répugnants, où règne un air humide et enfumé et où les gens sont encaqués les uns sur les autres.

Tous deux parcoururent aussi les énormes bâtisses que Johannès avait vues, crachant de la fumée par leurs hautes cheminées. Au milieu des martèlements, des grincements, des secousses, les volants tournent, les courroies glissent. Sous les pieds, aux murs, aux vitres, partout une suie épaisse.

Une multitude d'hommes aux faces blêmes, les vêtements et les mains noircis, taciturnes, travaillaient là sans répit.

« Que sont ces gens ? demanda-t-il.

— Des rouages comme le reste, ou des hommes si tu préfères, dit Plucheur en plaisantant. Chaque matin, ils reprennent leur labeur de la veille. On peut vivre de la sorte et être quand même un homme — du moins de leur espèce ! »

Ils poursuivirent leur chemin par des rues sordides, si étroites qu'entre les gouttières se découvrait à peine le ciel, obscurci encore par des hardes qui pendaient. Les chambres étaient des galetas si puants que Johannès n'osait presque y respirer ; pourtant des êtres, avec des rires et des chants, y grouillaient pêle-mêle. Des enfants en haillons se traînaient sur le carrelage et des petites filles chantonnaient en berçant des poupons. Parfois des querelles, des injures. Tous les visages montraient des traits accablés, abêtis ou mornes.

Johannès avait le cœur affreusement serré, et rien de ce qu'il avait éprouvé jadis n'approchait de sa douleur présente.

« Plucheur, demanda-t-il, ces créatures ont-elles toujours vécu dans cette horreur ? Y étaient-elles déjà, quand moi... ? »

Il n'osait poursuivre.

« Mais assurément, et c'est heureux, d'ailleurs ! L'accoutumance les a aguerries et leur âme, dans son dénuement, ne conçoit point un état meilleur. C'est un bétail stupide. Vois ces deux femmes assises devant leur seuil. Elles considèrent le pavé infect avec le même contentement que toi jadis les dunes. Ne t'attendris pas sur leur sort ! Autant vaudrait s'apitoyer parce que les taupes n'ont jamais vu le soleil. »

Johannès ne savait que répondre et il ne savait non plus d'où lui venaient ses larmes.

Et, au milieu de la cohue bruyante, il apercevait à tout bout Le Camard, avec sa face livide et ses yeux creux, parcourant la foule à grandes enjambées, en silence.

« Quelle bonté de sa part, dit Plucheur, d'arracher les gens à cette misère ! Néanmoins ils ne le redoutent pas moins ici que partout ailleurs. »

La nuit venue, quand des centaines de lanternes s'effarant au vent miraient dans l'eau des fossés leurs longs reflets sinueux, tous deux cheminèrent par des rues plus paisibles. Les hautes maisons semblaient se tasser les unes contre autres et s'assoupir. La plupart avaient clos leurs yeux : à peine, çà et là, une vitre s'éclairait d'une lueur terne et jaunâtre.

Plucheur fit de longs récits sur les occupants, narra leurs transes, leurs luttes contre la misère. Sans faire grâce d'un seul détail, il se complaisait aux scènes les plus douloureuses, les plus viles, les plus triviales, et ricanait de joie quand Johannès en demeurait pâle, muet d'horreur.

« Plucheur, demanda Johannès brusquement, connaissez-vous la Suprême Clarté ? » espérant, par la magie de ce mot, s'évader de l'ombre qui, sans cesse plus dense, l'oppressait.

« Des racontars de Liseron, répondit-il, des chimères creuses. Il n'existe rien d'autre que des hommes et moi. Te figures-tu qu'un dieu goûterait la moindre satisfaction à régner sur une pétaudière comme l'est ce bas monde ? Si ta Suprême Clarté n'était point qu'un vain mot, tant de créatures languiraient-elles dans les ténèbres ?

— Et les étoiles, les étoiles ! » s'écria Johannès, invoquant la splendeur des astres et des firmaments pour reconforter son âme devant le spectacle qui l'affligeait.

« Ne va pas, mon garçon, confondre les étoiles avec les réverbères de nos trottoirs ! Les étoiles sont des mondes, tous plus volumineux que le nôtre : grumeau infime, inaperçue parmi ces sphères, notre terre flotte dans les infinis sans bornes.

— Non ! non ! s'écria Johannès éperdu, ne le dites pas ! Ce sont des lumières que je découvre dans les espaces.

— Il est vrai que tu ne discernes que des lumières, et tu auras beau, ta vie durant, scruter le ciel, tu ne parviendras pas à y distinguer autre chose. Mais tu peux et tu dois, m'entends-tu, admettre que ce sont des mondes et, au milieu d'eux, notre motte de boue, avec la multitude misérable qui y grouille, compte à peine. Ne parle donc plus des étoiles de manière à faire croire qu'il en existe seulement quelques douzaines, c'est insensé ! »

Johannès se tut. La magnificence dont les ténèbres se constellaient, au lieu de relever son âme, selon son espoir, l'abîmait. « Viens, dit Plucheur, nous allons nous divertir ! »

Une musique langoureuse leur parvenait par bouffées. Sur un quai obscur, se dressait un grand bâtiment dont les hautes verrières déversaient sur le pavé une aveuglante clarté. Devant les portes, une file de voitures attendait. Le piétinement des sabots résonnait dans l'immense silence nocturne ; des reflets allumaient l'argent des gourmettes et le vernis des carrosses.

De la rue où il se trouvait, Johannès pouvait voir la salle, qui l'éblouissait par le flamboiement des lustres, l'éclat des couleurs, des glaces et des fleurs. Des personnages s'abordaient en souriant, se

saluaient cérémonieusement; d'autres, vêtus de riches costumes, dansaient, ou erraient d'une marche alentie dans des salles en enfilade. Une rumeur confuse, faite de voix, de traînements de pas, du froufrou des soies et des satins, flottait, mêlée aux cadences de l'orchestre pleines de molles ivresses. Sur le trottoir, deux pauvres hères collaient aux vitres leur face aux regards de convoitise.

« Que c'est beau ! s'écria Johannès. Pouvons-nous entrer ? »

— Quoi ! tu y prends goût et tu ne regrettes donc plus le terrier du lapin ? Vois ces gens somptueusement parés lutter de grâces et de révérences! Et que de gravité dans ces danses, à croire qu'elles sont la chose du monde la plus importante ! »

Beaucoup de détails rappelèrent à Johannès le bal du terrier. Tout ici cependant se rehaussait de splendeur et de majesté. Les jeunes femmes sous leurs parures lui apparaissaient aussi belles que des elfes, lorsqu'elles élevaient leurs bras nus et penchaient un peu la tête de côté en dansant.

« Quelle splendeur ! » s'écria Johannès.

Des laquais allaient gravement par la salle et présentaient des rafraîchissements.

« Hein ! c'est diantrement beau ! dit Plucheur. Il te convient maintenant de dégager la vérité de dessous les apparences. Tu ne découvres que visages affables ; mais la plupart des sourires ne sont que des feintes. Ces vieilles dames si avenantes et faisant tapisserie ressemblent à des pêcheurs sur la berge d'un étang : malgré les gentillesse qu'elles se font, elles s'envient âprement leurs prises. Si une de ces jeunes femmes se réjouit, c'est qu'elle porte une plus jolie toilette ou qu'elle est plus entourée; tandis que les hommes sont surtout aguichés par les épaules et les bras nus. Ces laquais, qui se courbent si obséquieusement, bafouent ce qu'ils semblent respecter. Si tout ce que ces âmes dissimulent se révélait soudain sur les visages, c'en serait bientôt fini de la fête! »

A mesure que parlait Plucheur, Johannès découvrait ce qu'il y avait d'affecté dans les mines et les gestes : la vanité, la jalousie, l'ennui perçait sous les masques rieurs ou éclataient soudain lorsque le masque était mis bas un moment.

« Qu'ils fassent à leur guise ! Il faut bien qu'ils se divertissent et ils n'ont guère d'autre ressource!»

Johannès sentit quelqu'un debout derrière lui et se retourna. Le Camard, avec son long corps, sa face livide inégalement éclairée où les orbites formaient de grandes taches foncées, se parlait bas en désignant du doigt une personne de la fête.

« Le voilà encore qui cherche », murmura Plucheur.

Johannès regardant à qui la Mort en avait, remarqua une vieille dame qui, au milieu d'un entretien, ferma les paupières. Une jeune fille s'interrompit de danser et frémit en dardant les yeux devant elle.

« Pour quand est-ce ? » s'informa Plucheur.

— Ce sont là mes affaires ! répliqua la Mort.

— J'aimerais de montrer à Johannès ces gens sous un autre aspect, fit Plucheur avec un ricanement et un clignement d'yeux.

— Ce soir même ?

— Pourquoi pas ? Il n'existe ni heure ni temps : ce qui est a toujours été et ce qui sera a déjà commencé d'être!

— Je ne puis t'accompagner. Mon travail m'absorbe, dit la Mort. Tu trouveras bien le chemin sans moi. »

Plucheur et Johannès prirent ensuite des rues solitaires où les flammes des lanternes clignotaient dans le vent de la nuit. L'eau noire et glacée des canaux clapotait contre les quais de pierre. La musique s'éteignit dans le vaste silence qui accablait la cité. Soudain, dans le ciel, des cloches à grandes volées firent retentir comme un chant de fête.

Et ce chant descendit de la haute tour sur le sommeil de la ville et dans l'âme affligée et morne du petit Johannès. Etonné, il leva les yeux. Le concert des cloches continuait avec des élans d'allégresse qui déchiraient le silence sépulcral de la nuit. Et ces notes joyeuses, cet hymne résonnaient étrangement dans le calme endormi et le sombre deuil.

« Ce sont les cloches, dit Plucheur. En toute saison, elles sont de la même bonne humeur. Chaque heure, elles reprennent ce chant toujours également plein d'entrain et de jovialité. La nuit, elles ont des accents encore plus alertes, comme si elles exultaient de ne pas être tributaires du sommeil; de pouvoir, sans répit, se réjouir alors qu'à leurs pieds les hommes gémissent et souffrent. Mais jamais leurs sonneries n'ont de plus joyeux éclats qu'en annonçant des funérailles !

« Un soir, Johannès, poursuivit Plucheur, on verra, derrière une de ces fenêtres, dans une chambre tranquille, brûler une faible lumière, une petite flamme triste qui tremblote et déplace des ombres sur les murs; Pas de bruit, sinon parfois un sanglot étouffé. Il y a un lit aux grands rideaux blancs, avec de longues ombres dans leurs plis. Sur ce lit, quelque chose de blême et d'immobile, c'est ce qui fut un jour le petit Johannès . Et alors ce même chant éclatera dans la chambre, sonore et fringant, et célébrera la première heure de ta mort ! »

Douze branles à longs intervalles vibrèrent dans les airs. Soudain, au dernier coup, Johannès se sentit emporté comme en rêve. Il planait au-dessus des toits et des lumières, qui se dérobaient sous lui. Les maisons s'espaciaient ayant, entre elles, des trous noirs, mystérieux, où des lanternes éclairaient bizarrement des flaques d'eau, des décombres, des poutres. Enfin apparurent un porche aux lourds piliers et une haute grille. En un instant, ils les eurent franchis et atterrirent sur un gazon humide, à côté d'un monceau de sable. Johannès, entendant des feuillages bruire, se crut dans un jardin.

« Ouvre bien les yeux, dit Plucheur, regarde et ensuite ose prétendre encore que je ne sois pas plus fort que Liseron! »

Plucheur poussa un appel bref et sinistre qui transit Johannès jusqu'aux os. Les échos des ténèbres répétèrent ce cri et le vent le charria en ses tourbillons jusqu'à ce qu'il s'éteignit dans les lointains.

Johannès et Plucheur se rapetissèrent au point que les brins d'herbe et le gravier, qu'ils foulaient tantôt sous leurs pieds, dépassaient maintenant leur front. De dessous une dalle que Plucheur avait soulevée de toutes ses forces, montèrent des voix fuies, grêles.

« Que se passe-t-il ? — Holà, le maladroit ! »

Des bêtes noires et agiles coururent en désordre : des escarbots, de luisants perce-oreille pointant leurs minces tenailles, des cloportes au dos rond.. . Un long ver de terre se retira vivement dans son trou.

Plucheur, écartant les bêtes qui l'entouraient en l'accablant d'invectives, se précipita à sa poursuite.

« Hé ! lui cria t-il, long flandrin, montre donc le bout de ton museau !

— Que te faut-il ? demanda le ver, du fond de la terre.

— Sors de là pour m'y laisser passer ! »

Prudemment le ver poussa sa tête effilée, tâtonna autour de lui, puis étira lentement son corps visqueux.

Plucheur passa en revue les bêtes qui maintenant se bouscullaient autour de lui, intriguées. Il leur parla de la sorte :

« Que l'une d'entre vous me guide et m'éclaire ! Non pas toi, noir escarbot, tu es trop gros, ni toi, mille-pieds, tu me donnerais le vertige ; toi, perce-oreille, ta figure me revient : tu me précéderas en portant la lumière dans tes pinces. Qu'on m'aille chercher un feu follet ou que l'on me ramasse une torche de bois pourri ! »

Ce ton impérieux en imposa et les bêtes obéirent.

Alors Plucheur et Johannès pénétrèrent sous terre. Devant eux, le perce-oreille haussait un brin de bois qui éclairait d'une lueur bleuâtre la galerie dont les grains de sable paraissaient de la taille des moellons. Le ver, en s'y frottant au passage, avait fait les parois lisses et dures. Curieux, le ver de terre suivait et Johannès voyait derrière soi le fin museau s'avancer vivement, puis s'arrêter pour attendre que le corps se fût de nouveau ramassé.

Longtemps, sans mot dire, ils descendirent en rampant. Quand la pente était trop escarpée, Plucheur retenait Johannès, et toujours, pliant son corps au gré des détours que faisait la galerie sans fin, le perce-oreille les précédait. Enfin, la voie s'élargit. Les grains de sable, d'un aspect noir et humide, formaient une voûte, le long de laquelle des gouttes d'eau en ruisselant traçaient des sillons luisants et où des racines se tordaient comme des reptiles raidis.

Le chemin se heurta à une haute et noire paroi. Le perce-oreille se retourna en disant :

« Il s'agit de franchir cet obstacle ! Le ver de terre connaîtra bien quelque passage, il est ici chez lui.

— Approche et sers-nous de guide ! » ordonna Plucheur au ver de terre.

Le ver obéit et fureta ça et là. Johannès constata que la barrière à laquelle ils s'étaient heurtés était faite de planches, que la pourriture par place avait effritées. Le ver s'y vrilla un trou et, en trois temps, son corps s'y enfonça.

« A ton tour ! » dit Plucheur, et, dans l'étroite ouverture, il poussa Johannès que la vermoulure humide et molle faillit étouffer. Il parvint enfin à dégager sa tête et, après beaucoup d'efforts, à passer. Un grand espace l'environnait, le sol était dur et mouillé, l'air épais et accablant. Johannès, oppressé, se sentait en proie à des transes indicibles.

La voix de Plucheur sonnait creux comme dans un caveau :

« Par ici, Johannès, suivez-moi ! »

Le fond s'enflait en dos d'âne et, à la main de Plucheur, Johannès gravissait au milieu de profondes ténèbres. Il croyait fouler un tapis qui cédait sous ses pas, il trébuchait dans des trous ; à la fin, il s'arrêta sur une sorte de plateau et s'y retint à des tiges qui, dans ses mains, ployaient à la manière des roseaux.

« Ici, nous sommes bien ! Arrêtons-nous. De la lumière ! » cria Plucheur.

Une lueur pointa, montant et descendant au gré du terrain ; à mesure qu'elle s'approchait, une vague clarté emplissait l'espace. L'angoisse de Johannès croissait.

Le mont où il était debout se prolongeait, tout blanc ; les roseaux auxquels il se cramponnait étaient bruns et pendaient en boucles luisantes.

C'était un cadavre que voyait Johannès. Comme deux fosses, se creusaient les orbites vides. La clarté bleuâtre dessinait la ligne mince du nez, ainsi que les lèvres terreuses, entr'ouvertes en un rictus figé et macabre.

Plucheur pouffa d'un grand rire, qu'amortirent aussitôt les parois de bois humide.

« Hein ! Johannès, en voilà une, de surprise ? »

Le ver étira son long corps entre les plis du linceul, rampa le long du menton, puis enjamba la bouche rigide et noire.

« Tu vois celle qui fut la plus belle du bal et que tu comparais à un elfe. Autrefois, sa chair et sa chevelure embaumaient des plus douces senteurs, ses regards rayonnaient de joie et sa bouche était souriante. Et maintenant... »

Malgré son émoi, Johannès demeurait incrédule. Quoi ! il n'y avait que peu d'heures et déjà. ..

« Ne me crois-tu pas ? ricana Plucheur. Depuis, cinquante années ont passé. Le temps et les heures sont inexistantes. Ce qui fut subsiste éternellement et ce qui sera a déjà commencé d'être. Ton entendement ne peut le concevoir et cependant tu dois l'admettre. Tout ici est vérité, tout ! Liseron n'aurait jamais pu t'en dire autant. » Plucheur se mit à gambader sur le visage de la morte, en plaisantant odieusement puis, accroupi sur les paupières, il les ouvrit en tirant sur les cils. La prunelle, que Johannès avait vue étinceler, apparaissait ridée et terne.

« En avant ! cria Plucheur. Il nous reste à voir encore bien des choses. »

Le ver s'étira lentement d'entre les lèvres où il s'était blotti et là marche continua par de longs et obscurs chemins.

« Ceci est un vieux cadavre, dit le ver de terre quand, pour la seconde fois, une planche se rencontra en travers de la route. Il y a longtemps qu'il est en terre. »

La vue en était moins hideuse. Johannès ne découvrait qu'un amas confus d'où sortaient des ossements brunis. Des centaines de vers y étaient silencieusement occupés. La lumière suscita quelque émoi parmi eux.

« D'où sortez-vous ? — Qui nous apporte cette lumière ? — Nous nous en passons volontiers ! »

Et vivement les vers se glissèrent entre les plis, dans les fentes et les trous. Pourtant, dans le perce-oreille, ils reconnurent un de leurs pareils.

« Avez-vous été ici à côté ? demandèrent-ils.

— Non, répondit le perce-oreille, le bois est encore trop dur. »

« Il veut se réserver l'aubaine », insinua Plucheur tout bas à Johannès.

Plucheur renseignait Johannès et lui désignait les morts que l'enfant avait approchés autrefois. Devant une face bouffie, aux yeux figés et saillants, aux lèvres et aux joues épaisses, il lui dit gaiement :

« Ce fut un grand personnage. Il aurait fallu le voir, riche et enflé d'importance et de vanité ! Son enflure, il l'a gardée ! »

Il y avait des corps amaigris aux cheveux blancs que la lumière effleurait d'un pâle reflet, des petits enfants au crâne démesuré et qui avaient un visage à la fois sénile et pensif.

« Vois ! dit Plucheur, ceux-là ont vieilli après leur mort. »

Un homme à barbe pleine, les dents luisantes entre les lèvres retroussées avait un trou rond au milieu du front.

« Il n'a pas eu la patience d'attendre que Le Camard vînt le prendre. Il l'a appelé de force. Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, ne devait-il pas quand même y passer ?

— Je m'arrête ici, dit le perce-oreille, je ne connais plus le chemin.

— Rebroussons ! dit le ver.

— Plus qu'un ! cria Plucheur.

Puis, s'adressant à Johannès :

« Et tout ce que tu vois ici existe, une seule chose n'est que vaine apparence et c'est toi-même. Tu es ici, Johannès, et tu ne peux y être ! »

Et il éclata de rire à l'aspect du regard plein d'une folle angoisse que Johannès tournait vers lui.

« Ce sera le dernier, vraiment le dernier ! fit Plucheur.

— Nous sommes dans une impasse, je n'avance plus, grommela le perce-oreille.

— J'avancerai bien, moi ! » s'écria Plucheur.

Arrivé à l'accul, il se mit à fouir la terre avec ses ongles.

« Aide-moi, Johannès ! »

Et, dénué de tout vouloir dans l'excès de sa détresse, Johannès creusa la fine terre humide qu'il rejetait à mesure derrière lui. Peinant dur, sans dire mot, ils atteignirent à une planche noire. Le ver en la heurtant rétracta sa fine tête. Le perce-oreille laissa choir sa lumière et dit en s'en retournant :

« Ils n'y entreront jamais, le bois est trop neuf.

— Je le veux ! » répéta Plucheur.

De ses doigts crochus, il arrachait de longues échardes de bois blanc.

Johannès se sentait oppressé d'horreur ; mais une puissance le surmontait contre laquelle il ne pouvait lutter.

Enfin, un trou de ténèbres apparut où, après avoir ramassé la lumière, Plucheur pénétra.

« Ici, ici, suivez-moi ! » criait-il en courant.

Quand, dans la bière, Johannès atteignit les mains qui reposaient croisées sur la poitrine, il dut s'asseoir pour reprendre haleine. Il considéra les doigts minces et blancs à demi éclairés. Tout d'un coup, il les reconnut, il reconnut la forme et les plis de ses propres doigts, le dessin de ses ongles maintenant bleuis. Il reconnaissait une petite tache qu'il avait à l'index.

C'étaient ses mains à lui, ses mains !

« Ici ! ici ! lui criait Plucheur, qui s'était déjà avancé jusqu'à la tête. Sais-tu qui c'est ? »

Johannès voulut se redresser et se rapprocher de la lumière, mais il ne put. La flamme se déroba, l'abandonnant dans une nuit totale où il défailloit.

XII

Il sombra dans le sommeil jusqu'à des profondeurs où il n'y a plus de rêves.

Quand il commença à se dégager de ces ténèbres, lentement, les beaux songes d'autrefois réapparurent. Il se réveilla et les rêves glissèrent de son âme comme les gouttes de rosée à bas des pétales d'une fleur. Il garda encore dans les yeux une lueur calme et douce comme un reflet de ces images charmantes.

Mais, comme effarouché soudain par la clarté morne du jour, il referma les paupières.

Chaque instant de la journée de la veille lui revint à la mémoire, depuis le matin -jusqu'à la nuit terrible. Il ne pouvait croire que tant d'horreurs s'y fussent accumulées. Le commencement de ce calvaire semblait si reculé, comme perdu dans un brouillard. Les rêves s'effacèrent tout à fait et sans laisser de traces : Plucheur, debout devant lui, le secouait. Une nouvelle journée commençait, morne et traînante.

Cependant les spectacles auxquels il avait assisté cette nuit continuaient à l'obséder, à moins que ce n'eussent été que d'effroyables visions.

Quand, tout hésitant, il interrogea Plucheur, celui-ci fit l'étonné et se gaussa de lui:

« Hein ! que veux-tu dire ? » fit-il.

Mais Johannès, sans s'apercevoir de ces airs railleurs, demanda si les scènes macabres avaient été réelles ou non. Il penchait à le croire, tant l'image qui en subsistait était nette et puissante.

« Ah ! Johannès, que tu es naïf ! Ignores-tu donc que de telles aventures sont impossibles ? »

Alors il ne sut que penser.

« Nous allons sans délai te mettre au travail : tu apprendras ainsi à ne plus poser de pareilles questions. »

Et ils se rendirent chez le Dr. Chiffre qui devait aider Johannès à trouver ce qu'il cherchait.

Mais, au milieu d'une rue passante, Plucheur s'arrêta soudain et désigna du doigt un homme parmi la foule.

« Le reconnais-tu ? » demanda-t-il en pouffant de rire à l'aspect de Johannès qui, tout pâle, regardait l'homme avec effroi.

Cet homme, il l'avait vu, la nuit, sous la terre profonde... Le Dr. Chiffre les reçut amicalement et, ce jour et ceux qui suivirent, il transmit à Johannès les fruits de son expérience. Quoiqu'il fût sur le point d'y parvenir, le docteur n'avait pas encore atteint le but de ses recherches. Il comptait mettre Johannès au courant de ses connaissances, de façon à poursuivre ensemble leurs travaux jusqu'au succès final.

Johannès y apportait tout son zèle et sa patience. Il comprenait qu'il était de son devoir de persévérer, tout en s'étonnant que, tandis qu'il était en quête de la lumière, une nuit de plus en plus épaisse l'environnât. Les commencements étaient toujours aisés; mais, quand il creusait plus avant, tout devenait morne et obscur. Les plantes, les animaux, les choses familières finissaient par se convertir en des formules d'algèbre. Le Dr. Chiffre s'en délectait et il assurait n'y voir clair qu'alors. Mais Johannès se perdait dans ces arcanes.

Plucheur ne le lâchait pas et ne cessait de le talonner dans les heures de découragement ou de lassitude ; il lui gâtait ses moments de plaisir et d'admiration.

L'agencement des fleurs émerveillait Johannès, ainsi que la 'manière dont, à leur insu, les insectes les fécondent.

« Quel prodige ! disait-il, avec quelle prévoyance les choses sont disposées ! Il n'y a pas d'organe qui ne soit conforme à ses fins !

— Dommage, interrompait Plucheur, que ces fins soient si rarement atteintes ! Combien de germes deviennent des fruits, combien de semences deviennent des plantes ?

— Un plan grandiose semble pourtant présider à l'univers, répliquait Johannès. Voyez les abeilles butiner les fleurs sans savoir qu'elles les aident dans leurs amours et les fleurs attirer les abeilles par leurs riches couleurs. Tout concourt à quelque grande œuvre inconnue.

— L'idée est attrayante, mais il s'en faut qu'elle soit juste. Les abeilles, pour aller plus rapidement en besogne, percent parfois le bas du calice et voilà, du coup, la délicate machine détraquée. Hé ! il ne faut pas être un malin architecte pour se laisser mystifier par une abeille. »

Là où, dans le corps de l'homme et des animaux, Johannès découvrait des beautés et de subtiles merveilles, Plucheur dénonçait des lacunes et des défauts. Il lui dévidait à plaisir la longue kyrielle des maux et des misères qui s'abattent sur la créature et insistait malignement sur ce qu'ils ont de plus hideux et de plus dégradant.

« Cet architecte s'est montré fort avisé, je le concède, mais il ne se rencontre rien, dans la nature, qui n'ait quelque tare et c'est aux hommes à réparer, tant bien que mal, les manquements du créateur. Considère, autour de toi, les parapluies, les lunettes, même les habits et les maisons. .. L'architecte n'avait pas prévu que les hommes grelotteraient de froid, qu'ils liraient des livres, sans compter mille autres choses qui sont loin de cadrer avec ses intentions. La nature où il la placée ses créatures n'est ni à leur taille ni à leur convenance et elles agissent à leur guise sans plus guère se soucier de lui ni de ses plans. Ce qu'il ne leur accorde point, elles se l'arrogent et, à l'heure où il veut les faire mourir, elles retardent longuement leur fin par toute espèce de subterfuges.

— Mais les hommes sont cause de leur propre misère. Pourquoi s'écarter de la nature ?

— Oh ! pauvre Johannès, quand la servante laisse jouer l'enfant avec le feu et qu'il s'y brûle, à qui la faute ? A l'enfant ignorant ou à la bonne ? A qui la faute si les hommes s'égarent, à eux ou au maître suprêmement sage et prévoyant vis-à-vis de qui ils se trouvent dans la posture d'innocents enfants ?

— Mais ils ne sont point innocents, ils savent... !

— Johannès, si tu dis à un enfant : garde-toi de toucher à ce feu car il brûle, et si l'enfant, n'ayant pas d'idée de ce qu'est la douleur, désobéit, peux-tu répondre pour ta défense : « Cet enfant était averti » ? Les hommes sont maladroits et bornés comme des enfants .Le verre est fragile, l'argile est molle. Créer des hommes sans mettre en compte leurs faiblesses, autant couler des épées de verre sans prévoir qu'elles doivent se briser, faire des flèches d'argile sans prévoir qu'elles se rompront. »

Et ces paroles tombaient une à une comme des gouttes de feu dans l'âme de Johannès. Son cœur était gros d'une souffrance qui effaçait toutes les douleurs anciennes et qui lui faisait verser des larmes silencieuses pendant ses insomnies.

« Ah ! dormir, dormir ! » Un temps vint où le sommeil lui fut cher par-dessus toutes choses : il suspendait sa pensée et ses tourments, en même temps que les songes le reportaient vers les jours d'autrefois, rappels pleins de délices dont, après le réveil, il ne lui demeurait que des images à demi effacées. C'était assez cependant pour se persuader que les peines et les aspirations de jadis étaient préférables au sentiment vide et morne qui l'accablait. Au cours de ces pensées, il lui arriva d'appeler ferveusement Liseron ou d'attendre le retour de Robbi, et les heures où le visitaient ces souhaits mêlés de regret avaient un doux enchantement. Robbi lui manquait-elle encore ? Plus il devenait savant, plus aussi les souvenirs de cette dernière tendresse s'effaçaient. Plucheur lui avait mis à nu la nature de l'amour. Johannès s'était senti confus de honte. Chiffre reconnaissait qu'il n'était pas encore parvenu à réduire l'amour en formules ; mais il se targuait d'y réussir avant peu. . . De plus en plus lourdes, des ombres s'amassaient autour de Johannès. Il éprouvait un vague contentement de n'avoir pas rencontré le cadavre de Robbi pendant cette course macabre que lui avait fait faire Plucheur. Lorsque Johannès en parla, Plucheur sourit méchamment et il comprit que ce n'était pas pour le ménager qu'on lui avait épargné ce spectacle.

Pendant les heures qui échappaient au travail et à l'étude, Plucheur menait Johannès partout, lui faisant voir le monde. Il le conduisit notamment dans une salle d'hôpital. Sur les oreillers, reposaient des visages blêmes, décharnés, inertes et douloureux. Seuls des toux et des gémissements troublaient le lugubre silence. Plucheur désignait du doigt à Johannès les malades condamnés à ne plus quitter vivants leur couche. « Et tous ceux, ajouta-t-il, amis et parents, qui viennent visiter ces malades, savent qu'ils doivent eux-mêmes finir ici leur existence, dans un terme plus ou moins rapproché. »

« Ah ! pensa Johannès, comment peuvent-ils encore être heureux ? »

Et Plucheur amena Johannès dans une petite salle triste, obscure, où ne pénétrait que le son étouffé et lointain d'un piano. Il lui montra un des malades qui, à demi assoupi, regardait, d'un œil vague, un mince rayon de soleil rampant le long du mur.

« Voilà sept années qu'il est alité. Il a été marin ; il a vu les palmiers des Indes, les mers bleues du Japon, les forêts du Brésil et voilà sept longues années qu'il s'amuse avec ce rayon de lumière et le bruit de ce piano. Il ne se relèvera jamais ; mais sa fin peut tarder. » A partir de ce jour, Johannès fit souvent le rêve inquiet de se réveiller un matin dans cette petite salle crépusculaire où il n'aurait, pour se distraire, qu'une lueur errante sur un mur.

Et Plucheur le mena aux prêches et aux sermons dans les églises, à des fêtes, à des solennités ; il l'introduisit dans l'intimité des hommes.

A voir comment ils se comportaient, Johannès, maintes fois, se ressouvint malgré lui de son existence passée. Combien, pareils au ver luisant, ne se leurraient pas du rêve de retrouver parmi les étoiles une compagne perdue ? D'autres ressemblaient au hanneton qui, l'aîné d'un jour, avait tant à dire à son cadet sur le destin. Tels récits lui rappelaient Cribeljauw et ses exploits, ou l'anguille que l'on gavait pour satisfaire au décorum royal. Il se comparait au jeune hanneton qui, ne sachant au juste ce qu'était le devoir, vola éperdument vers la lumière et, ensuite, estropié, s'enfuit en rampant sur le tapis avec un fil à la patte, oui, un fil aigu sui lequel Plucheur tirait sans cesse.

Mais le jardin était hors de sa portée, et quand donc la lourde semelle l'écraserait-elle ?

« Plucheur, dit-il, n'y a-t-il pas de clef d'or ? Tout n'est-il donc que néant ?

— Tout ! Il n'existe que des hommes et des chiffres, des chiffres en nombre infini.

— Mais alors vous m'avez abusé ! Cessons ce jeu ! Accordez-moi de ne plus chercher, laissez-moi seul !

— As-tu oublié les paroles de la Mort ? Tu dois devenir un homme accompli.

— Je ne le veux pas ! Je trouve la chose affreuse !

— Tu le dois, puisqu'une fois tu l'as voulu. Vois le Dr. Chiffre. Juge-t-il son sort si déplorable ? Imite-le et deviens son égal. »

En effet, le Dr. Chiffre semblait jouir sans relâche d'une calme félicité. Il poursuivait son chemin sans trouble et sans lassitude, l'humeur toujours sereine.

« Il voit tout, continua Plucheur, et ne discerne rien. Il observe les hommes en se figurant sans doute appartenir lui-même à une autre espèce. Il assiste à leurs maux, à croire qu'il en est à l'abri, et s'occupe de la mort comme si elle ne devait jamais le frapper. Son vœu suprême est de tout comprendre. Il est satisfait d'une chose, dès qu'il est parvenu à l'éclaircir. Il faut qu'un jour tu lui ressembles.

— Jamais je n'y parviendrai !

— Que veux-tu que j'y fasse ? Tu dois. »

Ce mot désolé mettait fin, de coutume, à leurs entretiens. Johannès s'abêtissait, indifférent à tout; il cherchait, cherchait sans savoir quoi, ni pourquoi. Bientôt il fut pareil à la plupart de ceux à qui Wistik avait parlé.

L'hiver vint et à peine en remarqua-t-il la venue.

Par un matin froid et brumeux, alors qu'une neige mouillée et sale couvrait les rues et s'égouttait des branches et des toits, Plucheur et Johannès se rendirent, selon leur habitude, chez le Dr. Chiffre.

Sur une place, Johannès rencontra une bande d'écolières qui se lançaient des boules de neige en se poursuivant. Leurs voix et leurs rires résonnaient, clairs, dans le grand silence ouaté que troublaient seulement le grelot d'un cheval ou une sonnette de boutique.

Johannès remarqua une des jeunes filles qui le regardait avec insistance. Un collet de fourrure couvrait ses épaules ; un chapeau noir la coiffait. Sans que Johannès sût qui elle était, son visage lui revenait. A plusieurs reprises, elle lui fit un signe de tête.

« Qui est-ce ? Je la connais.. . — Cela se pourrait, répondit Plucheur. Elle s'appelle Marie. Quelques personnes l'appellent aussi Robbi.

— Elle? impossible! Robbi ressemblait à Liseron et celle-ci est une jeune fille comme les autres, repartit Johannès.

— Ha ! ha ! ressembler à quelqu'un qui n'eut jamais d'existence! Elle est qui elle est! Tu as languï dans son absence et j'ai voulu t'accorder la joie de la retrouver.

— Non, je ne veux pas la voir! Oh! je l'eusse préférée morte ! »

Et Johannès poursuivit son chemin sans détourner la tête, se disant : « Décidément, tout est néant, néant ! »

XIII

La première aube de printemps resplendissait sur la cité. Un clair rayon se glissait dans la chambrette de Johannès, tandis que, sur le plafond bas, les eaux du canal devant ses fenêtres réfléchissaient une tache de mouvante lumière.

Johannès, de sa croisée, contemplait la ville. Au lieu des brouillards habituels, une buée d'azur et d'or revêtait la cité et voilait les tours lointaines. La lumière argentait les arêtes des toits d'ardoise et les maisons avaient des lignes claires et des taches ensoleillées ; un frémissement ardent emplissait les airs. Les eaux du canal semblaient vivantes. Des bourgeons bruns et luisants se gonflaient aux branches où s'ébattaient des essaims de moineaux.

Un sentiment singulier et tout pénétré de douceur envahit Johannès. Le soleil l'étourdissait et son âme était à la fois pleine d'oubli et d'immédiates voluptés. Rêveur, il contemplait le ciel rayonnant et les bourgeons enflés des ormes. Il écoutait le pépiement des moineaux et il y avait de l'allégresse dans ce bruit.

De longtemps, il n'avait pas éprouvé un tel attendrissement ; de longtemps non plus, il n'avait pas connu ce bonheur. Et il reconnaissait le soleil d'autrefois, du temps qu'il était dans la maison de son père ; ce même soleil l'appelait au dehors, au jardin ; alors il s'étendait sur la terre chaude, contre un vieux mur tout tiède, pour se laisser baigner de l'ardente lumière. Ainsi cette lumière lui évoquait de nouveau la demeure familiale et le reportait bien loin dans le passé, quand sa mère le tenait dans ses bras. Ces choses abolies reparaissaient sans qu'il s'affligeât ou qu'il les désirât, plongé dans son rêve sans autre souhait que de voir toujours le soleil.

« Hé! Johannès, cria Plucheur, qu'est-ce que tu rêvasses là ? Tu sais bien que je n'aime pas ça. »

Johannès, d'un air suppliant, leva vers lui ses yeux pensifs.

«Laissez-moi! fit-il. Il est si bon, le soleil!

— Qu'a-t-il de particulier, ce soleil ? répliqua Plucheur. Il n'est pas autre chose qu'une chandelle énorme et il revient au même que tu sois assis à la lumière d'une chandelle ou à la sienne. Vois, dans la rue, ces ombres et ces clartés, une flamme immobile les projette qui n'est elle-même qu'un lumignon, brûlant dans un coin infime de l'univers. Là-bas, au delà de ce bleu, il fait obscur. Les ténèbres et le froid y règnent. Il y fait nuit, maintenant, toujours.. »

Mais ces mots ne parvinrent pas à désenchanter Johannès. Les rayons le pénétraient, emplissaient de leur ardeur son être entier. Tout en lui était joie et magnificence.

Plucheur l'emmena à la froide demeure du docteur Chiffre. Longtemps encore des images de soleil chatoyèrent devant ses regards ; puis, avec lenteur, elles se dissipèrent et il fit bientôt nuit dans son âme. A la tombée du soir, lorsqu'il traversa les rues de la ville, les souffles tièdes emportaient avec eux des odeurs humides et printanières, si lourdes qu'elles oppressaient. Sur les places, il sentait l'herbe des campagnes et les fleurs en bouton. Au-dessus des toits, le printemps se reflétait dans les calmes nuées et la rougeur délicate du couchant.

Sur la ville, le crépuscule étendait une buée gris de perle, toute en subtiles nuances. Les rues étaient silencieuses ; seul, dans l'éloignement, un orgue jouait en mineur. Les maisons, hérissées de cheminées, se découpaient en noir sur l'horizon rougeoyant.

Pour Johannès, le dernier rayon qui passa sur la cité fut comme un sourire indulgent du soleil, un sourire qui excusait une folie. Et la brise tiède l'enveloppa de sa caresse. Alors son cœur s'emplit de mélancolie, si profondément qu'il dut arrêter ses pas et, soupirant, il leva la tête vers le vaste ciel. Il entendait le printemps l'appeler. Il voulait répondre, suivre cette voix. En lui, tout était regrets, tendresse, vœux confus. . . et, de ses yeux qui contemplaient le ciel, des larmes coulèrent.

« Allons! Johannès, dit Plucheur, ne fais pas la bête, tout le monde te remarque. »

Les maisons s'allongeaient, monotones et tristes, mêlant leur note chagrine à la joie du crépuscule, un gémissement aux chants d'allégresse du renouveau. Des gens, assis sur le pas de leur demeure, jouissaient du printemps, et cela semblait à Johannès une dérision. Derrière eux, une porte entr'ouverte laissait voir des logis étroits et empestés. L'orgue, au loin, étirait ses airs maussades.

« Oh ! prendre mon essor, souhaita Johannès, là-bas vers la mer et les dunes ! »

Au lieu de cela, Plucheur le ramena dans sa chambrette et il passa une nuit d'insomnie.

Il se rappela son père et leurs longues promenades, les endroits où les violettes fleurissaient sous les broussailles et les jours où, à deux, ils étaient allés les cueillir; il se ressouvenait des mots que son père traçait sur le sable du chemin; il se revoyait à ses côtés, le soir, tandis que son père, dont la plume parfois égratignait le papier, était occupé à écrire.

Chaque matin, il suppliait Plucheur de permettre qu'il retournât à la maison familiale pour retrouver le jardin et les dunes. Maintenant il reconnaissait avoir chéri son père plus que Presto et sa petite chambre, car son père lui manquait par-dessus tout.

« Ah ! parlez-moi de lui, implorait-il, dites s'il m'en veut encore de ma longue absence ? »

Plucheur haussait les épaules :

« En quoi cela t'avancerait-il de le savoir ? »

Mais le printemps l'appelait toujours plus instamment. Chaque nuit, un rêve lui montrait les dunes et leurs pentes aux fines mousses foncées où se diaprât la lumière.

« Ah! que cela finisse! pensait Johannès, je ne puis endurer davantage ce tourment ! »

Quand le sommeil désertait son chevet, il allait, debout à sa fenêtre, contempler la nuit. Comme des toisons, les nuées glissaient devant la lune, dans une mer de douce clarté. Maintenant les dunes s'assoupissaient dans la nuit tiède. Quel enchantement d'ener sous le couvert de la forêt, dans la senteur humide des mousses et des jets de bouleau! A ras des fossés, les grenouilles rêvaient aux étoiles; et leurs coassements étouffés étaient comme le frisson d'un sanglot très doux dans le mystère et le lointain des campagnes. Et le rossignol entonnait son chant tendre et mélancolique, seul digne du majestueux silence, dont la solennité semblait grandie encore après que l'oiseau avait interrompu ses concerts. Johannès inclina son front sur le seuil de la fenêtre et, la tête sur son coude, tondit en larmes:

« Ah ! je n'en puis plus ; je mourrai, ô mon père ! si je ne puis retourner auprès de toi. »

Quand Plucheur entra pour réveiller Johannès, celui-ci était encore devant la fenêtre où il s'était assoupi, le visage dans son bras.

Les jours s'allongèrent, devinrent plus chauds. Le sort de Johannès demeurait le même : la vie ne lui accordait aucun répit. Un jour, le docteur Chiffre lui dit:

« Viens avec moi, Johannès, je dois visiter un malade. »

Le docteur Chiffre était renommé comme médecin, et beaucoup de gens, malades ou en danger de mort, le mandaient auprès d'eux. Johannès l'avait déjà accompagné souvent.

Plucheur, ce matin, se montrait particulièrement jovial, gambadant, faisant des culbutes, ricanant à la façon de quelqu'un qui savoure d'avance la mauvaise surprise qu'il prépare. C'était surtout en le voyant dans cette humeur que Johannès le redoutait. Le docteur, selon sa coutume, ne se départait point de sa gravité. Ils firent ensemble un long trajet, d'abord en chemin de fer, puis à pied. Pour la première fois, Johannès sortait de la ville. La journée était chaude, ensoleillée. Par la portière, Johannès voyait défiler les prés aux hautes herbes où paissait le bétail. Des papillons blancs voletaient dans les champs en fleurs. L'air vibrât.

Soudain Johannès frémit en apercevant les dunes dans l'éloignement.

« Hein! Johannès, raille Plucheur, les voilà comblés, tes souhaits ? »

A demi incrédule, l'enfant regardait les dunes sans cesse plus proches. Aux deux côtés de la voie, les fossés qui coupaient les prairies paraissaient, dans la vitesse de la course, virer autour d'un axe ; les fermes disséminées se dérobaient, fuyant à rebours. Puis vinrent les châtaigniers feuillus, aux thyrses épanouis, les sapins d'un vert sombre, les hauts tilleuls...

C'était donc vrai, il allait retrouver ses dunes ! Le train s'arrêta et tous trois, le docteur Chiffre, Plucheur et Johannès, continuèrent leur route à pied, sous la fraîcheur des verdure. Entre les branches, les rayons tombaient drus, en pluie d'or, sur les mousses. Le parfum des écorces de bouleau et des aiguilles de pin flottait.

« Est-ce vrai ? se demanda Johannès. Le bonheur s'accomplit-il ? »

Sa confiance en des félicités prochaines grandit. Ses yeux brillaient et son cœur était troublé. Ces arbres, cette terre, il les reconnaissait ; ce sentier, il l'avait si souvent parcouru !

Quoique la route fût déserte, Johannès se retournait parfois, pensant qu'on le suivait. Entre le feuillage des chênes, il croyait apercevoir le visage sombre d'un homme qui demeurait caché derrière le coude du chemin.

Plucheur regarda Johannès sournoisement. Le docteur Chiffre avançait à grandes enjambées, les yeux vers la terre. Peu à peu, la route devenait familière à Johannès. A chaque pierre, à chaque broussaille, se rattachait un souvenir. Soudain, il eut un sursaut : devant lui se dressait sa maison. Le châtaignier éployait ses frondaisons touffues et ombreuses, tout hérissées de fleurs.

Johannès reconnut le grincement de la porte en tournant ; il respira les mêmes odeurs qu'autrefois. A chaque pas, ressurgissait quelque épisode de son enfance solitaire et rêveuse. Jadis, il avait parlé à tous ces objets; ils avaient été les uniques confidents des existences imaginaires qu'il avait vécues. Pourtant, il se sentait un intrus dans cette demeure et son divorce avec le passé était sans appel. C'était presque un cimetière que, morne, il visitait. Ah ! si Presto était accouru à sa rencontre, l'accueil eût été moins pénible ; mais le chien, sans doute, était mort ou parti. Où donc était son père ?

Par la porte entrebâillée, il jeta un regard dans le jardin et remarqua, au loin, l'homme qui l'avait suivi sur la route. Il s'approchait et, à mesure, sa taille grandissait démesurément. Quand il fut debout sur le seuil, une ombre glacée envahit le vestibule. Alors Johannès reconnut Le Camard.

Un silence planait. Muets, ils gravirent tous ensemble l'escalier. Il y avait, se ressouvint Johannès, une marche qui criait sous les pas ; il entendit, à trois reprises, craquer le degré, mais, quand Le Camard le foula, le bruit ressembla à un long sanglot étouffé. Sur le palier, il perçut une plainte très faible, régulière comme le bruit d'une horloge, et qui avait quelque chose d'atroce et de douloureux.

La porte de son ancienne chambrette était au large. Il y lança un coup d'œil furtif. Les merveilleuses figures de la tapisserie le regardaient, étonnées. L'horloge était arrêtée. Tous se dirigèrent vers la chambre. Le soleil éclairait gaiement les tentures vertes qui drapaient le lit. Simon dormait, au chaud sur l'appui de la fenêtre. Une fade odeur de vin et de camphre errait. En même temps que la plainte haletante, qui résonnait maintenant de plus près, des murmures de voix s'entendaient, ainsi que des glissements de pas étouffés. Les rideaux verts s'écartèrent. Johannès reconnut son père, dont l'image lui était apparue si souvent pendant ces derniers jours. Le visage était altéré. Une angoisse oppressait les traits autrefois graves et tendres. Les dents . se montraient entre les lèvres retroussées ainsi que le blanc des yeux entre les paupières. La tête s'enfonçait dans les oreillers et elle se relevait par intervalles, pour retomber aussitôt, pesamment. Immobile devant le chevet, Johannès regardait tout déconcerté. Des pensées inconnues l'assaillaient. Il n'osait faire un seul mouvement pour saisir les mains vieilles et pâles qui gisaient inertes sur les draps.

Autour de lui, le soleil, la chambre claire, la verdure et le ciel pur s'obscurcirent, devinrent ternes, noirs, impénétrables. Et, dans ces ténèbres , il ne voyait que ce visage livide qui absorbait toutes ses pensées et qui, parfois, essayait de se redresser... Les gémissements s'interrompirent ; les prunelles du malade, toutes grandes, errèrent autour de la chambre ; la bouche balbutia des paroles indistinctes.

« Bonjour, père ! » murmura Johannès, et anxieux, il plongeait ses yeux dans les yeux du moribond, dont le regard se porta un instant sur lui ; un sourire éteint plissa ses joues creuses. Les mains décharnées, jointes sur les draps, se levèrent, firent un geste hésitant, puis retombèrent épuisées.

« Viens, viens, dit Plucheur, pas de scène ici !

— Débarrasse le chemin, Johannès ! fit le docteur Chiffre, nous devons aviser à ce qu'il nous reste à faire. »

Le docteur auscultait le malade, pendant que Johannès, devant la fenêtre, considérait le ciel serein, les pelouses encore ensoleillées et les châtaigniers aux larges feuilles où se tenaient des mouches au corselet bleuâtre. Les râles reprirent. Un merle sautait dans les hautes herbes. De grands papillons rouges et noirs folâtraient au-dessus des parterres. Dans les cimes des arbres, le roucoulement des ramiers arrivait jusqu'à Johannès.

Et les râles se suivaient sans relâche, réguliers. Après chaque gémissement, il attendait, l'âme en suspens ; puis, le râle de nouveau résonnait, effroyable comme le pas de la mort qui approche. . . Et, au dehors, le soleil épandait ses ardentes délices, dont s'enivrait la nature. Les brins d'herbe et les feuillages frémissaient. Au-dessus des arbres, dans le bleu radieux, un héron volait à lents coups d'ailes.

Johannès s'interrogeait : tout était pour lui une énigme. Son âme était pleine de trouble et d'obscurité, et il se demandait : « Comment se fait-il qu'il y ait ici la mort, à côté, la nature en liesse et resplendissante ? Et moi, existé-je vraiment ? Est-ce mon père, mon père à moi, qui gît là ? »

C'était comme s'il parlait d'un étranger. Ces événements paraissaient ne pas avoir de réalité, n'être qu'un récit qu'il avait entendu et où il s'agissait de Johannès, d'une maison où il habitait et de son père qu'il avait quitté et qui se trouvait à la mort. C'était un récit triste, très triste qu'on lui avait fait, une histoire qui ne le concernait pas. Mais non, cependant, non, c'était bien lui, Johannès, qui était en cause !

« Je n'y comprends rien, dit le docteur Chiffre en se levant, voilà un cas qui me déroute ! »

Plucheur vint se placer à côté de Johannès :

<f Ne veux-tu pas regarder, Johannès ? Le cas est intéressant et le médecin ne sait que faire.

— Laissez-moi ! répondit-il sans se retourner, je ne me sens plus en état de penser ! »

Plucheur vint se placer derrière lui et lui dit à l'oreille, de ce ton âpre qui lui était habituel : « Ne pas penser ! Tu te figures ne pas pouvoir penser ? Erreur ! tu dois penser. Que gagnes-tu à considérer la verdure et le bleu du ciel ? Liseron ne viendra pas à ton appel et le malade qui est là n'en mourra pas moins. Tu sais cela aussi bien que moi. Maintenant, voyons, quel pourrait bien être le mal dont il souffre ?

— Je l'ignore et ne tiens pas à le savoir ! »

Johannès se tut et écouta les râles qui résonnaient faiblement comme une plainte et comme un reproche. Le docteur Chiffre prenait des notes dans un carnet. Le Camard, qui avait suivi Johannès de près, était assis au chevet, la tête penchée, ses longues mains tendues vers le malade, les yeux rivés sur l'aiguille de l'horloge. Et la voix âpre de Plucheur reprit à l'oreille de Johannès : « Pourquoi cet air affligé ? Tes vœux ne sont-ils pas comblés ? Vois les légumes se prélasser dans le soleil, vois les dunes ; les papillons volètent de nouveau et les oiseaux chantent ! Que souhaites-tu davantage ? Attends-tu Liseron ? S'il existe, il ne peut manquer d'accourir. Pourquoi ne vient-il pas ? Redouterait-il la Mort assise au chevet du lit ? Mais la Mort jamais n'en fut absente. Reconnais-tu maintenant, Johannès, que tout n'était qu'imagination ? Entends-tu bien ces râles ? Ils faiblissent et le moment est proche où ils s'éteindront. Qu'importe ! Tant d'autres ont râlé de la sorte, tandis qu'insouciamment tu jouais parmi les rosiers des dunes. Pourquoi es-tu là à t'affliger, au lieu de courir dans les dunes comme autrefois ? Vois ! tout fleurit, tout embaume, tout chante comme par le passé et comme s'il n'était rien survenu. Pourquoi ne participes-tu pas à l'allégresse commune ? « Tu étais d'abord plein de désirs et de regrets. Je te conduis là où tu languissais d'être et tu n'es point satisfait. Vois, je te permets de t'ébattre dans les hautes herbes, de t'étendre dans la fraîcheur de l'ombre ; le frémissement des mouches t'environne et, partout, errent les haleines enivrantes des jeunes légumes. Tu es libre, va retrouver Liseron...

« Tu refuses? Est-ce donc en moi seul que tu crois? N'est-ce pas la vérité que je t'ai dite ? Qui a menti, Liseron ou moi ?

« Écoute ces râles si faibles et si précipités ! Encore un instant et ils cesseront à jamais.

» Ne te retourne pas avec cette anxiété ! Plus tôt viendra le silence, mieux vaudra. Finies les promenades, où l'on allait avec son père cueillir les violettes! Avec qui s'est-il promené, crois-tu, pendant les deux longues années où tu fus absent ? Il n'est plus temps de le lui demander et jamais tu ne le sauras. Il ne te reste plus que moi, et, si tu m'avais rencontré plus tôt, tu ne ferais pas en ce moment une si sottise figure. Il s'en faut que tu sois ce que tu dois être. Dans ton cas, le docteur Chiffre ne serait pas plus ému que ce chat qui ronronne au soleil ; et il convient qu'il en soit ainsi.

» Car à quoi sert-il au fond de se désoler ? Les fleurs non plus ne pleurent pas, quand l'une d'elles est cueillie. Elles demeurent ignorantes ; toi, tu as voulu savoir. Maintenant tu ne peux être heureux sans tout connaître et moi seul puis t'y aider. Tout ou rien!

» Que t'importe que ce soit là ton père ! C'est un homme qui meurt et rien n'est plus journalier.

» Ecoute ces râles ! Ils sont bien faibles ; ce sont probablement les derniers ! »

La gorge étreinte d'angoisse, Johannès regarda le lit. Simon, le chat, descendit de la fenêtre, s'étira, bondit sur les couvertures et se mit à ronronner aux côtés du moribond. La pauvre tête lasse demeurait immobile, enfouie dans l'oreiller. De la bouche entr'ouverte, sortait encore un souffle haletant qui allait en diminuant, au point de devenir imperceptible. Alors la Mort porta les yeux du cadran sur le front affaissé de l'agonisant ; elle leva les mains et un silence s'appesantit. Une ombre confuse voila le visage aux traits rigides. Un silence sourd et creux.. .

Johannès attendait.. .

Le râle avait cessé.

Un vaste silence planait, traversé d'occultes frissons. Johannès s'était tout raidi dans l'attente de cette heure suprême. Son âme, en même temps qu'elle se sentit délivrée, sombra dans un vide ténébreux, sans cesse plus profond. Une ombre muette l'enveloppait.

La voix de Plucheur retentit, comme lointaine :

« Allons ! encore une histoire de finie !

— Je vous laisse le soin, dit le docteur Chiffre, de rechercher à quoi le malade a succombé. Il faut que je m'éloigne. »

Johannès, confusément, vit luire des couteaux.

Le chat fit le gros dos ; il commençait à sentir le froid du cadavre et la bête retourna au soleil.

Plucheur saisit un couteau, en considéra attentivement la lame, en éprouva le fil sous son doigt, puis se dirigea vers le lit. Alors, Johannès secoua sa torpeur et Plucheur n'avait pas atteint la couche qu'il était devant lui.

« Que prétendez-vous faire ? demanda-t-il, les yeux agrandis d'horreur.

— Constater de quelle maladie il est mort, répondit Plucheur.

— Non, fit Johannès, dont la voix était grave comme une voix d'homme.

— Quoi ! s'écria Plucheur avec des éclats de colère. Vous osez me le défendre... ! Avez-vous donc oublié combien je suis fort ?

— Je ne le veux pas, répondit Johannès. »

Il serrait les dents, respirait profondément, en fixant sur Plucheur des yeux de menace, et dirigeait la main vers lui. Mais Plucheur avança. Alors Johannès lui saisit les poignets et lutta.

Plucheur était robuste et Johannès l'avait toujours redouté. Pourtant, il s'acharna, n'entendant point céder.

Le couteau brillait devant ses yeux ; il voyait des étincelles et des flammes rouges. Mais Johannès ne faiblit pas et continua à lutter.

Ah ! il ne savait que trop quel sort attendait le cadavre s'il avait le dessous, et cette pensée lui était intolérable.

Pendant ce corps à corps, le cadavre gisait, rigide et immobile. Entre les cils, le blanc des yeux apparaissait et les coins des lèvres s'ouvraient dans un rire figé. Les deux combattants heurtèrent le lit et la tête oscilla doucement.

Malgré qu'un voile d'une écarlate sanglante l'aveuglât et qu'il perdît le souffle, Johannès ne lâcha pas prise.

Peu à peu, les deux poignets qu'il étreignait faiblirent, ses propres muscles se détendirent, ses bras tombèrent mollement le long de son corps. Ses mains fermées étaient vides...

Plucheur s'était évanoui. La Mort seule était assise au chevet du lit et hochait la tête.

« Bien fait, Johannès ! dit-elle.

— Reviendra-t-il ? » murmura-t-il.

La Mort secoua le front :

« Il suffit de l'oser défier pour le bannir à jamais.

— Et Liseron, reverrai-je Liseron ? »

Longuement, l'Homme sinistre considéra Johannès. Ses yeux, sans rien d'angoissant, mais pleins de mansuétude et de gravité, attiraient comme un gouffre.

«Moi seul, je puis te faire retrouver Liseron; par moi et nul autre, tu pourras atteindre le Livre.

— Emmène-moi ! Il ne me reste plus personne à qui je tiens. Prends-moi ! »

De nouveau, la Mort hocha la tête :

« Tu aimes les hommes, Johannès ; à ton insu, tu les aimes toujours. Deviens un homme estimable. C'est beau d'être un tel homme!

— Je ne veux pas, emmène-moi !

— Tu le veux malgré toi. D'ailleurs, tu ne pourrais pas agir autrement. »

Alors la Mort s'effaça. Son image devint confuse et se dissipa en ombres informes. Une buée ténue et grisâtre flotta un moment et se fondit dans le soleil.

Johannès inclina la tête sur le bord du lit et sanglota.

XIV

Johannès, enfin, releva son front prosterné. Les rayons du couchant entraient de biais dans la chambre, pareils à une volée de javelots d'or.

« Père ! Père ! » murmura-t-il.

La nature était radieuse : pas une feuille ne remuait, toutes choses étaient en suspens dans la solennité de l'heure. En même temps que le soleil, entraînait dans la chambre un bruissement qui était comme la chanson de la lumière.

« Fils du soleil ! Fils du soleil ! »

Johannès redressa la tête.

N'était-ce point la voix de Liseron ? Lui seul lui avait donné ce nom !

Mais il détourna les yeux vers le visage du mort, refusant de plus rien entendre.

« Pauvre cher père ... », murmura-t-il.

Soudain l'appel, de toutes parts à la fois, retentit, si impérieux que Johannès tressaillit d'un émoi inconnu.

« Fils du soleil ! Fils du soleil ! »

Il se leva et regarda au dehors. La lumière ruisselait sur la cime des arbres, frissonnait au ras des herbes ; l'ombre même se pailletait d'étincelles. Le ciel immense rayonnait jusqu'à l'horizon où commençaient à s'amasser les nuées du crépuscule.

Au delà des pelouses, entre les verdure et les broussailles, s'élevaient les dunes aux versants tout baignés d'or, tandis qu'au creux des vallons flottaient des ombres d'un bleu profond. Calmes, les dunes onduaient sous leur robe aux délicates nuances et il émanait d'elles comme une prière pleine d'apaisement. Et Johannès éprouvait le même ravissement qu'au soir où Liseron lui enseigna comment il faut adorer Dieu.

Quel était ce vague profil vêtu d'azur et ressortant sur la lumière comme une ombre environnée d'un nimbe d'or ? N'est-ce pas Liseron qui lui fait signe ?

Johannès se précipita hors du logis ; mais il s'arrêta troublé : sur les feuillages immobiles, resplendissait la gloire d'un sacre dont le prestige l'écrasait.

Dans cet éclat, la même image de clarté s'érigait, dont le front se tressait de rayons et dont les lèvres s'entrouvraient pour l'appeler. C'était sans aucun doute Liseron et, d'un geste, il conviait Johannès à le suivre. Ses doigts tenaient un sceptre scintillant. Avec un cri d'allégresse — joie d'un long désir contrarié qui se satisfait enfin —, Johannès courut à Liseron qui, le visage souriant, s'éleva dans les airs, effleurant parfois la terre, puis remontant, léger et rapide, pareil à un fil de la vierge emporté par la brise. Johannès aussi voulut prendre son essor ainsi que jadis et comme il le faisait encore dans ses rêves, mais ses pieds appesantis demeuraient rivés à la terre herbue. Avec effort, il devait se frayer un passage à travers les broussailles, dont les branches lui cinglaient la face. Il gravit en haletant les pentes moussues des dunes. En dépit des fatigues, il suivait Liseron et ses regards ne se détachaient pas du sceptre qui rayonnait dans sa main levée.

Les dunes l'entouraient. Dans les vallons, s'épanouissaient des roses dont les corolles d'un jaune pâle se dardaient dans la lumière. Des fleurettes diaphanes le sable, bleu-clair, or ou pourpres. Des odeurs balsamiques flottaient. Johannès respirait les senteurs du thym et des mousses qui craquaient sous ses pieds, et une volupté, dont le comble approchait du vertige, le faisait défaillir. Devant Liseron, folâtraient des papillons aux ailes noires et rouges, de petits papillons aux ailes de soie, du bleu le plus tendre. Au-dessus de lui, bruissait le vol des scarabées d'or qui vivent sur les roses, et les gros bourdons dansaient entre les tiges de l'herbe brûlées par le soleil.

Quelle jouissance et quel durable bonheur, pourvu qu'il pût être aux côtés de Liseron !

Mais Liseron ne s'arrêtait pas un instant et Johannès devait poursuivre sa course essoufflée. Des buissons épineux au feuillage pâle l'arrêtaient en le griffant de leurs piquants. Les bouillons blancs secouaient leurs têtes altières, quand il les écartait pour passer. Il escaladait les pentes sableuses, se tailladait les mains aux feuilles tranchantes des genêts, traversait des bosquets de bouleaux où l'herbe atteignait ses genoux. Des mares, d'où s'enfuyaient des oiseaux, luisaient entre les troncs des arbustes. Les senteurs des églantiers touffus se mêlaient à celles des bouleaux et de la menthe, qui croissaient à foison sur les versants humides. Il parvint à la lisière. Seul, le chardon marin, aux feuilles bizarres et d'un bleu déteint, poussait encore entre les tiges rares et grêles des genêts.

Liseron était debout sur la crête de la dernière dune. Son sceptre éclatait de rayons éblouissants. Au delà. . . une rumeur chantante aux secrètes séductions qu'apportait la brise. C'était la mer ! Johannès pressentait son approche. Lentement il gravit la pente ; il regarda devant lui et s'agenouilla.

En atteignant le sommet, une magnificence l'environna. Les nuages du crépuscule s'étaient rangés pour faire cortège au soleil couchant. Ils l'entouraient de leurs blocs aux bords embrasés, et leur reflet traçait sur les eaux un chemin de feu, qui conduisait à l'entrée du ciel.

Autour du soleil, là où la splendeur était aveuglante, les bleus et les roses les plus délicats se diluaient dans les profondeurs de la grotte de lumière. Le reste du vaste ciel rougeoyait.

Johannès attendit jusqu'à ce que le disque touchait la mer. La route de feu semblait partir de la terre pour conduire au soleil. Alors il abaissa les yeux. Près de lui, se tenait le fantôme de clarté qu'il avait suivi. Une nef, claire et scintillante comme le cristal, voguait auprès du bord, dans le sillage de feu. A l'arrière, Liseron était debout et élevait dans sa main son sceptre rayonnant. A la proue, Johannès reconnut la Mort sinistre.

« Liseron ! Liseron ! » cria Johannès.

Mais, tandis qu'il approchait de la nef merveilleuse, il regarda l'horizon. Dans la baie de lumière que bornaient les épais nuages frangés de feu, il aperçut une figure noire qui grandissait à mesure qu'elle avançait sur les eaux aux remous embrasés.

Les vagues de pourpre s'enflaient et s'abaissaient sous ses pieds, sans troubler sa marche tranquille.

C'était un homme au visage pâle, aux yeux profonds et sombres comme les avait Liseron. Mais ses regards exprimaient une tristesse infiniment douce et, de tels regards, Johannès jamais encore n'en avait vu.

« Qui êtes-vous ? demanda Johannès. Etes-vous un homme ?

— Je suis plus qu'un homme...

— Etes-vous Jésus ? Seriez-vous Dieu ?

— Que tes lèvres jamais ne profanent ces noms. Ils furent jadis aussi sacrés que l'or des calices, précieux comme le blé nourricier ; mais, depuis, ils ont servi d'auge aux pourceaux et de marotte aux insensés. Ne les prononce plus. . . Leur sens a mené aux hérésies et leur caractère a prêté aux parodies. Que celui qui veut me connaître rejette ces noms et n'écoute que soi-même.

— Oh ! je vous connais, s'écria Johannès.

— C'est moi qui te fis pleurer sur le sort de tes frères, alors que tu ne pouvais comprendre tes larmes. Je te fis aimer quand tu ignorais encore ton amour. J'ai visité ton âme et tu ne l'as pas su ; j'ai troublé ton cœur et tu ne m'as pas deviné.

— Ah ! que ne vous êtes-vous révélé plus tôt !

— Ils doivent verser bien des pleurs, les yeux, avant d'avoir la grâce de me voir. Et ce n'est pas seulement sur toi-même que tu dois pleurer, mais aussi sur moi; alors je t'apparaîtrai et tu me reconnaîtras comme un vieil ami.

— Je vous connais, je vous reconnais et, désormais, je veux être partout auprès de vous!» s'écria Johannès.

Johannès tendit la main, mais l'Homme montra la nef qui lentement s'éloignait sur le sillage enflammé :

« Vois! dit-il, c'est le chemin qui conduit à tout ce que tu as désiré. Il n'y en a pas d'autre. Sans eux deux, et il désignait Liseron et la Mort, tu n'aboutiras pas. Choisis! Là, luit la grande lumière; là, tu t'incarneras dans ce que toi-même tu désires connaître. Mon chemin à moi — et sa main désignait le morne crépuscule — est vers ces terres où l'humanité se lamente et languit. Sur cette route, ce ne sera pas la décevante lueur que tu as éteinte qui guidera tes pas, mais Moi-même. Maintenant que tu sais, fais ton choix. »

L'image de Liseron devint confuse au lointain des flots d'or. Johannès en détourna ses regards et tendit les bras vers l'Homme. Tous deux ensuite allèrent à la rencontre du vent glacé de la nuit, vers la grande cité lugubre où gémissent les créatures.

Un jour peut-être, vous parlerai-je encore de Johannès, mais mon récit alors n'aura plus rien d'un conte.

FIN